ESPIONNAGE PAUL KENNY



ETAT D'ALERTE

Editions "FLEUVE NOIR"

CHAPITRE PREMIER

L’avion volait à une altitude de quatre mille mètres, au-dessus d’une banquise de nuages immaculés. Les moteurs ronflaient avec une rassurante régularité et leur trépidation était à peine perceptible à l’intérieur de la carlingue.

Désœuvrés, les passagers attendaient sans impatience l’atterrissage à Copenhague-Kastrup. Quarante-cinq minutes de vol encore, puis l’appareil se poserait sur une des pistes de l’aérogare.

L’hôtesse de l’air, une Scandinave souriante au teint laiteux, achevait de débarrasser les voyageurs du plateau ayant servi au lunch. La fumée des cigarettes créait un fin brouillard au-dessus des fauteuils.

Confortablement installé à côté d’un hublot, un homme d’apparence insignifiante contemplait rêveusement la couche de nuages que surplombait l’avion. Ses deux mains étaient posées sur une serviette en porc appuyée sur ses genoux. La dame d’un certain âge assise à côté de lui n’avait même pas remarqué qu’une chaînette d’acier rattachait la poignée de la serviette à un bracelet fixé au poignet gauche de son voisin.

L’homme, dont le passeport était établi au nom de Widmann, pouvait passer pour un représentant de commerce dont les affaires ne sont pas particulièrement brillantes. Son visage terreux et creusé n’attirait pas l’attention. Une paire de lunettes à monture d’or voilait son regard absent, dénué d’expression. A dix ans près, on n’aurait pu deviner son âge. Entre quarante-deux et cinquante ans, peut-être...

A l’encontre des autres passagers, Widmann appréhendait l’arrivée à Kastrup. Les formalités qui, pour d’autres, ne sont qu’une banale petite corvée, étaient chaque fois pour lui une épreuve crispante. A mesure que l’appareil approchait de sa destination, Widmann sentait croître son énervement.

Trois rangées derrière lui, mais à gauche du couloir central, un élégant touriste était plongé dans la lecture d’un magazine américain. Les traits sereins, il parcourait les pages de sa revue

sans se préoccuper de son entourage. Depuis le départ du Bourget, il n’avait même pas adressé la parole à la jolie femme qu’un heureux hasard avait placée près de lui. En réalité, son magazine ne l’intéressait pas plus que sa voisine. Ses papiers étaient au nom de Jacques Vergne, et le seul sujet capable de meubler sa pensée était Widmann. Widmann et sa serviette en peau de porc.

L’hôtesse parcourut toute l’allée centrale, souleva le rideau masquant les toilettes et l’accès au poste de pilotage. Elle disparut aux regards des passagers qui, faute d’une distraction plus absorbante, observaient ses faits et gestes. Un silence ouaté se superposait au ronronnement des moteurs. L’appareil se rapprochait lentement de la mer de nuages comme s’il se disposait à atterrir sur cette masse cotonneuse.

Deux minutes plus tard, la jeune Scandinave en uniforme revint dans la carlingue. Son visage était indéchiffrable ; seul un observateur attentif eût pu déceler une légère pâleur à ses pommettes.

Sur le voyant lumineux (accroché à la cloison avant) apparut en lettres rouges l’avis habituel préludant à l’atterrissage : Fasten your seat belt.

Ceux qui, d’emblée, virent briller l’inscription, s’étonnèrent obscurément que l’avion fût déjà sur le point d’arriver à Copenhague. Il devait avoir acquis une sérieuse avance sur l’horaire...

Les autres voyageurs, distraits par leur lecture ou par le spectacle du ciel, ne remarquèrent pas l’avis. L’hôtesse circula d’une rangée de fauteuils à l’autre et, courtoisement, mais avec fermeté, pria chaque passager d’assujettir sa sangle de sécurité.

Alors, les haut-parleurs répartis d’un bout à l’autre du plafond diffusèrent quelques paroles articulées par le commandant de bord. En anglais, ce dernier annonça :

Mesdames, messieurs, préparez-vous à un atterrissage forcé. Conformez-vous scrupuleusement aux indications de la notice sur la sécurité à bord et obéissez aux instructions du personnel.

La communication fut faite sur un ton tellement froid que, de prime abord, les gens ne réalisèrent pas sa gravité. L’hôtesse était

allée s'adosser au rideau ; faisant face à tous les passagers, elle déclara d'une voix assurée :

- Je fais appel à votre calme. L'avion peut encore tenir l'air pendant un quart d'heure. Le commandant est un pilote de première force et il va tenter de poser l'appareil sur un aérodrome secondaire. Il est possible que nous soyons fortement secoués lors du contact, mais ceci ne durera que quelques secondes et vous ne risquez rien si vous appliquez les consignes énumérées dans la notice. Pour ceux qui ne l'auraient pas encore lue, je signale qu'elle se trouve dans la pochette fixée au dossier du siège devant vous. Vous avez pleinement le temps d'en prendre connaissance...

Une femme poussa un gémissement inarticulé qui rompit brusquement la stupeur des autres voyageurs. Plusieurs voix d'hommes résonnèrent avec colère, clamant des questions en plusieurs langues. La Scandinave leva les deux mains pour imposer le silence. Ses traits s'étaient durcis et une autorité inattendue se dégagea soudain de toute sa personne.

- Du calme, je vous prie ! ordonna-t-elle. Il ne s'agit pas d'une avarie mécanique, les moteurs fonctionnent parfaitement. Si nous devons atterrir, c'est par manque d'essence : une fuite a dû se produire il y a quelques minutes et le niveau du carburant baisse d'une façon anormale. Le danger d'incendie est donc pratiquement écarté : votre sécurité dépend en grande partie de vous. Gardez votre sang-froid et fiez-vous à l'habileté du commandant. Il a plus d'un million de kilomètres de vol à son actif...

Devant l'étonnante maîtrise de soi dont témoignait cette jeune femme, les hommes craignirent de paraître lâches. Ils se ressaisirent, et bien qu'une sourde angoisse les étreignît, ils s'abstinrent d'autres commentaires. Par contre, les passagères trahirent un désarroi qui pouvait aisément dégénérer en panique. Nul doute que si elles n'avaient été préalablement attachées à leur fauteuil, certaines se seraient levées et auraient commis des actes inconsidérés. L'hôtesse alla rapidement de l'une à l'autre, prodiguant conseils et apaisements avec un sens aigu de la psychologie féminine.

Les mains glacées, Widmann entreprit de procéder aux opérations décrites dans le dépliant. Il ôta ses lunettes, les déposa sur le tapis, retira de ses poches tous les objets durs et contondants qu'elles contenaient : porte-plume réservoir, peigne, canif, monnaie, etc.

Le danger qui venait subitement de se révéler reléguait au second plan ses soucis antérieurs. Toutefois, Widmann ne croyait pas réellement que sa vie était menacée. Ça ne pouvait pas lui arriver à lui... Mourir dans un accident d'aviation, c'était bien la dernière chose à laquelle il eût pensé. Et pourtant, si le péril n'avait été flagrant, le commandant de bord aurait évité d'alerter ses passagers.

La poitrine comprimée par un sentiment inéluctable, Widmann dénoua sa cravate, défit le bouton de sa chemise à l'encolure. Ses mains tremblaient légèrement. Sans lunettes, il avait une expression un peu hébétée. Sa serviette le gênait dans ses mouvements. Sa voisine pleurait à chaudes larmes tandis qu'elle enlevait ses chaussures.

L'avion avait crevé la couche de nuages et il volait à présent dans une brume compacte qui dérobait la vision du sol. A quelle hauteur voguait-il, à trois mille mètres ou à cinq cents ?

La plupart des voyageurs, après avoir appliqué les consignes, commencèrent à s'interroger sur mille problèmes à la fois. Si le vol finissait par une catastrophe, ils ne reverraient plus leur famille. Certains avaient des enfants et leur cœur se serrait quand ils y pensaient. D'autres étaient crucifiés par des questions sentimentales. La perspective de s'enfoncer dans le néant leur paraissait monstrueuse, aussi monstrueuse que leur impuissance à tenter quoi que ce soit.

Vergne avait fait comme les autres ; déchaussé, le col ouvert, les poches vides, ancré dans son fauteuil par la sangle, il avait allumé une cigarette que l'hôtesse lui avait aussitôt retirée de la bouche. D'où il était, il ne pouvait voir Widmann.

Il regarda sa montre, s'avisa qu'il valait mieux la détacher de son poignet. Que ferait-il si l'atterrissage forcé se terminait par un

capotage ? L'occasion serait peut-être propice pour s'emparer de la serviette...

Mais, même si les conditions s'y prêtaient, et si lui, Vergne, sortait indemne de l'accident, était-il judicieux de délester Widmann de ce qu'il transportait ? Ne valait-il pas mieux laisser la sacoche en possession de son propriétaire mort ou vivant ?

Un silence tendu régnait dans la carlingue. Chacun ne pensait plus qu'à soi. Deux stewards se tenaient prêts à intervenir si l'un des passagers, traqué par la panique, perdait le contrôle de sa raison.

Les lèvres décolorées, Widmann fixait de ses yeux de myope la chaînette émergeant de sa manche. Maintenant, ce système lui paraissait ridicule. A quoi bon cette précaution illusoire si l'appareil s'écrasait et se transformait en un monceau de ferrailles tordues... Mais les documents ? Était-il préférable de les sauvegarder ou plutôt de les détruire avant le contact avec le sol ?

Widmann prit une clé minuscule dans la poche de son gilet, ouvrit le bracelet qui emprisonnait son bras gauche. Tout bien considéré, s'il devait mourir dans quelques minutes, les enquêteurs devaient être mis dans l'incapacité de conclure que cette serviette lui appartenait. Widmann la déposa par terre, entre ses jambes, se disant qu'en cas de choc elle filerait sous les sièges des autres rangées.

Un coup d'œil par le hublot ne lui apprit rien ; à travers la vitre, on ne distinguait aucun détail de la surface terrestre. Widmann constata cependant que, sous l'aile, le train d'atterrissage était sorti de son alvéole.

Les membres de l'équipage doivent maintenant rejoindre les places qui leur sont assignées et boucler leur ceinture, annonça le commandant par l'entremise des haut-parleurs. Contact dans quatre minutes...

La belle passagère assise à côté de Vergne lui serra soudain le bras d'une main nerveuse. Vergne détourna la tête, interrogeant sa voisine du regard.

- J'ai peur, articula-t-elle d'une voix blanche. Croyez-vous que nous allons tous mourir ?

Elle devait avoir une trentaine d’années. Dans ses prunelles dilatées se lisait un affolement pathétique. Sa poitrine se soulevait par saccades.

- Ne dramatisez pas, dit Vergne. Le Danemark n’est qu’une immense prairie. Moi, j’ai confiance dans ce type qui tient le manche à balai. Peut-être casserons-nous du bois mais j’estime que nous avons de grandes chances d’en sortir.

Il avait souvent menti dans sa vie, mais rarement avec autant de naturel. Peut-être parce qu’il cherchait à se convaincre lui-même...

- Parlez-moi encore, dit la femme. Je ne veux pas avoir la sensation d’être seule au moment où...

- Enlevez le clip qui orne votre décolleté, conseilla Vergne. Cela pourrait vous faire une vilaine griffe en cas de bousculade.

Elle ôta prestement le bijou, le jeta par terre.

- Glissez-le plutôt dans la pointe d’une de vos chaussures, vous aurez plus de chances de le retrouver.

- Vous... vous avez déjà eu un accident d’avion ? s’enquit-elle, la lèvre tremblante.

- Trois, mentit-il derechef. Je m’en suis tiré chaque fois avec des égratignures. En général, je suis assez verni. Sauf le jour où j’ai été renversé par une auto, naturellement. Mais là, c’était ma faute.

Il se rendait compte qu’il devait lui raconter n’importe quoi. Elle était au bord de la crise nerveuse. Ses narines palpitaient, ses mains jointes se serraient à faire craquer les jointures. On entendait les sanglots étouffés d’un homme assis non loin derrière eux.

- La plus grosse difficulté, continuait Vergne d’une voix égale, c’est de sortir de la carlingue quand l’appareil est légèrement endommagé. Notez qu’il y a des sorties de secours en nombre suffisant, mais...

Il s’interrompit un instant, car le sol venait de se révéler à sa vue, trois ou quatre cents mètres plus bas. Un pays plat, verdoyant, embrumé de pluie.

- ... Mais on ne sait jamais où elles se trouvent, acheva Vergne. Ainsi, la dernière fois, j’étais à bord d’un avion desservant une ligne d’Afrique et...

Il avait posé une main amicale sur celles, toujours nouées, de sa voisine et tandis qu'il continuait à parler avec une tranquillité stupéfiante, il pensait à Widmann. Trois éventualités pouvaient se présenter : si Widmann et lui étaient tués tous les deux, salut, bonsoir, l'affaire était finie avant d'avoir commencé. Si Widmann seul s'en sortait, il gagnerait sur tous les tableaux et définitivement. Par contre, si Vergne sauvait ses os, sa tâche deviendrait encore beaucoup plus difficile qu'il ne l'avait prévu. Avec ou sans la serviette.

- A quel hôtel comptez-vous descendre ? questionna Vergne, ses yeux braqués sur ceux de la jeune femme.

- J'avais retenu une chambre au Frederiksberg Hôtel, dans Aaboulevard, murmura-t-elle, transie par une crainte insurmontable.

- Je vous passerai un coup de fil demain matin, nous prendrons l'apéritif ensemble à la Radhusplads. Mon nom est Jacques Vergne. Le vôtre?

Elle allait le dire quand les haut-parleurs délivrèrent un ultime message : Préparez-vous à l'impact.

Les croyants qui étaient dans l'avion firent un signe de croix, des couples s'étreignirent, des cris s'élevèrent çà et là, bientôt dominés par une dernière objurgation de l'hôtesse :

- Penchez-vous en avant, la tête enfouie dans vos bras croisés. Gardez votre sang-froid !

Widmann se recroquevilla. Son cœur battait à grands coups. Dans quelques secondes, serait-ce le salut ou la fin ? Le rendez-vous qu'il avait à Copenhague s'était complètement effacé de son esprit. Sous ses paupières fermées apparurent les visages de ses parents, morts tous les deux depuis plus de dix ans.

La voisine de Vergne parvint tout juste à prononcer encore, dans un souffle :

- Mon Dieu... mon Dieu...

Vergne arrondit ses épaules pour croiser ses bras sur ses genoux écartés. Son front vint se loger entre ses biceps. Il avait mal aux oreilles par suite du changement d'altitude.

Sa jambe touchait celle de la passagère dont il ignorerait sans doute toujours le nom.

Les yeux fermés, il se révolta contre l'invraisemblable stupidité d'un pareil accident. Pourquoi cet avion-ci devait-il être victime d'une panne d'essence alors que la probabilité d'un tel accident est quasi nulle ? Le destin aventureux de Vergne lui promettait mille façons plus pittoresques les unes que les autres de quitter le monde des vivants, mais celle-ci était à peu près la seule qu'il n'eût jamais envisagée. A Paris, il y avait quelques gars qui allaient faire une drôle de bobine quand ils apprendraient que...

Un choc terrible, accompagné d'un bruit d'explosion, secoua l'appareil. Il y eut une ou deux secondes de répit, puis l'enfer se déchaîna. L'avion fut abominablement secoué par une main géante alors que ses roues creusaient une terre trop meuble. La queue se détacha, ses morceaux se dispersèrent dans l'espace environnant. Avec des craquements effroyables, l'une des ailes fut arrachée. La carlingue se fendit de bout en bout, éclata, projetant autour d'elle des morceaux de membrures. De la soute éventrée des dizaines de valises furent catapultées dans tous les sens et la carcasse fumante de l'avion détruit s'immobilisa en quelques mètres.

Un silence mortel s'appesantit sur l'épave.

Un paysan qui seul, avait assisté de loin à la catastrophe, resta pendant plusieurs secondes la bouche ouverte et les yeux exorbités. Cloué sur place, il ne mesura pas tout de suite l'horreur du drame. Puis l'idée le traversa qu'il y avait des gens à sauver. Il se mit à courir vers les décombres de l'appareil ; au bout de cinquante mètres, il s'avisa que son mouvement était irréfléchi. Livré à lui-même, il ne pouvait rien.

Repartant au pas de course en sens inverse, il décida d'alerter les autorités par téléphone.

Les premiers secours n'arrivèrent sur place que vingt-cinq minutes plus tard. Police, ambulance, puis journalistes se succédèrent à de faibles intervalles, escortés par des curieux venus de tous les coins de l'horizon.

Un travail macabre mobilisa alors toutes les bonnes volontés ; les corps furent dégagés un à un pour être soumis aussitôt à l'auscultation des médecins présents. Mais tous les corps n'étaient pas entiers ; on trouva des débris humains à cent mètres à la ronde

et l’on rassembla ces navrants vestiges sur des bâches hâtivement étalées.

Le premier bilan du sinistre fut connu en fin d’après-midi : il y avait trente-sept morts, quatre blessés graves et un certain nombre de cadavres non identifiés. Les sauveteurs ignoraient à combien de personnes avaient appartenu les restes qu’on avait découverts tant à l’intérieur qu’à l’extérieur de l’appareil.

Les bagages éparpillés dans le champ furent récupérés au prix d’une exploration méthodique qui, d’ailleurs, allait être poursuivie pour la recherche d’objets personnels plus petits.

L’agence de Copenhague de la compagnie aérienne intéressée avait déjà été informée par la tour de contrôle de l’aéroport de Kastrup au moment où la chute de l’avion ne pouvait plus faire de doute. Des télégrammes partirent sur-le-champ à destination de Paris et, le soir même, les agences de presse diffusèrent la nouvelle sur leurs téléscripteurs.

CHAPITRE II

Le lendemain matin, à neuf heures précises, Francis Coplan fit son entrée dans le bureau du Vieux. Il ôta son imper humide, le plaça sur un cintre, le logea dans une armoire-vestiaire et alla ensuite ouvrir largement la fenêtre. Ce local était littéralement encrassé par une infecte odeur de pipe, tenace comme le fumet de godillots de troupiers.

Coplan s’assit dans le fauteuil qu’occupait auparavant son supérieur hiérarchique et promena un regard mécontent sur les paperasses qu’il allait devoir dépouiller dans le courant de la matinée. Son sens du devoir n’allait pas jusqu’à éveiller en lui une vocation de rond-de-cuir.

Il aurait parié n’importe quoi qu’il était le premier au travail, dans la boutique. Un silence de mauvais aloi régnait encore dans les bureaux contigus. Le Vieux, qui serait parvenu à récolter des informations sur la citadelle la mieux protégée du monde, n’avait

jamais réussi à savoir à quelle heure arrivaient ses subordonnés. Et maintenant, ces derniers mettaient la situation à profit sans la moindre vergogne.

Le premier signe de vie se manifesta vingt-cinq minutes plus tard, quand Arnaldi appela Coplan au téléphone.

- J'écoute, maugréa Francis en collant le combiné à son oreille.

- Ah ! vous êtes déjà là ! s'étonna l'autre avec une nuance de soulagement dans la voix. Figurez-vous qu'il nous tombe une sacrée tuile.

Arnaldi était en quelque sorte le rédacteur en chef d'un journal tiré à trois exemplaires ; il surveillait l'actualité minute par minute grâce aux nouvelles que lui apportaient en permanence une vingtaine de téléscripteurs et, deux fois par jour, il en fournissait la quintessence en cinq pages dactylographiées. La véritable difficulté de son rôle, c'était de piquer parmi une masse invraisemblable d'informations celles qui revêtaient une importance réelle ; ce n'étaient jamais celles que le public voyait un peu plus tard en grosses manchettes dans les journaux.

- Qu'y a-t-il ? questionna Coplan, plus attentif.

- L'avion Paris-Copenhague s'est écrasé hier dans l'île de Zélande, au Danemark.

- Oui ? fit Coplan. Et alors ?

- Eh bien... Vous n'êtes pas au courant ? C'est l'appareil que devait emprunter notre agent FX 32...

- Hein ? sursauta Francis. Comment le savez-vous ?

- Tout simplement parce qu'il m'avait envoyé un télégramme du Bourget, avant le décollage, pour me l'annoncer. Je comptais précisément vous l'apporter ce matin pour que vous le joigniez au dossier.

Coplan resta silencieux quelques secondes, puis il demanda d'une voix plus lourde.

- Vous avez la liste des victimes ?

- Partiellement. On sait qu'il y a trente-sept morts, quatre blessés graves et quelques disparus. Jusqu'ici, trente et un corps seulement ont été identifiés avec certitude.

Et notre agent est parmi ceux-là ?

- Non, mais il ne figure pas parmi les blessés non plus.

- C'est moche, laissa tomber Francis, soucieux. Rappelez-moi si vous recevez des renseignements complémentaires.

Il raccrocha. De la main gauche, il abaissa la manette de l'interphone.

- Rousseaux, apportez-moi la fiche FX 32 et le dossier indiqué par l'affectation de l'agent. En vitesse.

- Tout de suite, monsieur Coplan, nasilla l'appareil.

Francis resta immobile, les deux coudes sur la table. Il ne voyait pas du tout de quoi il s'agissait. Depuis qu'il remplaçait son patron, il n'avait rien vu au sujet d'une mission de l'agent FX 32. En soi, ce n'était pas étonnant. Un agent reste des semaines, voire des mois, sans donner de ses nouvelles. Au reste, Coplan ignorait quel homme désignait cet indicatif. En tous les cas, si ce collègue était mort bêtement dans un accident d'aviation, quelqu'un devait prendre la relève...

On frappa à la porte.

- Entrez !

Rousseaux franchit le seuil, un dossier sous le bras. Coplan étendit la main pour accepter la chemise.

- J'ai glissé la fiche dedans, expliqua l'inspecteur du département administratif.

- Merci, dit Francis.

Lorsque Rousseaux eut quitté le bureau, Coplan ouvrit le dossier, en retira tout d'abord une longue enveloppe de papier brun dont le rebord était collé. La signature du Vieux était mise en travers de la partie collée : cette simple précaution empêchait qu'un employé non qualifié ouvre l'enveloppe et consulte la fiche qu'elle renfermait. Le Vieux seul - ou son remplaçant - avait le droit de connaître l'identité réelle des agents.

A l'aide d'un coupe-papier, Coplan décacheta le pli. Il en extirpa la fiche, dotée de deux photos anthropométriques, face et profil.

- M..., marmonna Coplan, sourcils froncés, en reconnaissant la physionomie d'un collègue avec lequel il avait opéré une fois. A ce moment-là, il s'appelait Maupas (Voir « Expédition sans retour »). Ensemble, ils avaient failli laisser leur peau en Grèce.

Il se mit à lire les inscriptions rédigées en une petite écriture soigneuse par la main du Vieux. Il sauta les paragraphes relatifs au signalement physique et aux antécédents pour en venir aux notations les plus récentes.

« ... *Doté actuellement de papiers d'identité (carte, passeport, permis de conduire, carte d'électeur) au nom de Jacques Vergne, a été affecté le 10 septembre à l'enquête requise par le dossier R. S. C. 05.6879*. »

C'était cette dernière référence qui figurait, au crayon rouge, sur le dossier apporté par Rousseaux.

Avec un soupir, Coplan ouvrit alors le dossier tout en conservant la fiche dans sa main gauche. Il parcourut plusieurs feuillets, examina un instant un agrandissement photographique inséré dans la documentation, lut ensuite de brefs rapports et les commentaires personnels du Vieux, portés en marge.

Au total, il n'y avait pas grand-chose... Cette affaire en était à son début : le 10 septembre, cela reportait à une huitaine de jours en arrière.

Perplexe, Coplan alluma une Gitane pour s'accorder un temps de réflexion. Dans un cas comme celui-ci, quelle aurait été la réaction du Vieux ? Ce n'était pas sorcier de le deviner, mais Coplan n'était pas sûr qu'en agissant exactement comme l'aurait fait son chef il ne finirait quand même pas par se faire enguirlander à la sortie. Car, après, lorsque les événements ont évolué, il est toujours facile de dire qu'on aurait dû s'y prendre autrement...

Francis ne tergiversa guère. Il empoigna de nouveau le téléphone et sonna le service des « disponibles », véritable plaque tournante de l'organisation du S.R.

- Coplan à l'appareil. Pouvez-vous me dire si Legay est sans affectation pour le moment ?

- Bon, je reste à l'écoute.

Une minute s'écoula avant que le correspondant ne reprenne le combiné. Tandis qu'il parlait, Coplan hocha plusieurs fois la tête puis répondit :

- Entendu, ça tombe bien. Mobilisez-le illico, je veux le voir dans le courant de la matinée. Rasé ou pas.

Il raccrocha et, cette fois, il entreprit d'étudier sérieusement le dossier, ce qui lui prit environ une heure. Alors il relança Arnaldi pour s'informer si de plus amples détails sur la catastrophe n'étaient pas arrivés sur les téléscripteurs. La réponse négative de son interlocuteur déclencha chez lui une autre décision : il compulsa une série d'horaires de trafic aérien, griffonna quelques chiffres sur un bloc-notes puis appuya sur un contact de l'interphone pour convoquer son secrétaire.

Quand ce dernier se présenta, Coplan lui dit sur un ton détaché :

- Faites un saut jusqu'au boulevard des Capucines, à la S.A.C. Louez une place dans l'avion qui décolle du Bourget à quatorze heures vingt-cinq, au nom de M. Jean Legay, domicilié avenue de Villiers, 117 b. Paris-Copenhague simple, classe touriste. Ce monsieur ira directement au Bourget, sans passer par la gare des Invalides. C'est noté?

- Oui, monsieur Coplan.

- Apportez-moi le billet dès votre retour.

Le secrétaire venait à peine de se retirer qu'on frappait de nouveau à la porte. C'était Legay. Quand Coplan l'aperçut dans l'embrasure, il quitta son fauteuil pour venir à sa rencontre.

Legay était mince et de taille moyenne. Son front bas, couronné de cheveux courts et drus, révélait sa nature obstinée. Son profil au nez droit et au menton bien dessiné dénonçaient une ascendance nettement latine, ce qui était d'ailleurs confirmé par la lueur de gaieté qui pétillait dans ses prunelles sombres. Le hâle de son visage était la marque indélébile des longues années qu'il avait passées en mer, avant son entrée dans le Service. Ce passé maritime n'était probablement pas étranger à la sympathie que Coplan éprouvait pour lui.

- Tiens ! s'étonna Legay en lui serrant la main. Je ne croyais pas te voir ici... Le Vieux n'est pas là ?

- Pour l'instant, le Vieux, c'est moi, annonça Francis avec une grimace. Le vrai, l'authentique, il est bien peinard dans le Midi. Bronchite, emphysème et compagnie. Interdiction absolue de troubler sa quiétude...

Coplan eut un mouvement d'épaules pour souligner l'aspect fallacieux de cette consigne et ajouta :

- Comme s'il n'allait pas la gâcher lui-même, sa quiétude. Il doit lire dix journaux par jour et être suspendu aux communiqués de la radio, dans cinq langues différentes au moins.

- En attendant, dit Legay avec une fausse commisération, tu es joliment bien installé ici... Cela doit te plaire, comme je te connais...

- Un rêve, dit Francis, les yeux au plafond. Et le pire, c'est que je ne sais pas combien de temps ça va durer.

- C'est peut-être pour te tenir compagnie que tu m'as fait appeler dare-dare ? s'enquit Legay, un sourire sceptique au coin des lèvres.

Le visage de Coplan devint sérieux.

- Hélas non, mon vieux. Il nous arrive une histoire idiote... Il y a 90 chances sur 100 qu'un de nos collègues soit parmi les victimes d'un banal accident d'avion. C'est tellement stupide que je ne parviens pas à y croire.

- Ah ? fit Legay, subitement rembruni. Mais puisque tu parles de 90 chances sur 100, j'en déduis qu'il reste un espoir?

- Installe-toi. Je vais t'expliquer...

Coplan alla se rasseoir dans le fauteuil pivotant. Il tira légèrement vers lui le tiroir inférieur afin de poser son pied sur le rebord, puis il présenta son paquet de Gitanes à Legay, qui en prit une.

Commençant par relater les nouvelles que lui avait communiquées Arnaldi, Francis aborda ensuite les rétroactes, selon les renseignements fournis par le dossier.

- Maupas - ou plutôt Vergne, puisque c'est sous ce nom-là qu'il voyageait - filait depuis deux ou trois jours un certain Widmann, un individu apparemment respectable, naturalisé français. Ce Widmann était attaché à une firme française d'instruments d'optique ou, plus exactement, de lentilles et miroirs pour lunettes et télescopes.

Les sourcils de Legay dessinèrent un accent circonflexe, mais il ne dit mot.

Coplan arbora un sourire triste.

- Tu sais comment nous sommes, nous les Français, poursuivit-il. En flèche tant qu'il s'agit de théorie, de maquettes ou de prototype, mais les bons derniers en matière d'application industrielle... Bref, il

se trouve que la firme où travaillait Widmann avait mis au point divers procédés très intéressants pour le polissage des lentilles de grand diamètre, et pour l'aluminure des miroirs de télescopes. Or, tout récemment, cette firme s'est rendu compte qu'aux États-Unis un observatoire était doté d'un instrument dont l'objectif avait été traité par l'un de ses procédés. Elle l'a su d'une façon très indirecte par un rapport d'observation publié dans une revue spécialisée. Les ingénieurs de la maison sont formels : les résultats obtenus par l'astronome américain ne sont explicables, étant donné les dimensions de la lunette, que par des qualités optiques exceptionnelles de l'objectif. Qualités qu'il ne pouvait avoir qu'en fonction du traitement inventé par cette firme. Tu me suis ?

Ex-officier de marine, Legay était assez familiarisé avec l'étude du ciel pour saisir l'enchaînement des faits. Il acquiesça en silence et Coplan reprit :

- La maison en question, les Ets Berthelot, a voulu en avoir le cœur net. Elle a prié un des membres les plus éminents de la Société Astronomique de France de prendre le prétexte de l'article écrit par l'Américain pour lui demander, par lettre, des renseignements plus complets sur l'équipement optique dont il s'était servi. En toute honnêteté, l'astronome a répondu en décrivant minutieusement le traitement qu'avait subi l'objectif ; inutile de dire que cela correspondait point par point au procédé des Ets Berthelot. Il ne pouvait y avoir de doute : un secret de fabrication très précieux avait été divulgué. Restait à savoir comment, et par qui...

Coplan s'interrompit pour écraser son mégot dans le cendrier de porcelaine, posa ses deux mains à plat sur le dossier.

- Filière habituelle, exposa-t-il. Plainte contre X... Cette maison fournissant des instruments de précision à l'Armée et à la Marine, c'est nous qui prenons l'affaire en main. Premier résultat : on découvre que parmi ceux qui ont accès aux secrets de fabrication, il y a un naturalisé, Widmann. Un bout d'enquête révèle ensuite que ce type se rend à Copenhague deux ou trois fois par an, sans raison apparente. On colle Vergne à ses trousses, ils prennent tous deux l'avion et...

La phrase resta en suspens, le début de l'entretien ayant évoqué l'issue dramatique du voyage.

- Oui, soupira Legay, je vois. Au fond, tout nous claque dans la main dès le départ... On ne sait pas qui Widmann allait voir à Copenhague, on ne sait pas s'il emportait des papiers compromettants, on ne sait même pas s'il était vraiment dans le coup.

Coplan opina.

- En effet, admit-il. Ça se présente assez mal. Tu vas en tout cas partir à Copenhague pour élucider deux questions primordiales : savoir si Vergne est réellement mort, et l'identifier si nécessaire. Ensuite, même chose pour Widmann. Et tu te débrouilles pour examiner les objets ou documents qu'il portait sur lui.

Legay eut une mimique qui tordit ses lèvres vers le bas.

- Plutôt funèbre, ce boulot, émit-il. Comment vais-je m'y prendre pour identifier des gens que je ne connais pas ?

Coplan se racla le fond de la gorge et dit en ouvrant le dossier :

- Il faudrait qu'ils soient rudement amochés pour que tu ne les distingues pas des autres, avec les indications que je vais te donner.

Il tendit d'abord à Legay la fiche signalétique de l'agent FX 32.

- Regarde, lis et note les points secondaires. Les principaux, on les retient toujours... Étudie spécialement les signalements dentaires.

Pendant que Legay s'absorbait dans l'examen de la fiche, Francis rassembla les éléments qu'il possédait sur Widmann : photo, signalement général, empreintes digitales, signes particuliers.

Un long silence régna dans le bureau. Courbé, Legay inscrivait certains détails dans son calepin.

Trois petits coups secs s'étant fait entendre à la porte, Coplan lança « Entrez ! » et le secrétaire pénétra dans la pièce.

- J'ai le billet, annonça-t-il. Puis-je vous demander un bon de caisse ?

- Oui, dit Coplan. Combien ?

- 45100 francs.

Francis accepta le billet, le posa sur le bureau devant Legay puis remplit un formulaire de dépense.

Après le départ du secrétaire, Legay rendit la fiche à Coplan.

- Voilà, patron... Et pour l'autre, le Widmann ?

- Ne m'appelle pas patron, lui rétorqua Francis sur un ton de reproche. Ça me flanque l'impression que le Vieux est déjà mort, lui aussi...

Puis, après un temps, il ajouta :

- Pour Widmann, voici tout ce qui le concerne.

Il étendit le bras au-dessus du bureau pour passer à Legay la liasse qu'il avait préparée et, à nouveau, le silence régna.

Au bout de dix minutes, Legay restitua les documents à Coplan.

- Même défigurés, je pourrai désormais reconnaître ces deux hommes, déclara-t-il avec certitude. Dans le cas où ils seraient morts tous les deux, dois-je faire quelque chose pour leur dépouille ?

Coplan réfléchit. Ensuite il regarda son interlocuteur en face et dit :

- Il faut voir ce que les autorités danoises auront prévu pour les victimes. Téléphone-moi dès que tu auras rempli ta mission initiale. Là-bas, n'excipe de tes fonctions officielles qu'en cas d'absolue nécessité. Invente une parenté quelconque avec Vergne et, afin de justifier ton intérêt pour Widmann, raconte qu'ils voyageaient ensemble, personne ne te démentira. Voici ton billet...

Il consulta sa montre.

- Déjà onze heures dix ! Tu as tout juste le temps de rentrer chez toi pour faire ta valise... Sois au Bourget avant deux heures, le décollage est à deux heures vingt-cinq.

Legay se leva. Son visage était nettement plus soucieux que lorsqu'il était entré.

- Dis-moi, articula-t-il avec une certaine réticence, sous quel angle vois-tu cette affaire, dans son ensemble?

Coplan quitta son siège et contourna le bureau, auquel il s'appuya.

- Je n'ai pas d'opinion, prononça-t-il, pensif. En principe, ça n'a pas l'air bien méchant : espionnage industriel, sans doute... Je vois que le Vieux a numéroté ce dossier sous la référence R.S.C. ; il a donc catalogué l'affaire dans la rubrique des Renseignements Scientifiques. Elle pourrait se limiter à une question de gros sous. Ce

ne serait pas la première fois qu'un type du genre de Widmann essaie de se faire de l'argent de poche en monnayant des secrets de fabrication. Mais tu sais comme moi qu'il ne faut jamais se fier à l'aspect anodin de certains trafics.

Legay approuva d'un hochement de la tête.

- Autre chose, dit-il encore avant de prendre congé. Au fond, les instructions que tu m'as données ne m'attribuent qu'un rôle très limité : l'identification des deux hommes et l'examen des objets leur ayant appartenu. Mais ensuite ? Ne dois-je pas poursuivre mes investigations ?

- Oui, évidemment, appuya Coplan. Cependant, à vue de nez, je ne crois pas que ça te mènera loin. Jusqu'ici, les indices sont affreusement maigres et la piste tourne court. Renifle le vent là-bas, on verra bien.

- Entendu, je voulais seulement savoir si tu me laissais un peu de bride sur le cou...

Coplan eut un rire silencieux.

- Tu me prends décidément pour le Vieux en personne, riposta-t-il. Ne te figure pas que mon caractère a changé parce que j'occupe l'Olympe. Sur le terrain, rien ne surpasse l'initiative individuelle. J'ai trop défendu cette idée au sein du Service pour t'emprisonner maintenant dans des consignes trop étroites. Agis d'abord, informe le bureau ensuite...

CHAPITRE III

L'avion de Legay se posa impeccablement sur l'aérodrome de Kastrup, en bordure du détroit de l'Oresund. Cinq heures de l'après-midi. Les passagers, tous au courant de l'accident de la veille, éprouvèrent un petit soulagement lorsque l'appareil roula vers les bâtiments de l'aérogare.

Après le dédouanement et l'estampillage des passeports, les voyageurs furent conduits en car au centre de Copenhague, à la Radhusplads.

La grande place carrée, limitée sur l’un de ses côtés par l’Hôtel de Ville austère au beffroi pointu, commençait à resplendir sous le flamboiement des enseignes lumineuses. Le car s’arrêta devant les vastes locaux de la compagnie aérienne.

Legay, à l’encontre des autres voyageurs qui se dispersaient séance tenante aux quatre coins de la capitale, pénétra dans le hall brillamment éclairé et se dirigea vers un endroit du comptoir surmonté par l’écriteau « Inquiries - Interpreter ».

S’adressant en anglais, d’une voix discrète, au préposé, il expliqua :

- Je viens de Paris parce qu’un membre de ma famille et un ami se trouvaient hier à bord de l’avion accidenté...

- Oh ! un instant, monsieur, coupa aussitôt l’employé. Voulez-vous emprunter la porte, là-bas, à gauche ? Je vais vous conduire.

Et, simultanément, il quitta son poste pour rejoindre Legay au fond du hall. Ensemble, ils montèrent au premier étage, entrèrent dans un salon d’attente luxueux et confortable.

- Veuillez vous asseoir, monsieur, pria le Danois. Quelqu’un va venir tout de suite.

Il s’en alla.

Peu après, un homme d’une cinquantaine d’années, aux cheveux grisonnants et à l’expression préoccupée, entra dans la pièce, salua Legay d’une inclinaison de tête et dit :

- Axel Jensen... Je suis navré, monsieur. En quoi puis-je vous être utile ?

Avec un air de circonstance, Legay accepta la poignée de main compatissante du représentant de la compagnie.

- Je suis parti de chez moi dès que j’ai appris la nouvelle, déclara-t-il d’une voix sombre. Mon beau-frère, M. Jacques Vergne, voyageait à bord de l’avion en compagnie d’un ami, M. Widmann. Leur nom ne figure pas sur la liste des victimes et je suis venu voir si... si tout espoir doit être abandonné.

Axel Jensen hocha la tête avec gravité, en signe de compréhension. Posément, il prit dans sa poche intérieure une liste qui avait été complétée au fur et à mesure que les opérations

d'identification progressaient. Il la déplia mais, avant de s'assurer si les deux noms cités s'y trouvaient, il murmura :

- Les recherches sont rendues difficiles par le fait que de nombreux passagers s'étaient délestés de leur portefeuille ou de leur sac, conformément, sans doute, aux instructions qui leur ont été données quand le commandant a estimé que l'accident était inévitable. Néanmoins, depuis hier, d'autres corps ont pu être identifiés.

IÎ consulta les deux feuillets qu'il tenait à la main puis, les yeux toujours baissés, il reprit :

- Ces messieurs ne font pas partie du petit groupe de rescapés. Je crains donc que...

Il n'acheva pas. Legay inspira profondément.

- Où sont les corps ? s'informa-t-il d'une voix sans timbre.

- On les a transportés à l'hôpital de Roskilde, à une trentaine de kilomètres d'ici. Désirez-vous y aller?

- Oui... Je voudrais déposer quelques fleurs. Et peut-être pourrai-je faciliter la tâche des enquêteurs...

Axel Jensen acquiesça.

- Je vais vous y conduire en voiture, si cela vous agrée ?

- Je vous remercie.

- Souhaitez-vous partir immédiatement?

- Oui.

Jensen, imité par son visiteur, se leva. Il regarda Legay et dit sur un ton sincèrement peiné :

- Cette catastrophe nous affecte infiniment, monsieur. Soyez assuré qu'une indemnité sera versée aux héritiers dans un très bref délai car, hélas, plusieurs familles doivent se trouver devant de grosses difficultés...

Appréhendant des questions sur la situation de famille des deux disparus, Legay opina mais fit dévier la conversation.

- Je présume, dit-il, qu'on a rassemblé quelque part les bagages et les objets personnels découverts sur les lieux de l'accident ?

- A Roskilde également, indiqua Jensen. En attendant qu'on les réclame, ils sont exposés dans une salle annexe de l'hôpital. Voulez-vous me suivre ?

Dix minutes plus tard, les deux hommes montaient dans une Volkswagen pilotée par un chauffeur. La voiture emprunta la Vesterbrogade ; traversant la ville en ligne droite vers l'ouest, elle s'élança en direction de Roskilde. Une petite pluie mélancolique s'était mise à tomber. Les pneus chuintaient sur le macadam luisant d'humidité, dans lequel se reflétaient les enseignes et les tubes de l'éclairage public.

- A-t-on pu déterminer les causes de l'accident ? s'enquit Legay auprès de son cicérone.

- Jusqu'à présent, c'est une énigme, affirma Jensen, consterné. La tour de contrôle a pu suivre le drame de minute en minute. Le commandant du bord s'est avisé brusquement que ses réserves de carburant fondaient à vue d'œil et qu'il ne pourrait atteindre Kastrup. Il l'a signalé par radio et a fait part de son intention d'atterrir sur un aérodrome servant aux amateurs, mais la mauvaise visibilité l'a empêché d'en repérer un. Ces terrains d'entraînement ne sont balisés que les jours de réunion. Craignant la chute en perte de vitesse après la vidange complète des réservoirs, il a préféré risquer l'atterrissage dans un champ. Si le sol avait été plus dur, la manœuvre aurait pu réussir.

- Et cette subite hémorragie d'essence, on ne sait pas à quoi l'attribuer ?

Jensen secoua la tête.

- Pas jusqu'à présent. Les experts examinent l'épave mais ils ne peuvent pas encore formuler leurs conclusions.

La Volkswagen traversa une localité dont Legay ne put déchiffrer le nom au passage. Il eut simplement l'impression que le mot était imprononçable.

Jensen et lui n'échangèrent plus que des bribes de phrases jusqu'à l'arrivée à Roskilde. Il était sept heures moins cinq quand la Volkswagen franchit le portail de l'hôpital.

Il y avait d'autres autos dans la cour, des voitures privées, un camion, une ambulance toute blanche. Une atmosphère de drame régnait autour de l'établissement.

Guidé par Jensen, Legay se dirigea vers une chapelle ardente à l'intérieur de laquelle s'alignaient plusieurs rangées de cercueils. Un

silence oppressant écrasait les gens en deuil qui se recueillaient, désespérés, devant certains morts. Les couvercles avaient été placés de manière à laisser voir les visages des défunts.

- Ceux-ci sont tous identifiés, chuchota Jensen. Soyez courageux, monsieur, je vais vous montrer votre beau-frère.

A ce moment-là, Legay éprouva quand même un choc. Le côté administratif de sa mission s'effaça soudain devant l'aspect humain de cette tragédie. Il ne connaissait pas Vergne, ne l'avait jamais vu, mais brusquement il se découvrit une parenté avec lui : celle des combattants de l'ombre.

Quand il se pencha sur le cercueil, il ne put réprimer un serrement de gorge. Ce visage pétrifié, blême, grimaçant un rictus ironique était incontestablement celui de son ex-collègue. La forme caractéristique du lobe de l'oreille aurait éliminé tout risque d'erreur si d'autres indices n'avaient été tout aussi probants.

- C'est bien lui, souffla-t-il, les traits durcis.

Il effleura le front de Vergne d'une caresse qui était un adieu. Non seulement son adieu à lui, mais celui de tous les camarades du Service.

Après une minute de silence, Legay murmura à Jensen en se détournant du corps.

- Et son ami Widmann, où est-il?

Le Danois eut un regard gêné.

- A la morgue, vraisemblablement. Vous le connaissiez ?

Legay fit un signe d'assentiment. Les deux hommes marchèrent lentement vers la sortie, à la lumière vacillante des bougies qui projetaient une lueur funèbre dans la salle.

Revenus dans la cour, ils allèrent vers un autre bâtiment.

- Les restes non identifiés ont été logés à la morgue en vue d'une période de conservation, expliqua Jensen. Pour certains des disparus, il faudra peut-être plusieurs jours avant qu'on acquière une certitude quant à leur état civil. Je vous préviens, le spectacle n'est pas beau à voir...

- Je m'en doute, dit Legay. Mais, si pénible soit-elle, cette visite est indispensable.

La présence de Jensen à ses côtés l'encombrait un peu. Il aurait préféré être seul pour cette seconde confrontation.

- Je ne veux pas vous imposer la sinistre corvée de m'accompagner à la morgue, Mr Jensen, déclara-t-il avec bienveillance. Je suppose que vous avez été astreint à y entrer plusieurs fois depuis hier... Attendez-moi dans la voiture.

Comprenant que Legay n'était pas de ceux qui nécessitent un constant réconfort moral, Axel Jensen accepta volontiers. Il quitta le Français devant la porte et retourna sur ses pas.

Legay franchit le seuil et fut aussitôt accueilli par un préposé en blouse blanche. L'homme darda sur le visiteur un regard perspicace, comme s'il évaluait sa capacité de résistance à une vision d'horreur. Il n'était pas rare que des gens s'évanouissent après avoir avancé d'un mètre dans la salle d'exposition.

- Je cherche le corps d'un nommé Widmann, dit Legay en anglais. Ce n'est pas un membre de ma famille.

Un peu rassuré, l'infirmier répondit :

- Voulez-vous prendre un verre d'alcool auparavant ? L'odeur du désinfectant provoque parfois la nausée. Quand on n'est pas habitué.

- Non, merci. J'ai le cœur solide.

C'était vrai, et pourtant Legay eut un frisson générateur de chair de poule lorsqu'il emboîta le pas à l'employé. Ils traversèrent un hall baigné de lumière froide, puis une double porte s'ouvrit devant eux.

Étendues sur des tables en pierre, des formes enveloppées d'un drap blanc gisaient dans des postures diverses. Sous la crudité des tubes fluorescents, elles pouvaient passer pour des fragments de statue, mais on devinait d'emblée que ces vestiges n'avaient pas toujours été inanimés.

Legay s'arrêta, fortement impressionné par cette ambiance lugubre. L'infirmier l'observa en oblique, prêt à le soutenir. Legay s'en aperçut et dit :

- Non, ne craignez rien. Avez-vous au moins séparé les hommes des femmes ?

- Oui... Il y a six cadavres de sexe masculin, trois de l'autre et alors des restes épars qui doivent appartenir à deux femmes.

- Montrez-moi les hommes, articula Legay, les lèvres sèches.
Successivement, l'infirmier dévoila les faces de quatre morts dont aucun ne pouvait être le suspect surveillé par Vergne. Devant chaque dalle, on avait rassemblé les petits objets trouvés dans les vêtements du défunt et qui pouvaient servir à le faire reconnaître. Les corps n'avaient d'ailleurs pas été déshabillés, pour la même raison. Cette mesure était justifiée par le fait que certains étaient défigurés au point d'être méconnaissables.
L'infirmier rabattit le haut du drap couvrant un cinquième cadavre, guettant une expression quelconque sur le visage de Legay. Celui-ci fronça les sourcils, regarda plus attentivement.
Ce qu'il voyait n'était en réalité qu'une demi-tête ; environ un tiers latéral de la figure avait été broyé, du front au maxillaire. Mais la couleur des cheveux, la ligne du nez miraculeusement intact, l'implantation des dents et la forme de l'oreille dénonçaient indubitablement Widmann.
Sans détourner le regard, Legay prononça :
- Voici l'homme que je cherchais... C'est Mr Widmann.
- Vous en êtes certain ? insista l'employé.
- Absolument.
- Êtes-vous prêt à signer une déclaration en ce sens?
- Bien sûr, dit Legay. Pourquoi pas ?
- Parce que vous êtes la seconde personne à reconnaître ce défunt, mais la première s'est rétractée.
- Ah ? fit Legay en fixant soudain son interlocuteur. Qui était-ce ?
- Je ne sais pas, articula l'infirmier. Un homme relativement jeune, un Danois certainement.
- Curieux, dit Legay, deux rides barrant son front têtu. Vous pouvez recouvrir le corps... Je vais jeter un coup d'œil sur les objets du défunt.
Évidemment, il était logique que quelqu'un se fût inquiété de retrouver Widmann. Ce dernier devait avoir un rendez-vous à Copenhague, où il était attendu. Et l'annonce de l'accident avait paru dans les journaux du soir...
Soucieux, Legay s'intéressa aux menues choses réunies dans une assiette, devant la dalle. Un carnet de tickets de métro, une

cravate ensanglantée, un étui à limettes en cuir souple et deux clés minuscules. L'une ressemblait à celles qui actionnent la serrure d'une serviette et l'autre s'apparentait plutôt à une clé de cadenas.

- Oui, dit Legay comme si cet examen confirmait bien sa précédente affirmation. Je suis sûr de ne pas me tromper.

Il se redressa, montrant qu'il était désireux de vider les lieux.

- Excusez-moi, pria l'employé. Il faut que je mette une étiquette avec le nom du décédé, en votre présence. Vous devez être témoin...

- D'accord.

L'homme tira de sa poche un stylo-bille et un carton pourvu d'une ficelle.

- Ça s'écrit comment ? questionna-t-il, consciencieux.

Legay épela le nom et le prénom, indiqua l'adresse de Widmann en France et sa profession. Il dut aussi signer. Lorsque l'étiquette fut attachée au suaire, l'infirmier ramena Legay dans le hall et dit :

- Veuillez passer dans ce bureau, afin d'y remplir une déclaration sur formulaire imprimé. Vous ne désirez toujours pas boire un verre d'alcool ?

- Si, accepta Legay. Et surtout fumer une cigarette.

- Pas drôle, hein ? avança le préposé tandis qu'ils entraient dans une pièce infiniment plus accueillante que la salle qu'ils venaient de quitter.

- Non, pas drôle du tout. Vous devez parfois assister à des scènes déchirantes ?

- Souvent, acquiesça l'homme. Mais on s'habitue. Il le faut bien, n'est-ce pas ?

Il servit un verre d'acquavit et le tendit à Legay comme s'il lui était reconnaissant d'avoir su rester calme.

L'envoyé de Paris vida le ballon en deux gorgées.

Il entreprit alors de remplir la formule, dont il se fit traduire le texte. Il signa derechef et dit incidemment :

- M. Widmann avait un rendez-vous d'affaire à Copenhague. L'homme qui a craint de commettre une erreur en l'identifiant était peut-être celui qu'il devait rencontrer... Comment était-il ?

- Comme beaucoup de Danois, sourit l’infirmier. Grand, bien habillé, les cheveux châtains, les yeux bleu-gris.

- Ce n’est pas cela qui me permettrait de le reconnaître. N’avait-il rien de particulier ?

Son interlocuteur se gratta pensivement la nuque.

- Mmm... Non... Rien de spécial, sinon qu’il était plus nerveux que vous : il n’a pas cessé de se mordiller la lèvre et j’ai bien cru qu’il allait tomber dans les pommes.

- J’aurais aimé le rencontrer, dit Legay. Cela aurait pu faciliter les choses.

Il glissa un pourboire dans la main de l’infirmier, sortit de la morgue. Il alla jusqu’à la Volkswagen, ouvrit la portière mais ne monta pas dans le véhicule. Jensen, assis sur la banquette arrière, attendait avec une placidité toute nordique.

- J’ai reconnu le compagnon de voyage de mon beau-frère, lui dit Legay. J’ai donc dû remplir des formalités. Pourriez-vous m’indiquer à présent où sont les bagages des victimes ?

- Bien sûr, dit Jensen en faisant mine de se lever.

- Ne vous dérangez pas, j’irai bien tout seul.

- C’est là-bas, à main gauche, la troisième porte après le coin.

- Bon. Merci !

Legay retraversa la cour, sillonnée en permanence par des piétons et par des voitures amenant parents ou amis des occupants de l’avion sinistré.

Après une porte, au vu d’une pancarte indicatrice, il monta un escalier, déboucha sur le palier du premier étage et se trouva en face d’une double porte large ouverte gardée par un agent de police.

A l’intérieur d’une pièce assez vaste, sur des tréteaux, on avait empilé par tas bien distincts les valises, sacs, boîtes et paquets ramassés dans et autour de l’épave. Des écriteaux signalaient le nom du propriétaire quand l’appartenance avait pu être établie. A part, il y avait deux grandes tables couvertes d’objets hétéroclites dont on ignorait les possesseurs.

Deux agents surveillaient cette lamentable cargaison, abîmée, souillée, portant les traces évidentes de l’accident.

Legay n’eut aucun mal à localiser la valise de Vergne, zébrée d’une longue déchirure par laquelle on apercevait le tissu de tweed d’un veston. L’étiquette d’enregistrement était restée attachée à la poignée... Le portefeuille était là aussi, bourré sans doute de papiers personnels, d’argent, de souvenirs.

Un grand écriteau proclamait : « *Défense de toucher aux objets exposés - Pour l’enlèvement, s’adresser à l’officier de police*. »

Legay ne vit pas de valise au nom de Widmann. Il s’approcha des tables et promena le regard sur l’étalage, tout en faisant le tour. Ces bagages anonymes, ces bijoux perdus, ces pitoyables vêtements, ces chaussures vides, toutes ces épaves racontaient le drame d’une façon brutale et directe.

Widmann n’avait sûrement pas quitté Paris les mains dans les poches. Il devait avoir emporté quelque chose, ne fût-ce qu’un nécessaire de toilette...

D’autres personnes aux mines défaites contemplaient d’un œil morne, en silence, cette incroyable collection dans laquelle on distinguait même des bandages herniaires et des jeux de cartes grivois.

Stimulant ses facultés d’observation, Legay eut l’attention attirée par une lourde serviette en peau de porc qui offrait une particularité bizarre : une chaînette y était attachée qui se terminait par un bracelet ouvert. Son possesseur avait dû détacher le bracelet avant la catastrophe, car le métal ne semblait pas avoir été déchiqueté.

Dans l’esprit de Legay s’opéra un rapprochement avec les deux petites clés trouvées sur Widmann. Il y avait peut-être quelque chose à vérifier...

L’agent du 2ème Bureau s’approcha d’un des deux policiers et lui demanda :

- Pouvez-vous me conduire auprès de l’officier ?

CHAPITRE IV

- Quelles sont les pièces à produire pour entrer en possession d'objets ayant appartenu à l'un des passagers de l'avion ? questionna Legay dès qu'il se fut présenté au lieutenant de la police danoise, sans toutefois mentionner ses fonctions réelles.

- Simplement vos pièces d'identité, dit l'officier. Il est bien évident que si quelqu'un cherche à s'approprier indûment des biens revenant aux héritiers légitimes, il s'expose à des poursuites... De toute façon, rien ne peut être emporté sans qu'un inventaire précis n'en soit dressé en ma présence. Je parle, naturellement, des objets qui peuvent être attribués en toute certitude à l'une ou l'autre des victimes, et non de ceux dont le propriétaire n'est pas encore connu.

- Cela va de soi, opina Legay. Mais le motif de ma visite n'est pas d'enlever certains bagages, tout au moins dans l'immédiat. Je crois être en mesure de vous indiquer à qui appartient une serviette en peau de porc exposée à côté.

- Ah ? fit le lieutenant, relativement surpris. Sur quoi se base votre présomption ? Êtes-vous un proche parent d'un des décédés ?

- Non, mais un certain Mr Widmann voyageait en compagnie de mon beau-frère. Ils sont morts tous les deux et je viens d'identifier le premier à la morgue. Or, j'ai constaté qu'il avait gardé sur lui deux petites clés qui, à première vue, pourraient s'adapter à cette serviette. Voulez-vous faire l'essai ?

- Certainement, dit l'officier, empressé, en repoussant son fauteuil. Toute suggestion de ce genre est la bienvenue...

Avec lui, Legay redescendit sans le moindre enthousiasme à la morgue. L'infirmier haussa les sourcils quand il vit revenir son visiteur accompagné du policier : à la demande de celui-ci, il les conduisit à la dépouille de feu Widmann.

Le lieutenant prit les deux clés déposées dans l'assiette ; visiblement peu à l'aise dans ce décor macabre, il ne s'y attarda pas. Legay et lui allèrent alors à l'exposition du premier étage, où se prolongeait le défilé de gens en pleurs sortis de la chapelle ardente.

- La voilà, dit Legay en pointant l'index sur la serviette munie d'une chaîne aux maillons nickelés.

L'officier saisit la sacoche par la poignée et dit à mi-voix :

- Venez dans mon bureau...

L'instant d'après, lorsqu'ils eurent regagné le local contigu, le policier ajouta :

- En deux minutes, nous aurions eu dix personnes autour de nous. La curiosité ne perd jamais ses droits... Bon, voyons ce qu'il en est.

Sous le regard aigu de Legay, il introduisit la clé la plus plate dans une des serrures, la fit tourner dans un sens, puis dans l'autre.

- Ça marche, constata-t-il avec satisfaction. Il semble que vous ayez eu du flair.

- Cela pourrait être une coïncidence, souligna Legay. Ces clés sont d'un type standard. Mais essayez donc l'autre : si elle permet de fermer le bracelet, le doute n'est plus possible.

L'officier obtempéra et le mécanisme de bloquage fonctionna parfaitement.

- C'est concluant, prononça le Danois. Cette serviette était bien la propriété de Mr Widmann. Je vais lui mettre une étiquette.

- Attendez une seconde, demanda Legay. A présent, j'ai une requête à vous adresser, vous allez comprendre pourquoi...

Le lieutenant interrompit son geste, regarda son interlocuteur avec intérêt.

- Je vous en prie, invita-t-il en désignant un siège en face de son bureau.

Legay s'assit, exhiba un paquet de cigarettes qu'il tendit à l'officier, mais celui-ci ayant refusé d'un signe de tête, il se servit et alluma sa gauloise.

- Mr Widmann était attaché, en France, à une firme spécialisée en matériel d'optique, expliqua-t-il en soufflant la fumée. Il venait à Copenhague avec Mr Vergne pour un rendez-vous d'affaire auquel j'étais moi-même intéressé. J'ai tout lieu de croire que cette serviette contient des documents relativement confidentiels : la présence du bracelet suffit à le confirmer. Je vous saurais gré d'établir un inventaire des papiers qui s'y trouvent et de m'en remettre une copie...

Le lieutenant contempla Legay avec une expression mitigée. Il réfléchit quelques secondes, puis il déclara :

- Je veux bien, mais croyez-vous que ce soit nécessaire ? D'ici quelques jours, les objets identifiés non réclamés seront renvoyés automatiquement à l'adresse de leur propriétaire et...

- Précisément, coupa Legay. Les objets non réclamés... Mais je suis certain qu'on viendra réclamer cette serviette. Des intérêts commerciaux importants sont en cause. C'est pourquoi j'aimerais avoir une pièce officielle détaillant le contenu avant que quelqu'un n'en prenne possession. Je dois veiller sur les intérêts de la firme autant que sur ceux des héritiers de mon beau-frère et de Mr Widmann.

A tout prendre, la requête n'avait rien d'irrégulier. L'officier examina mentalement les conséquences juridiques qui pouvaient découler du retrait, sans contrepartie, de documents commerciaux dont la valeur pouvait être très grande. Il comprit le point de vue de son visiteur. Celui-ci prenait des précautions en prévision de contestations ultérieures...

- C'est entendu, acquiesça-t-il. Voyons ce qu'il y a dans cette sacoche, mais je vous préviens que je ne connais pas le français et que je ne peux donc pas comprendre les textes.

- Voilà qui est regrettable, déplora Legay qui appréciait considérablement cette lacune dans la formation du lieutenant. Je vais être obligé de vous résumer en anglais la teneur de chaque pièce... Enfin, tant pis !

Il sut dissimuler son impatience quand, après avoir retiré un nécessaire de toilette, l'officier ramena dans sa main une chemise de carton fermée par deux cordonnets, puis des catalogues de la maison Berthelot et une revue d'astronomie américaine.

Ce butin fut étalé sur le bureau et Legay se leva pour venir voir de plus près. Le fonctionnaire danois dénoua les cordonnets avec calme et respect, les lèvres plissées. Les deux cartons se rabattirent de part et d'autre, laissant apparaître plusieurs feuillets manuscrits illustrés de schémas. Des formules algébriques étaient insérées dans le texte.

Le lieutenant arbora une moue perplexe. Pour lui, c'était du chinois. Même si ce mémoire avait été rédigé en danois, il n'y aurait

pas compris grand-chose, étant donné le caractère résolument technique de ce texte.

Avec naturel, Legay fit pivoter le dossier vers lui en disant :

- Vous permettez ?...

Il lut le titre : « *Principes et projet d'un multiplicateur d'électrons pour l'étude photographique des sources faibles*. »

Bien que le sens de cette inscription rébarbative ne fût pas très clair, Legay le grava dans sa mémoire et parcourut très rapidement le texte, en diagonale, page par page.

- Mmm... Oui... Je vois... marmonna-t-il à l'intention du policier qui l'observait. Il s'agit d'un appareil que vient de réaliser la maison Berthelot et qu'elle veut exporter. Eh bien, c'est tout ce que je voulais savoir... Je vais vous dicter l'inventaire en quelques mots.

Le lieutenant se munit d'une feuille de papier machine, d'une feuille de carbone, puis d'une seconde feuille de papier, et les superposa avant de les glisser sous le rouleau de sa machine à écrire. Les doigts sur le clavier, il attendit.

Legay parla en détachant les mots ; après une brève introduction destinée à définir l'origine du document, il cita le titre exact du mémoire et poursuivit :

... *Le manuscrit se compose de sept pages énumérant les caractéristiques des différents circuits de l'appareil et expliquant son fonctionnement. Six schémas portant les numéros de référence suivants* (il les cita...) *sont destinés à révéler les modalités de montage. L'instrument doit servir en astronomie*.

Appliqué, le lieutenant dactylographia ces phrases, puis il fit mention des deux témoins ayant assisté à l'ouverture de la serviette, décrivit les autres objets et data cet inventaire.

Il ramena le chariot de sa machine à sa position centrale, dégagea les deux exemplaires, les posa sur son bureau afin de les signer. Après quoi il en tendit un à Legay en disant : '

- Dans ce genre de choses, il vaut mieux être prudent... Dès qu'il est question de brevets ou de modèles déposés, il faut se méfier des copies.

- A qui le dites-vous ! lança Legay d'un ton pénétré. Maintenant, je suis plus tranquille. Nous pourrons toujours faire valoir nos droits

en cas de contrefaçon.

- Je peux tout remettre en place ? s'enquit l'obligeant policier.

- Certainement, dit Legay en pliant l'inventaire pour le glisser dans sa poche intérieure. Désormais, si quelqu'un vient dégager cette serviette, vous pourrez la remettre l'âme en paix. Mais soyez gentil : si cela se produit, faites-le-moi savoir. Vous devinez à présent pourquoi cela m'intéresse...

- Comptez sur moi, promit le Danois, définitivement mis en confiance. Où pourrais-je vous atteindre?

- A l'hôtel Hafnia, Vester Voldgade, à Copenhague. J'y resterai environ une semaine.

Il avait noté ce nom sur un prospectus, pendant le voyage, mais ne savait pas du tout où cet hôtel était situé.

Dans la voiture qui le ramenait avec Axel Jensen dans la capitale, Legay s'excusa d'avoir fait patienter si longtemps le mandataire de la compagnie.

Jensen, très courtois, l'assura de son entière compréhension et renouvela ses regrets.

- Si vous désirez que des dispositions spéciales soient prises pour le corps de M. Vergne, dit-il, je me charge de leur exécution. Mais si votre famille n'y voit pas d'inconvénient, il sera inhumé ici, au Danemark.

- Je ne puis encore rien vous dire à ce sujet, répondit Legay. Je vais me mettre en rapport avec Paris. Quand devez-vous être fixé, au plus tard ?

- Demain après-midi. Les cercueils seront fermés dès demain matin et les obsèques sont prévues pour vendredi.

Legay opina. Il éprouvait quelque peine à s'imaginer que l'avion de Vergne s'était écrasé trente heures auparavant.

D'ores et déjà, l'affaire prenait une nouvelle tournure. Douteuse au départ, la culpabilité de Widmann dans la divulgation de secrets scientifiques devenait évidente. Lorsque les Établissements Berthelot seraient avisés, ils jugeraient eux-mêmes de l'importance de cette fuite sur le plan national.

En tous les cas, Widmann étant mort, le trafic était coupé. Le seul fil conducteur subsistant était la serviette. Restait à voir si les

bénéficiaires de la combine auraient le culot de revendiquer les documents...

Il était huit heures et demie quand la Volkswagen stoppa sur la Radhusplads. Legay récupéra sa valise, remercia Jensen de ses bons offices et se mit en quête d'un taxi pour aller à l'hôtel Hafnia. A l'énoncé de l'adresse, le conducteur, changeant de figure, fit remarquer que la Vester Voldgade était l'avenue qui se trouvait le long d'un des côtés de la place.

Legay s'excusa et partit à pied. En effet, l'hôtel était à deux pas.

Avant de monter à la chambre qui lui fut désignée, Legay demanda une communication téléphonique avec Paris. Le réceptionniste lui répondit que la ligne lui serait passée dans sa chambre, une fois la liaison établie.

Mort de faim, Legay se fit monter des sandwiches et de la bière. Il était en train de vider sa valise quand un garçon d'étage lui apporta un plateau de dimensions invraisemblables, couvert d'une multitude de tranches de pain de mie garnies de hors d'œuvre différents.

Devant la mine ahurie du voyageur, le garçon expliqua avec un sourire :

- Smeurebreud... Spécialité danoise.

Légèrement effaré, Legay s'attaqua néanmoins à belles dents à cette profusion d'amuse-gueule. Il en enfourna un nombre respectable, sentant ses forces revenir à vue d'œil.

Le téléphone vibra avant qu'il eût épuisé la moitié du stock. La bouche à moitié pleine, Legay attrapa l'écouteur. Il entendit des déclics, des ronflements, l'écho lointain de voix féminines puis, enfin, une voix mâle, bien timbrée, qui disait :

- Allô? J'écoute...

- C'est vous, docteur Tinel ?

- Oui, acquiesça Coplan à Paris.

- Ici Jean, annonça Legay, conformément aux conventions.

- Ah ? dit Francis. Déjà ? Eh bien, quelles sont les nouvelles ?

- Pas bonnes, dit Legay en avalant sa dernière bouchée. Ils ont péri tous les deux dans l'accident. J'ai vu les corps à l'hôpital de Roskilde.

- Bigre... Pour Vergne, c'est donc bien fini ?
- Oui... Et il y a lieu d'informer ses proches, s'il en a. Faut-il faire rapatrier le corps ou non ?
La ligne demeura muette quelques secondes, puis Coplan décida :
- Oui. Qu'il repose au moins chez nous.
- Je ferai le nécessaire. Maintenant, pour ce qui concerne son client, j'ai pu voir ce qu'il trimbalait. Une marchandise instructive... Je t'envoie par la poste une description qui intéressera les Établissements Berthelot.
- Fort bien, ponctua Coplan. Existe-t-il une chance de prolonger les pourparlers?
- Peut-être, avança Legay. Mais je ne pourrai rien dire de positif avant quarante-huit heures. J'ai disposé un nœud coulant, on verra ce que ça donnera.
- Bravo ! Où es-tu descendu ?
- Hôtel Hafnia, dans la Vester Voldgade. Téléphone... C4046.
- Bon, je note. Passe-moi un coup de fil après-demain, vers la même heure. De mon côté, rien de neuf.
- Bonsoir, patron, articula Legay, mi-figue mi-raisin.
Il raccrocha, s'offrit une sérieuse lampée de bière blonde. Ensuite, il alluma une cigarette et alla se planter devant la fenêtre. Elle ouvrait sur une artère large, resplendissante sous les feux multicolores des enseignes lumineuses.
Copenhague, capitale spirituelle de toute la Scandinavie, offrait un visage paisible, bon enfant. Mais, quelque part dans cette grande ville, vivait un homme qui avait connu Widmann et qui témoignait de l'intérêt pour les instruments d'astronomie.
Legay philosopha quelques minutes sur la diversité des tâches qui peuvent incomber à un agent des Services Spéciaux, puis il se mit au lit. Il ne savait pas trop ce qu'il ferait si personne ne venait réclamer cette fameuse serviette...

Le lendemain matin, Legay se promena dans le centre de la capitale, entra dans une des innombrables librairies de la ville pour y acheter un plan, alla changer des francs français en couronnes danoises et, enfin, il appela Jensen au téléphone pour lui dire que le corps de Vergne devait être transféré en France. Les bagages, Legay se chargerait d'aller les prendre à Roskilde avant de quitter le Danemark. Ce qu'il fallait faire de la dépouille de Widmann ? Ceci n'était pas de son ressort.

Rentré à l'hôtel vers midi moins le quart, Legay fut intercepté par le réceptionniste qui lui apprit que le lieutenant Ringsted avait téléphoné pour lui et que ce dernier le priait d'appeler d'urgence le numéro 628 à Roskilde.

Une petite contraction assombrit le visage insouciant de Legay. La trappe avait fonctionné, un type avait glissé la tête dans le nœud coulant.

D'un pas alerte, Legay se rendit aussitôt dans une des cabines à l'usage de la clientèle et se fit donner la communication.

- C'est le lieutenant Ringsted ? questionna-t-il quand il eut entendu une voix au bout du fil. Ici M. Legay, de Paris. Vous m'avez appelé ce matin ?

- Oh, oui, affirma l'officier. Figurez-vous... j'ai reçu ce matin la visite d'un certain M. Christensen. Il m'a demandé si un membre de la famille de M. Widmann ne s'était pas présenté à l'hôpital pour enlever les affaires du défunt. Je lui ai dit que non, évidemment... Ce M. Christensen avait l'air très ennuyé. Il m'a expliqué qu'il était en relation d'affaires avec M. Widmann et que celui-ci lui apportait précisément des documents très importants. Alors j'ai cru bien faire en lui signalant que vous étiez venu de Paris à cause de cela et que vous seriez sûrement très heureux de le rencontrer.

Legay étouffa un juron entre ses lèvres. Le lieutenant Ringsted, avec sa complaisance zélée, avait légèrement dépassé les limites prévues.

- C'est très bien, parvint à prononcer Legay sur un ton amène. Vous lui avez probablement donné mon nom et mon adresse ?

- Oui, naturellement, dit Ringsted, très heureux d'avoir pu rendre service.

C’était le bouquet... Il avait retourné la situation au profit du correspondant de Widmann, le ballot !

Legay serra les dents, puis il demanda d’une voix naturelle :

- Ce M. Christensen est-il grand, châtain ? Vous n’avez pas remarqué s’il se mordillait la lèvre en vous parlant?

- Si ! confirma l’officier, étonné. Vous le connaissez ?

- De réputation, dit Legay. M. Widmann m’a parlé de lui... Bon. Je vous remercie pour votre aimable intervention, lieutenant. Peut-être viendrai-je vous revoir sous peu.

Il raccrocha d’un geste sec qui contrastait bizarrement avec sa satisfaction apparente. Il sortit de la cabine et monta directement à sa chambre.

Affalé dans un fauteuil, il entreprit d’évaluer les répercussions de l’initiative malheureuse de Ringsted. Plus question de trouver le domicile de Christensen ni d’observer incognito ses faits et gestes... C’est le contraire qui risquait de se produire. A moins que...

Subitement, Legay entrevit un aspect de la question que sa mauvaise humeur initiale avait masqué. L’homme que Widmann devait rencontrer ne soupçonnait pas que ce dernier était l’objet d’une surveillance ! S’il s’en était douté, il se serait bien gardé de montrer le bout de l’oreille à la police de Roskilde...

Cette pensée rasséréna fortement l’envoyé du 2ème Bureau. Christensen craignait de commettre un faux pas. Bien qu’il convoitât sérieusement la serviette, il s’était gardé d’en prendre possession. Après l’avoir vue, identifiée par une étiquette, dans la salle d’exposition, il était prudemment allé se renseigner chez l’officier de police, sans se compromettre à l’égard de quiconque.

Legay se releva, demanda par le téléphone intérieur qu’on lui fît apporter un apéritif, un Cinzano de préférence si cela existait au Danemark. Il alluma ensuite une gauloise et tâcha de définir une ligne de conduite.

Le garçon vint déposer le Cinzano sur la table et se retira. Dehors, la pluie s’était remise à tomber, fine, persistante. Sur la Radhusplads, de nombreux tramways ferraillaient sur les aiguillages.

Legay but pensivement quelques gorgées. Ses idées commençaient à se préciser. Si Vergne avait été vivant, il aurait sans

nul doute approuvé les projets de son collègue.

Vers une heure, Legay se prépara à sortir. Il ne désirait pas manger à l'hôtel même. Christensen avait eu largement le temps de se retourner depuis sa visite à l'hôpital de Roskilde...

Lorsque Legay descendit dans le hall, revêtu d'un imperméable à col relevé, un employé de l'hôtel s'approcha de lui et dit :

- Je m'excuse, monsieur, mais quelqu'un vous attend au salon de lecture...

- Ah ? Merci, dit Legay.

Imperturbable, il foula le tapis et marcha dans la direction que le majordome lui indiquait de la main.

Lorsqu'il parvint au seuil du salon, une jeune femme se leva aussitôt et vint à sa rencontre, la main tendue, un éblouissant sourire sur ses lèvres carminées.

CHAPITRE V

Elle était plutôt petite, mais admirablement proportionnée. Ses cheveux d'un blond naturel encadraient son fin visage de souples ondulations. Son expression candide et son teint d'une fraîcheur de pétale étaient ceux d'une jeune fille, et non d'une vamp. A part ça, elle avait tout ce qu'il fallait pour réussir dans la seconde catégorie.

- Monsieur Legay ? s'enquit-elle avec gentillesse.

- Oui, dit-il, réservé, en serrant la main soyeuse et tiède qu'on lui tendait.

- Kirsten Jôrgens... Je suis ravie, déclara-t-elle en un français imprégné d'accent danois.

- Très heureux, affirma-t-il, doublement sincère.

D'où sortait cette poupée? Si elle avait vingt ans, c'était beaucoup. On s'étonnait de ne pas lui voir des livres scolaires sous le bras.

- Pouvez-vous m'accorder quelques minutes ? demanda-t-elle. Je suppose que votre séjour à Copenhague est motivé par le terrible accident d'aviation qui s'est produit avant-hier ?

- En effet, admit-il. Je suis un des directeurs des Établissements Berthelot.

- Aaah? fit Kirsten Jôrgens, apparemment sidérée. Je... si nous faisions quelques pas au-dehors?

- Volontiers. Mais si vous n'avez pas déjeuné, nous pourrions le faire ensemble ?

- Euh, je n'y vois pas d'inconvénient.

Côte à côte, ils sortirent de l'hôtel et furent aussitôt enveloppés par un nuage de pluie pulvérisée, qui leur fit courber la tête.

Legay hésita. Seul, il aurait mangé au premier restaurant venu, mais avec cette invitée qui lui tombait du ciel, il se demandait où aller. La Radhusplads, brumeuse et ruisselante, ne semblait pas offrir de grandes ressources.

- Je ne connais pas la ville, dit-il, la figure crispée par les fines gouttelettes qui lui entraient dans les yeux. Pouvez-vous suggérer un endroit où nous pourrions manger à l'aise ?

- Au « Wivex », proposa Kirsten en désignant une large avenue de l'autre côté de la place. C'est à cent mètres d'ici...

Ils se hâtèrent, empruntèrent la Vesterbrogade, passèrent devant un grand cinéma ; trois minutes plus tard, ils pénétraient dans un luxueux établissement au décor majestueux.

Ils se débarrassèrent de leur manteau au vestiaire et, sous la conduite d'un maître d'hôtel, ils entrèrent dans une vaste salle où jouait un orchestre. Éclairage indirect, atmosphère feutrée, statues et œuvres d'art composaient un décor intime en dépit des dimensions imposantes du restaurant.

Legay ne s'attendait pas à ce que sa compagne choisisse un pareil endroit pour une conversation particulière, mais il ne tarda pas à se rendre compte que le Wivex favorisait fort bien les entretiens discrets.

Lorsqu'ils eurent passé la commande, Legay et Kirsten se regardèrent. Dans l'expectative, Legay n'ouvrit pas la bouche. C'est un traitement auquel une femme ne résiste pas longtemps. Vaguement embarrassée, Kirsten se décida.

- Par la morgue de Roskilde, nous avons appris que vous aviez identifié le corps de M. Widmann, commença-t-elle.

Legay acquiesça en silence.

- Vous... Vous ne savez pas à qui vont être retournés ses bagages ? questionna-t-elle.

Il joignit les extrémités de ses doigts, fit peser sur la jeune femme un regard pensif.

- Puis-je vous demander à quel titre cette question vous intéresse, mademoiselle Jorgens ?

Une légère rougeur monta aux joues de la Scandinave.

- Oh ! excusez-moi, dit-elle. J'ai omis de vous dire que je suis déléguée par la Danske Handelsbank. M. Widmann avait un compte chez nous...

Bien qu'une profonde sincérité se lût sur son visage, Legay eut la conviction qu'elle mentait. Une banque n'est pas à l'affût du décès de ses clients, elle attend d'en être informée.

- Je vois, approuva-t-il. Au fond, vous cherchez les héritiers ?

- Oui, répondit-elle avec vivacité. Peut-être pouvez-vous me fournir quelques éclaircissements là-dessus ?

- Je ne suis pas au courant des affaires de famille de M. Widmann, mademoiselle Jôrgens. Je n'entretenais avec lui que des rapports strictement professionnels.

Elle resta les yeux baissés, puis elle braqua subitement un ravissant sourire sur Legay et dit :

- Comment trouvez-vous cet établissement ?

- Charmant, convint-il. Mais qui sait si je ne suis pas influencé par votre présence...

Elle lui décocha un battement de cils interrogateur, dont l'effet fut en partie atténué par l'arrivée du garçon.

Ils entamèrent leur repas et leur conversation devint des plus banales. Ils parlèrent de Copenhague, du Danemark, de Paris, et pendant trois quarts d'heure il ne fut plus question de Widmann.

Si Legay avait rencontré Kirsten Jôrgens en d'autres circonstances, il aurait volontiers flirté avec elle. Mais, en l'occurrence, il conservait une attitude simplement courtoise. Elle n'avait sûrement pas encore vidé son sac.

Au dessert, Kirsten posa incidemment la question :

- Vous restez plusieurs jours à Copenhague, monsieur Legay ?

- Deux ou trois, pas davantage. Puisque la mort de notre collaborateur ne peut plus faire de doute, je ne vais pas m'éterniser ici.

Il y eut un petit silence, puis Kirsten reprit en pliant sa serviette :

- Vous n'allez pas ramener en France les objets personnels de M. Widmann?

- Non, déclara-t-il nettement. Je laisserai aux autorités le soin de les faire parvenir à sa famille.

Après que Legay eut réglé l'addition, ils se levèrent de table et gagnèrent la sortie en échangeant des propos sans importance. Toutefois, alors qu'ils se disposaient à se séparer, Legay retint la main de Kirsten dans la sienne.

- Il me serait agréable de vous revoir avant mon départ, dit-il avec un sourire franc. Où pourrais-je vous atteindre?

Une ombre de contrariété passa fugitivement dans les prunelles de la Danoise.

- Je suis très occupée, monsieur Legay. Je crains fort que ce ne soit pas possible. Au revoir...

Elle se dégagea et partit d'un pas pressé, le plantant carrément sur le bord du trottoir.

Le premier mouvement de Legay fut de s'élancer sur ses traces, puis il réalisa qu'une filature entreprise dans de telles conditions ne pouvait qu'échouer. Il resta immobile, suivant du regard la silhouette juvénile qui, en s'éloignant, se perdait dans la foule.

Curieuse fille...

Assez perplexe, Legay fit demi-tour et redescendit vers la Radhusplads. Il avança d'une allure désœuvrée jusqu'au moment où une idée lui traversa l'esprit. Alors il avisa un bar et y entra.

Ce café ressemblait à s'y méprendre à un pub britannique. Il était divisé en boxes, des tonneaux vernis servaient de table. Legay commanda un cognac, puis il se renseigna pour le téléphone.

Le système d'appel, mi-automatique, mi-verbal, était inhabituel. Legay se débrouilla cependant très vite et demanda le siège social de la Danske Handelsbank. A la standardiste, il réclama le service du personnel. Lorsqu'un employé lui répondit, il s'informa si une demoiselle Kirsten Jôrgens était bien attachée à la banque. Après un

délai d’attente, on lui affirma que ce nom ne figurait pas au répertoire du personnel.

Legay en était à peu près persuadé dès avant cette confirmation. Par qui cette charmante enfant avait-elle été envoyée ? Quels avaient été ses objectifs réels en suscitant cette entrevue ?

Legay quitta la cabine et revint dans le bar. A la table qu’il venait de quitter, et sur laquelle reposait d’ailleurs le verre de cognac commandé, était assis un individu mince, grand, qui dirigea ses yeux bleus vers Legay, puis se leva à demi pour articuler :

- Pardonnez-moi, monsieur, mais j’aimerais vous dire deux mots.

Interdit, Legay le fixa d’un regard glacial. Le type se mordillait nerveusement la lèvre inférieure, comme s’il appréhendait d’être rabroué. Il s’était exprimé en anglais, avec un sérieux accent américain.

- Parlez, dit Legay en s’asseyant près de lui. Monsieur Christensen, je présume?

- Oui, acquiesça l’homme. Le lieutenant Ringsted a bien voulu me donner votre adresse et...

- ... Et vous vous êtes collé à mes trousses depuis ma sortie de l’hôtel Hafnia, conclut Legay.

- C’est exact, admit Christensen avec une expression contrainte. Mais voyant que vous étiez accompagné, je n’ai pas osé vous aborder auparavant Voyez-vous, monsieur Legay, il s’agit de M. Widmann...

Parbleu ! L’agent français s’en doutait un petit peu. Cela devenait franchement intéressant.

- Oui, dit Legay. Il est mort. Triste aventure, n’est-ce pas?

- Très regrettable, opina Christensen d’un air lugubre. Vous le connaissiez bien ?

- Il travaillait pour moi. Je suis un directeur des Établissements Berthelot. Une grande perte pour nous. Il devait vous rencontrer à Copenhague ?

- Heu... C’est-à-dire... Il ne venait pas spécialement pour moi, mais nous devions effectivement avoir une entrevue ensemble. Il était très compétent.

Les mains jointes et les coudes sur ses genoux, Christensen donnait l'impression d'être affecté par la mort de Widmann. Il trempa les lèvres dans le café que le garçon venait d'apporter.

- Vous étiez amis ? questionna Legay, un peu moins abrupt.

- Le terme est peut-être exagéré, mais le fait est que nous avions des affinités intellectuelles. Est-ce vous qui allez prendre possession de ses bagages, monsieur Legay ?

L'interpellé soupira. Décidément, beaucoup de gens s'intéressaient à cette serviette mais personne ne semblait désireux de la retirer des mains de la police. Legay joua son va-tout.

- Oui, déclara-t-il en allumant une gauloise. Telle est même la raison de ma venue dans votre ville. Pourquoi me demandez-vous cela?

- Parce que Widmann m'apportait une chose qui m'était destinée, avoua le grand type. Cela doit se trouver dans sa serviette... Sans doute aurez-vous l'obligeance de me la remettre ?

Legay regarda Christensen de travers. L'autre se fichait-il de lui ou sa dernière phrase dissimulait-elle une menace ?

- Vous croyez? questionna-t-il, sarcastique.

- Vous me rendriez un grand service, dit le Scandinave sans la moindre trace d'ironie. Il s'agit simplement d'un magazine n'ayant aucune valeur marchande.

Les étonnements de Legay croissaient d'heure en heure. De toute évidence, Christensen faisait allusion à la revue que le lieutenant Ringsted avait négligemment jetée sur le côté lors de l'inventaire.

- Je ne sais pas ce que contenaient les bagages de Widmann, prétendit Legay, mais si j'y trouve ce magazine, je veux bien vous le faire parvenir. Indiquez-moi le titre et donnez-moi votre adresse.

Un soulagement visible défendit les traits du Scandinave, qui cessa de planter ses incisives dans sa lèvre inférieure.

- Vous êtes vraiment très aimable, monsieur Legay, affirma-t-il. Seulement, le titre, je l'ignore. Je sais qu'il s'agit d'une revue d'astronomie publiée en Amérique, sans plus. Si vous voulez noter mon adresse : Poul Christensen, Thorvaldsensvenj 52, téléphone Bella 3056.

Impassible, Legay nota ces renseignements dans son agenda ; intérieurement, il établit une corrélation avec ce que Coplan lui avait révélé à Paris : c'était grâce à un article paru dans une revue spécialisée qu'on s'était avisé d'une fuite au laboratoire Berthelot.

- Comptez sur moi, dit-il au Danois. Dans quarante-huit heures au plus tard, vous aurez ce magazine, à condition que je le découvre dans les affaires du défunt, bien entendu.

- Merci, murmura Christensen. Je ne veux pas vous importuner davantage. Je suis très heureux d'avoir fait votre connaissance.

Il se dressa sur ses longues jambes, posa sur sa tête un feutre cabossé et, après une poignée de main, sortit du bar.

Après son départ, Legay, pensif, se caressa lentement la joue.

Un quart d'heure plus tard, il quitta le bar à son tour. La pluie avait cessé, mais le macadam était toujours mouillé. Devant les feux rouges, des voitures dérapaient. La plupart des étalages étaient éclairés à la lumière artificielle bien qu'il ne fût que trois heures de l'après-midi.

Plutôt que de tourner en rond dans le centre de la capitale, Legay reprit la direction de son hôtel. Les événements du jour, si obscurs fussent-ils, méritaient d'être consignés dans un rapport.

Il regagna sa chambre, alluma les appliques et s'installa au petit bureau en bois clair qui donnait à cette pièce une allure de living-room.

Tout en grillant plusieurs cigarettes, il entreprit de relater le plus fidèlement possible les entretiens qu'il avait eus et donna une description détaillée des deux personnages qui l'avaient contacté. Il était occupé à rédiger ses commentaires personnels quand le téléphone grelotta.

- Allô? prononça-t-il, intrigué.

- Allô... Ici le lieutenant Ringsted. Bonjour, monsieur Legay. Vous ne vous promenez pas dans Copenhague ?

- Je n'ai guère envie de me balader, par ce temps-là. Et puis, j'ai eu la visite de M. Christensen.

- Ah ? fit l'officier, réjoui. J'espère que votre rencontre a été fructueuse... J'ai d'ailleurs encore une nouvelle pour vous : la serviette vient d'être retirée à l'instant même.

- Quoi? aboya Legay, interloqué.

- Oui. Un nommé Serlachius s'est présenté dans mon bureau. Il était muni d'une lettre de M. Widmann, écrite trois jours avant son départ de Paris, et annonçant sa venue. Dans le texte, il était question de plans et d'une revue que M. Widmann allait apporter. Ce Serlachius a produit des papiers d'identité parfaitement en règle ; il a manifesté son intention d'entrer en relation avec les héritiers et avec votre firme.

- Je suppose que vous lui avez donné mon adresse ? grimaça Legay avec une âcre perfidie que ne soupçonna pas son correspondant

- Je n'y ai pas manqué, répliqua Ringsted, farci de bonne volonté. Je puis d'ailleurs vous fournir la sienne également...

- Vous êtes ma Providence... Allez-y, je prends note.

- M. Serlachius, Toldbodgade 8. Il n'a pas donné son numéro de téléphone.

- Ça ne fait rien, dit Legay,

- Eh bien, voilà qui est réglé, se félicita le lieutenant. Je suis content d'avoir pu vous être utile.

- Acceptez mes remerciements, vous m'avez grandement facilité les choses, assura Legay. Au revoir, lieutenant

Il raccrocha.

De mieux en mieux... Combien de gens, à Copenhague, voulaient s'approprier les papiers de Widmann ? Si ça continuait, Legay aurait tellement de pistes qu'il ne saurait plus qu'en faire. Le nommé Serlachius, lui, n'avait pas hésité : il avait décroché la timbale au nez et à la barbe des autres prétendants.

L'agent français soliloqua encore quelques minutes, puis il continua la rédaction de son rapport, enrichi d'un élément nouveau par la dernière communication téléphonique.

Lorsque cette besogne fut terminée, Legay plaça les trois feuillets dans une enveloppe dont il humecta la partie gommée. Si cette lettre partait tout de suite, elle arriverait à Paris dans la nuit et serait distribuée le matin.

Coplan allait pouvoir se creuser un peu la cervelle, lui aussi...

Sur cette pensée réconfortante, Legay enfila son imperméable et quitta sa chambre. Il y avait une boîte postale dans le hall de l'hôtel ; le pli y fut glissé, la prochaine levée devant avoir lieu vingt minutes plus tard.

Avec l'aide de l'employé de la réception, Legay put localiser la Toldbodgade sur son plan. C'était une rue longeant l'arrière du palais royal d'Amalienborg et venant finir dans le quartier du vieux port, d'ailleurs paradoxalement appelé Nyhavn (Nouveau port) en danois. Si c'était de ce côté-là que créchait le sieur Serlachius, l'endroit méritait une petite visite.

Col relevé et les deux mains dans ses poches, Legay partit à pied. Bien que le ciel fût saturé d'humidité, il ne pleuvait pas.

Seule une brume poisseuse estompait encore les contours des clochers lointains.

Un nombre considérable de bicyclettes compliquait la circulation, dans ces rues où les passants s'entassaient sur les trottoirs pour éviter les éclaboussures.

L'éclairage public s'illuminait, hâtant par son éclat l'assombrissement du ciel.

Attentif aux particularités de la capitale danoise, Legay finit par aboutir à une place qui formait un repère important dans son itinéraire : le Kongens Nytorv, emplacement du Théâtre Royal. Il n'avait plus qu'à filer en ligne droite vers les bassins pour rejoindre la Toldbodgade.

Il passa devant des cafés mal famés en bordure de l'eau, d'infectes boîtes à matelots à l'intérieur desquelles tonitruaient des jukebox, des machines à disques concassant du rock and roll.

Il s'arrêta un instant devant l'étalage surbaissé d'une officine de tatouage. Les innombrables modèles que l'artiste pouvait exécuter sur n'importe quelle partie de l'anatomie humaine étaient alignés en plusieurs rangées.

De l'aguichante sirène au classique trois-mâts, en passant par une variété infinie de pin-up, de blasons, de dragons, d'ancres enluminées et de devises impérissables, on pouvait se faire décorer l'épiderme selon ses aspirations les plus sincères, sinon les plus esthétiques.

Un léger sourire au coin des lèvres, Legay détaillait ces gaillardes suggestions quand il fut soudain accosté par un inconnu.

- Vous désirez vous faire tatouer, monsieur ? s'enquit l'homme avec un rictus engageant.

- Non, merci, dit Legay.

- Entrez quand même, conseilla l'individu en appuyant un objet dur contre la hanche de Legay.

Ce dernier le dévisagea sans broncher. L'aménité de l'autre avait disparu. Une détermination implacable luisait dans ses yeux, contractait ses mâchoires.

- Entrez, répéta-t-il sans élever la voix, mais en poussant le canon de son pistolet avec insistance à travers sa poche.

Legay obéit. Il descendit deux marches et repoussa la porte basse qui donnait accès à la boutique. Un carillon tintinnabula à son entrée. Une table et trois chaises formaient tout l'ameublement. Sur les murs étaient affichés d'autres modèles et les photographies de tatouages particulièrement audacieux.

L'homme, sur les talons de Legay, interpella en danois le tenancier de l'officine qui surgissait d'une arrière-salle, à la rencontre du client.

- Avancez, dit en anglais l'inconnu. Passez derrière.

Parfaitement calme, ses mains toujours fourrées dans ses poches, Legay obtempéra. Il déboucha dans une sorte de salon de la belle époque, avec coussins à fanfreluches, divan miteux, bergères élimées, le tout éclairé par une lampe à pied dotée d'un bel abat-jour rose bonbon.

- Asseyez-vous, enjoignit l'homme qui, maintenant, exhibait son revolver.

- Monsieur Serlachius, je suppose ? articula Legay.

CHAPITRE VI

L'inconnu s'était assis en face de son prisonnier. Il examinait Legay avec des yeux fouineurs. Âgé d'environ cinquante ans, il avait

un air beaucoup plus respectable que ne l'avait fait présager son entrée en matière. Le teint couperosé, coiffé d'un feutre de bonne qualité, il avait des yeux étonnamment clairs.

En réponse aux quelques mots de Legay, il bougonna :

- Si vous voulez... Admettons que je m'appelle Serlachius. Ceci n'offre d'ailleurs qu'un intérêt très secondaire. C'est vous qui m'intéressez.

- J'en suis ravi, dit Legay. Vous croyez qu'il est indispensable de me tenir sous le feu d'un 7.65 pour m'interviewer ?

- Je n'en serais pas surpris outre mesure. Qui êtes-vous, monsieur Legay ?

- Eh bien, vous venez de le dire. Que vous faut-il de plus ? Ma date de naissance, mon casier judiciaire?

- Vos fonctions, précisa Serlachius d'un ton aigre.

- Directeur aux Établissements Berthelot, optique de précision, à La Varenne-Saint-Hilaire, France.

- C'est faux. Je connais l'état-major de la maison Berthelot. Il ne comporte pas de Legay. Alors ?

- Admettons que ce soit inexact. Alors ? Vous aviez une exclusivité sur les œufs d'or de Widmann?

- Une exclusivité absolue, martela Serlachius. Le malheur, c'est qu'il soit mort.

Un silence pesant parut figer l'atmosphère du petit salon.

Legay ne se sentait pas trop inquiet. L'endroit n'était guère propice aux discussions violentes. A portée de voix du magasin, où des matelots pouvaient pénétrer à chaque instant, cette pièce ne risquait pas de se transformer en chambre de torture. Mais qu'espérait donc Serlachius ?

Répondant involontairement à cette question mentale, ce dernier maugréa :

- Pourquoi êtes-vous venu à Copenhague aussitôt que l'accident a été annoncé ? Pourquoi vous êtes-vous inquiété du sort de Widmann ?

Legay réfléchit aussi vite que s'il avait été doté d'un cerveau électronique.

- Parce qu'il avait souscrit une assurance-vie à mon profit, une petite formalité à laquelle je l'avais contraint s'il voulait conserver sa naturalisation.

Les traits de Serlachius modelèrent une expression de mépris.

- Un flic véreux, hein ? grommela-t-il.

- Le chantage posthume ne tombe pas sous le coup de la loi, émit Legay, désinvolte. Je me doutais bien qu'il trempait dans un trafic illicite. Dommage que je n'aie pas su lequel, j'aurais augmenté la prime. Mais, dans l'ensemble, je le laissais tranquille.

Serlachius demeura silencieux. Mais si son esprit vagabondait, sa main tenait toujours aussi fermement la crosse de son arme. L'explication qu'il venait d'entendre était plausible. Elle cadrait assez bien avec les faits car si Widmann avait été inquiété, il l'aurait dit ou se serait tenu sur ses gardes. Or il était venu comme d'habitude... Ce flic avait des soupçons, mais il ne savait rien de précis.

- Touchez votre assurance et laissez tomber cette histoire, reprit Serlachius au terme de sa méditation. Fichez le camp du Danemark le plus vite possible, vous n'avez plus rien à gagner en tournicotant ici. Widmann est mort, hein ? Point final.

- Remarquez que c'est vous qui m'avez intercepté, dit Legay d'une voix sobre. Moi, je ne cherchais pas à faire de l'esclandre.

- Non, dit Serlachius, goguenard, mais vous alliez en droite ligne de votre hôtel à la fausse adresse que j'ai donnée à l'officier de police de Roskilde. Pure coïncidence, sans doute ?

La figure de Legay exprima un étonnement sans borne.

- Quelle adresse ? demanda-t-il. Comment aurais-je su où vous habitez ?

Serlachius le fixa de nouveau avec suspicion ; il ne pouvait deviner si son prisonnier mentait ou non.

- Peu importe, ronchonna-t-il. Retenez simplement mon conseil : ne fourrez plus le nez dans ce qui ne vous regarde pas.

- Je me fous de vos combines, dit Legay en se levant. Et votre conversation me barbe. Bonsoir...

Il se dirigea vers la porte de communication, revint dans la boutique où se tenait toujours l'artiste en tatouages. Il lui adressa un

léger signe de tête puis il monta les quatre marches pour déboucher au niveau de la rue. Le carillon émit quelques notes allègres.

Rentré à l'hôtel Hafnia, Legay commença par ingurgiter deux verres d'acquavit. Son moral n'était pas extrêmement brillant.

Avec le recul, il comprenait mieux certaines choses et moins bien les autres.

Ainsi la sympathique Kirsten avait été envoyée en avant-garde par Serlachius pour tâter le terrain, sans plus. En lui racontant qu'il était directeur chez Berthelot, Legay avait mis la puce à l'oreille à Serlachius, qui devait être très au courant de l'organisation de cette maison, et qui avait jugé utile d'intimider l'indiscret. Mais la fugitive apparition de Christensen intervenait là-dedans comme un cheveu sur la soupe. Ce type n'avait pas l'air d'être en cheville avec les autres...

Legay demanda, de sa chambre, la communication avec Paris. Il l'obtint au bout de dix minutes et perçut bientôt la voix de Francis Coplan.

- Quoi de neuf ? s'enquit ce dernier.

- Je suis dans la panade, avoua Legay, écœuré. Grillé jusqu'à l'os. Plus question d'opérer incognito.

- Hé ! fit Coplan. Il me semble que tu vas vite en besogne.

- Quand tu recevras mon rapport demain matin, tu comprendras. Mais tout n'y est pas. Je viens d'attraper le coup de grâce, il y a une demi-heure.

- Tu n'as pas l'air très enthousiaste, nota Coplan, flegmatique. Au fond, je suppose que tu ne désires pas tellement rester là-bas?

- Je ne vois pas très bien ce que je pourrais encore faire, sinon passer ma soirée au cinéma, déclara Legay d'un ton morne.

- Bon. Liquide ce qui doit l'être et rapplique en avion. Je t'attends demain matin.

- Entendu, patron, conclut Legay sans le moindre désir de blaguer.

L'instant d'après, il empoigna sa valise pour y ranger ses vêtements, alluma une gauloise et consulta au passage sa montre-bracelet. Six heures et demie.

Ce qu’il y avait de râlant, c’est qu’au cours de ces vingt-quatre heures, il n’avait pratiquement commis aucune erreur ; les circonstances s’étaient liguées contre lui.

Il avait marché en aveugle dans un dédale semé de peaux de banane, sans se casser la figure mais, aussi, sans trouver son chemin. Ringsted, avec sa complaisance abusive, y avait été pour quelque chose...

Vouant in petto les Établissements Berthelot aux cent mille diables, Legay appela par téléphone les bureaux de la S.A.C. Il apprit qu’une place était disponible dans l’avion décollant à neuf heures du soir pour Paris. Il retint cette place, promit de passer dans dix minutes afin d’en régler le montant, puis il demanda d’être mis en communication avec M. Axel Jensen, si celui-ci était encore au bureau.

- Contrairement à ce que je vous ai dit ce matin, je ne vais pas emporter les bagages de mon beau-frère, confia-t-il au Danois. Je n’ai plus le temps d’aller à Roskilde, renvoyez la valise à l’adresse de Paris.

Jensen lui garantit que la valise suivrait de peu la dépouille mortelle de Vergne, déjà en route pour la France.

Cette question mise au point, Legay informa la direction de l’hôtel qu’il désirait sa note et qu’il partait le soir même.

A minuit, après un vol de retour accompli dans d’excellentes conditions atmosphériques, il monta dans un taxi devant l’aérogare des Invalides et regagna son domicile.

Le lendemain, à neuf heures tapant, il pénétra dans le bureau du Vieux alors que Coplan finissait à peine de suspendre son loden à un cintre.

- Content de ton voyage ? s’enquit Francis avec un brin de moquerie.

- Je reviens extasié, dit Legay, la mine sombre. As-tu lu mon rapport ?

- Il est là, dit Coplan en montrant le courrier déposé sur un coin du bureau. Je vais commencer par y jeter un coup d’œil.

Il repéra dans le tas une enveloppe portant un timbre danois, l’ouvrit et en extirpa les feuillets. Pendant plusieurs minutes, son

attention fut complètement accaparée par le récit qu'il lisait. Nerveux, Legay fumait comme un Turc.

- Jusque-là, ça n'allait pas si mal, conclut Francis en redéposant les feuillets sur la table et en tournant vers Legay un regard bienveillant. Pourquoi n'as-tu pas creusé cette piste Serlachius ? C'était un point de départ solide.

- Trop, estima Legay. J'allais m'en occuper quand ce gars-là m'a coupé l'herbe sous le pied. Revolver au poing, il m'a coincé dans une boutique du vieux port pour se renseigner sur mon compte. Il se demandait qui j'étais et pourquoi je m'intéressais à Wildmann.

- Ah ? fit Coplan, tout oreilles. Qu'est-il résulté de cette entrevue ?

- Rien du tout. Je lui ai servi une histoire à laquelle il a cru ou non, je n'en sais rien, mais qui justifiait mon déplacement sans impliquer que le 2ème Bureau était sur l'affaire. Serlachius a réagi en soulignant que les activités de Wildmann s'étant éteintes avec son décès, je n'avais plus à me mêler de sa vie passée. Cela sur un ton de menace déguisée, bien entendu.

Coplan hocha la tête. Ses réflexions voilèrent une seconde l'éclat métallique de son regard.

- Ouais, murmura-t-il, songeur. Ce type possède probablement des identités de rechange. Et maintenant qu'il détient la serviette de Widmann, on pourra toujours courir pour le retrouver...

Legay esquissa un geste fataliste.

- Dans un sens, Serlachius avait raison, fit-il valoir. La mort de Widmann met un terme aux fuites dont la maison Berthelot était victime. L'action judiciaire est éteinte.

Francis lui lança un regard acéré.

- Peut-être, dit-il avec une douceur trompeuse, mais la nôtre va commencer. Quand des renseignements scientifiques filtrent à l'étranger, nous devons savoir où ils vont et par quelle filière. Nous devons également savoir dans quel but ils ont été dérobés... J'ai fait transmettre aux Établissements Berthelot l'inventaire de la serviette de Widmann. Les dirigeants sont catastrophés. Que serait-ce s'ils savaient qu'en dépit de notre intervention ces documents sont tombés aux mains de concurrents déloyaux... D'autre part, pas

question de lancer les pieds plats de la police officielle là-dessus, ils bousilleraient tout. Serlachius n'est sûrement pas né de la dernière pluie, il l'a prouvé. Il sait très bien qu'on ne peut l'accuser de vol. Au maximum, on pourrait introduire une plainte en détournements de documents commerciaux, mais à quoi cela nous avancerait-il ? Les plans ne sont même pas brevetés...

Legay articula d'une voix maussade :

- Je ne vois vraiment pas comment on va s'y prendre...

Coplan appuya ses deux mains à plat sur le dossier et dit :

- Toujours le même principe : quand ça ne marche pas d'un côté, on recommence par l'autre. Dans le cas prés...

Il s'interrompit brusquement car la porte venait de s'ouvrir sans bruit. Dans l'embrasure se profilait la silhouette légèrement voûtée du Vieux, engoncé dans un cache-col.

- Bonjour les enfants, dit-il, le souffle court, en dévisageant ses deux collaborateurs avec une mine satisfaite, heureux de son petit effet.

Coplan et Legay s'étaient levés d'un même élan.

- Vous ? fit Francis. Mais vous en aviez encore au moins pour trois semaines !

- Passez-moi l'expression, mon cher, mais je m'emm..., affirma le Vieux avec une noble élégance. Il faut dire aussi que je ne toussais pas moins là-bas qu'ici. Alors...

Il referma soigneusement la porte derrière lui, défit son cache-col, ôta son pardessus et enleva finalement son chapeau.

Il se frotta les mains en jetant un regard circulaire sur son quartier général et nota, de-ci, de-là, d'infimes changements dus à son absence provisoire.

- Rien de cassé ? s'inquiéta-t-il, épiant un signe de contrariété sur la figure de Coplan. Et vous, Legay, qu'est-ce que vous fichez là ?

- Je fais mon rapport. Je rentre de Copenhague, dit l'interpellé.

Visiblement ravi de retrouver son cadre habituel, le Vieux alla s'asseoir dans son fauteuil. Il plongea aussitôt le nez sur le rapport étalé, ajoutant sans relever la tête :

- Eh bien, ne restez pas plantés là comme des asperges ! Asseyez-vous...

Coplan et Legay échangèrent une grimace de connivence, plutôt rassérénés de voir que les choses reprenaient leur cours ordinaire.

- Mm..., marmonna le Vieux. L'affaire Widmann... C'est Vergne qui est là-dessus, non?

- Vergne est mort, dit Coplan. Legay a pris la suite.

Le Vieux, les traits curieusement plissés, regarda alternativement les deux hommes.

- Que s'est-il passé ? fit-il.

D'emblée, il était dans le bain. Sans dossier, sa mémoire proverbiale reconstituait déjà tous les rétroactes ; il savait parfaitement de quoi il était question, jusque dans les moindres détails.

Coplan, puis Legay, le mirent au courant des événements des deux derniers jours. Ils lui relatèrent tout, de A jusqu'à Z, y compris la conversation qu'ils venaient d'avoir à ce propos.

Après cet exposé, le Vieux ne dit pas un mot. Lointain, il tira sa pipe de sa poche, parcourut son bureau d'une main distraite, à la recherche de la blague à tabac qu'il avait oubliée dans sa poche. Lorsque le fourneau de sa bouffarde fut bourré, il craqua une allumette et la tint allumée au-dessus du pouce avec lequel il comprimait le tabac.

- Rien n'est perdu, énonça-t-il avant de tirer plusieurs bouffées. Vous n'avez pas mal travaillé... phh-phh... C'eût été pire si... phh-phh... si Serlachius ne s'était pas emparé de la serviette.

Au milieu d'un grand silence, la suite de son diagnostic fut prononcée avec une vigueur incisive :

- Inutile de cavaler après lui, il est dans le brouillard. Le type de l'officine de tatouage n'est pas dans le coup ; dans le cas contraire, Serlachius ne l'aurait pas exposé. La fille, n'en parlons pas. Elle n'a été qu'une ambassadrice. Christensen...

Il suspendit sa phrase, médita un instant puis enchaîna :

- Christensen joue un rôle bizarre. Ce qui est sûr, c'est qu'il ne semble pas craindre de se mouiller. S'il était en cheville avec Serlachius, il n'aurait pas eu besoin de vous réclamer ce magazine.

Coplan hasarda :

- A votre arrivée, j'étais en train de dire à Legay que cette enquête n'avait de chances d'être menée à bien qu'en étant reprise par un autre bout. En l'occurrence, l'Amérique...

- C'est bien mon avis, renchérit le Vieux. Depuis le début, nous savons que les procédés de la maison Berthelot parviennent aux U. S. A. Maintenant, nous savons qu'ils y étaient acheminés via le Danemark. Commençons donc par le terminus.

On n'aurait pas dit qu'il revenait d'un congé de maladie. Allègre et vivace, il déposa son calumet pour abaisser la manette de l'interphone.

- Rousseaux, aboya-t-il avec une joyeuse férocité, sachant qu'il allait jeter la consternation dans les bureaux. Apportez-moi le dossier R.S.C. 05-6879.

Il avait retenu ces chiffres par cœur. Un mince sourire joua sur les lèvres de Coplan. Le Vieux était en forme, ça allait barder.

- Legay, reprit le Vieux, en sortant d'ici vous allez foncer aux Établissements Berthelot : demandez-leur le titre et les références de la revue dans laquelle se trouvait l'article qui a attaché le grelot. Ramenez-moi l'exemplaire, si possible. A défaut, relevez le nom de l'auteur de l'article. Halte, ne bougez pas, je n'ai pas fini... Vous, Coplan, vous allez partir aux États-Unis. Voyez cet astronome, découvrez l'usine qui lui a fourni les lentilles, puis tâchez de savoir par quel canal cette firme s'est procuré les renseignements. Vous devez remonter la filière jusqu'à Serlachius et consorts. Legay vous accompagnera, mais il restera au second plan : vous ne l'utiliserez qu'en cas de coup dur.

Les paroles du Vieux crépitaient comme des grêlons sur des vitres. Elles semblaient charger l'air d'électricité.

Rousseaux vint apporter le dossier réclamé et se crut obligé de féliciter le Vieux de son prompt rétablissement.

- Je ne suis pas guéri ! proféra ce dernier, furieux. Vous ne voyez pas que j'ai un pied dans la tombe ?

Coplan et Legay, en joie, ne bougèrent pas d'un millimètre.

Le Vieux ramassa sa pipe d'un geste preste, en fourra le tuyau dans sa bouche. Rousseaux, souriant, se retira.

Le Vieux s'accouda sur son bureau et prononça d'une voix très calme :

- On ne peut jamais considérer une affaire isolément. Elle s'insère toujours dans un contexte. Ce contexte est fourni par les tendances de l'actualité mondiale et, à cet égard, la lecture des journaux est hautement instructive. Je ne parle pas des grandes nouvelles, affichées sous des titres flamboyants. Non, je fais allusion aux petites, à celles qui passent inaperçues parce qu'elles sont en cinquième ou sixième page, en bas de colonne.

Il prit, dans la poche de son gilet, une clé plate à l'aide de laquelle il ouvrit un des casiers de son bureau, celui où, censément, il accumulait des objets disparates.

- Écoutez ceci, reprit-il en exhibant une liasse de papiers qu'il dépouilla avec un respect de rond-de-cuir.

Il s'éclaircit la voix, puis il lut successivement :

« ... *Les Américains ont créé une étoile artificielle le 14 mars à 1 h 45 (heure locale). Lancée à partir du centre d'Holloman, au Nouveau-Mexique, elle a été perceptible à l'œil nu pendant plusieurs minutes, mais les savants purent l'observer bien plus longtemps avec leurs instruments spéciaux* (authentique)... »

Autre information :

« *Berlin-Est : les firmes d'optique sont progressivement dépouillées, à la suite de l'accord avec Moscou sur l'échange d'informations scientifiques. Zeiss a dû livrer ses secrets de fabrication. Schott a cédé ses brevets au bloc rouge* (authentique)... »

Visage tendu, Coplan et Legay écoutaient intensément. Le banal problème de contrefaçon auquel ils s'étaient attaqués acquérait subitement un étrange relief...

Le Vieux continuait :

« *Les fusées intercontinentales seront dotées d'un système d'autoguidage optique basé sur la position de trois étoiles*... »

« *La marine américaine vient d'installer au Pôle Sud sa première base définitive. Deux D. C. 4 ont atterri, amenant des éléments du détachement chargé d'établir un observatoire*... »

Relevant la tête, le Vieux ajouta :

- Etc., etc. J'en ai encore une dizaine du même tonneau, puisées aux sources les plus diverses. Voyez-vous le rôle prépondérant que joueront les instruments d'optique dans la stratégie de demain ? Messieurs, retenez ceci : à l'heure actuelle, le monde entier est en état d'alerte car son destin futur est inscrit dans les étoiles.

CHAPITRE VII

Dès que le soleil se fut couché sur l'Alabama, l'assistant de service à l'observatoire de Huntsville appuya sur l'un des boutons d'un vaste tableau de commande. La coupole s'ouvrit silencieusement.

Braqué vers le ciel, le long tube du télescope de 120 centimètres cessa d'être aveuglé par l'écran qui le protégeait des intempéries. Pareil à ces montres qui ne s'éveillent que la nuit, il sortit de son immobilité granitique et se mit à pivoter sur son axe.

L'assistant enclencha une manette, un moteur invisible ronronna. Le ventilateur provoqua le refroidissement graduel du miroir, afin que d'infimes déformations du verre ne viennent pas troubler, plus tard, la netteté des images.

Les servomoteurs actionnant le télescope pointèrent celui-ci vers un endroit du ciel déterminé par le programme de travail prévu pour la nuit. Ensuite, un mécanisme commandé par un cerveau électronique contrôla l'instrument pour qu'il restât obstinément fixé sur sa cible lointaine en dépit de la rotation de la Terre.

A ce moment-là, le professeur Clyde Roberts fit son entrée dans le local abrité par la coupole. Ses yeux étaient habitués à l'obscurité. Dans la pénombre, il prépara les plaques photographiques dont il ferait usage au cours des heures suivantes. Ces plaques étaient sensibles à des rayonnements que l'œil humain ne peut percevoir.

- Quelle est la température extérieure, Hines ? s'informa le professeur tout en prenant place avec son attirail sur une plate-forme équipée d'un fauteuil réglable.

- Douze degrés, annonça l’assistant. Puis il compléta, de sa propre initiative : pression barométrique, 736 millimètres.

- Merci, marmonna Clyde Roberts, l’esprit absorbé par le réglage de l’appareil qu’il allait fixer à l’oculaire du télescope.

La plate-forme sur laquelle il se trouvait se souleva lentement. Elle monta, hissant l’astronome au-dessus du formidable bâti qui formait le berceau de l’instrument d’observation, s’arrêta automatiquement lorsque Roberts fut arrivé à hauteur de l’oculaire.

- Ready, annonça l’astronome dès qu’il sentit l’arrêt.

Le ronflement du ventilateur s’éteignit progressivement. On n’entendit plus que de légers bourdonnements, des cliquetis dus au fonctionnement de relais et le tic-tac d’un chronographe.

Alors Clyde Roberts, vêtu d’une chaude canadienne, se disposa à prendre quelques clichés supplémentaires du corps céleste qu’il observait depuis des mois. L’étude ultérieure de ces photos nécessiterait plusieurs journées de travail à domicile, mais la connaissance de ce monde étrange s’enrichirait de quelques nouveaux détails ignorés du commun des mortels. Ignorés de la population entière du globe, sauf de très rares exceptions, car en fait le travail de Clyde Roberts avait été classé comme top secret par les autorités du Pentagone. Mais cela, seuls Hines et lui le savaient.

A chaque cliché, pris avec des temps d’exposition soigneusement calculés, l’astronome s’affairait à de minutieuses mises au point. De son côté, Hines notait les particularités propres à chaque prise de vue : heure, type de plaque, position de l’astre, état de turbulence de l’atmosphère, etc.

Ces opérations durèrent jusqu’aux environs de quatre heures du matin. Lorsque le programme fut achevé, la plate-forme redescendit et Clyde Roberts empaqueta avec un soin jaloux les plaques impressionnées.

La coupole se referma comme une énorme mâchoire, masquant le ciel nocturne et son prodigieux scintillement.

Dans l’obscurité absolue qui régnait à présent à l’intérieur de l’observatoire, naquit une douce clarté émise par des lampes camouflées, et les yeux des deux hommes de science se réaccoutumèrent peu à peu à un éclairage plus vif.

Satisfaits d'avoir bénéficié d'excellentes circonstances atmosphériques pour leur séance de travail, Hines et Roberts s'accordèrent un quart d'heure de détente avant de regagner leur domicile. Ils passèrent dans une petite cuisine sommairement aménagée et se préparèrent une tasse de café.

Tous deux allumèrent une cigarette, se débarrassèrent de leur veste fourrée ; ici, la température était agréable, alors qu'à l'extérieur le thermomètre était tombé à six degrés.

- Elle était en beauté, ce soir, émit Hines avec conviction. Je l'ai un peu observée à la lunette pendant que vous changiez de plaque : vos photos seront peut-être parmi les meilleures qu'on ait jamais prises.

-Oui, convint Roberts en exhalant la fumée de sa Lucky Strike, et si c'est le cas, je n'y aurai pas grand mérite. Personne n'a jamais été doté d'un matériel aussi perfectionné que le nôtre. Même nos collègues du Mont Palomar en baveraient, s'ils savaient combien Washington dépense pour nous.

L'assistant but une gorgée de café très chaud.

- Dans un sens, c'est empoisonnant, déclara-t-il. Il faut constamment se tenir sur ses gardes alors que, par tradition, autant que par obligation dans notre métier, nous sommes toujours portés à discuter de nos découvertes. Chaque fois que je rencontre un type de Lowell ou du Mont Wilson (Deux observatoires importants aux États-Unis), je dois mordre sur ma langue pour ne pas lâcher un mot qui pourrait le mettre en éveil.

Clyde Roberts eut un sourire douloureux.

- Nous sommes désormais logés à la même enseigne que les physiciens nucléaires, souligna-t-il. Je crains que dans l'avenir, les spécialistes de toutes les sciences ne finissent par être embrigadés dans la Défense nationale. C'est une évolution presque fatale.

- Quelle idiotie, maugréa Hines. Les gens d'en face procèdent de la même manière, chacun fait un grand mystère de ses progrès et, total, nous en sommes tous à peu près au même point. Alors, à quoi bon ?

- A quoi bon ? A s'assurer une avance de quelques mois sur l'adversaire. De quelques semaines, parfois. Mais où cela mènera-t-

il, je me le demande. A rien de particulièrement encourageant, je suppose.

Une certaine dose de mélancolie était perceptible dans les propos de Clyde Roberts. Quand il était devenu astronome, vingt ans plus tôt, il ne se doutait guère qu'un jour ce choix lui vaudrait d'être chaperonné par les autorités militaires. Sa raison s'indignait qu'on utilisât cette branche, pacifique par excellence, à des fins destructrices. Mais on ne lui avait pas demandé son avis.

Partagés entre la satisfaction professionnelle que leur avait procurée leur veille, et leur pessimisme à l'égard de l'avenir, les deux savants résolurent de rentrer chez eux. Ils sortirent de l'observatoire, fermèrent la porte à clé et rejoignirent leur voiture.

Il leur fallut environ un quart d'heure pour regagner la localité d'Huntsville, située dans la vallée ; ils se séparèrent à la bifurcation du premier carrefour, vers cinq heures du matin.

Marié et père de deux enfants, Clyde Roberts menait une existence perpétuellement décalée par rapport à celle de ses proches. Il se couchait quand tout le monde était endormi, prenait ses repas à des heures impossibles et partait à son travail quand sa femme se mettait au lit.

Il s'éveilla vers deux heures de l'après-midi. Un grand silence régnait dans la maison. Rasé, habillé, il descendit à la salle à manger où Ruth, sa femme, achevait de desservir la table. Il l'embrassa distraitement, puis il alla s'asseoir, muni d'une revue, dans un rocking-chair près de la fenêtre.

- Je te sers tout de suite, promit Ruth, diligente. Tu sais, un monsieur est venu ce matin... Il a dit qu'il repasserait en fin d'après-midi. Un nommé Coplan... ou Kaplan, je ne sais pas trop.

Clyde Roberts sursauta :

- Kaplan? Le directeur du Bureau des Satellites ?

- Non, je ne crois pas, dit Ruth en disposant des assiettes. C'est un Français de passage dans la région. Il veut te rencontrer mais il ne m'a pas dit pourquoi.

L'astronome rouvrit sa revue. Ce n'était pas la première fois qu'un visiteur étranger venait s'entretenir avec lui d'un problème

technique. Les articles qu'il écrivait de temps à autre avaient élargi sa notoriété dans une mesure qui l'effarait lui-même.

En principe, Roberts n 'aimait pas les visites inopinées. Elles se soldaient presque toujours par une perte de temps. Par ailleurs, elles faisaient naître en lui une légère inquiétude.

Aussi, deux heures plus tard, quand Francis Coplan se présenta devant lui, le savant l'accueillit-il avec une nette réserve.

Le visiteur tenait ostensiblement à la main un numéro du magazine américain « Astronomical Journal ». Roberts le remarqua et sa froideur en fut encore accentuée.

- Je suis désolé d'interrompre vos travaux, professeur, commença Coplan, mais je vous promets de ne pas abuser de votre patience. Je voulais simplement vous demander un renseignement. Pouvez-vous m'indiquer la firme qui a manufacturé la lentille d'objectif dont vous faites mention dans votre étude publiée par ce magazine ? Un de mes amis, en France, m'a chargé d'en commander une semblable pour l'observatoire du Pic du Midi...

Dans l'intimité du cabinet de travail de l'astronome, ces phrases résonnèrent avec beaucoup de naturel. Roberts fixa un instant Coplan comme s'il essayait d'évaluer sa personnalité.

- Rien de plus facile, dit-il ensuite sans se départir de sa froideur. L'Optics Corporation, ici, à Huntsville, est en mesure de vous fournir un objectif identique. Du moins, je le suppose.

Un sourire ouvert éclaira le visage de Coplan.

- Vous n'en êtes pas plus sûr que ça questionna-t-il avec une trace d'étonnement dans le regard.

- Non, dit Roberts. Je sais que cette firme est surchargée de travail pour le moment, mais vous pouvez toujours essayer. Allez voir Keasby de ma part, c'est le manager de la production.

- Vous êtes très aimable, remercia Coplan. Peut-on encore espérer de vous des articles aussi intéressants que celui-ci ?

De l'index, il tapota la revue qu'il tenait dans sa main gauche et ajouta :

- Vous avez apporté une contribution importante à l'étude des atmosphères planétaires.

Non sans quelque brusquerie, Clyde Roberts répliqua :

- J’ai d’autres chats à fouetter à l’heure actuelle. Vous ne verrez plus ma signature dans cette publication avant de nombreux mois.

Le compliment semblait l’avoir agacé plus qu’autre chose.

- C’est regrettable, déplora Coplan, intrigué par la nervosité qu’il décelait chez son interlocuteur.

Il se leva pour prendre congé. Roberts parut soulagé de n’être pas entraîné dans une discussion interminable. Il se montra enfin moins revêche.

- Vous êtes venu spécialement à Huntsville pour me voir ? s’informa-t-il avec une nuance d’incrédulité.

- Non... J’ai profité d’un voyage de New York à La Nouvelle-Orléans pour faire un petit crochet par ici. En astronomie, je ne suis qu’un amateur, personnellement.

- Dites-moi, entre nous, fit Roberts, l’homme qui vous a prié de commander une lentille ne serait-il pas celui qui m’a écrit il y a un mois ? Le professeur Vuilelme, de Paris ?

- Oui, affirma Coplan sans scrupules. Vos résultats, comparés aux siens, l’ont stupéfié.

- C’est curieux, dit Roberts, songeur. Il me semble cependant qu’en France une maison au moins doit être capable de construire une lentille similaire à celle dont je me suis servi.

- Ah ? Et laquelle ?

- Les Établissements Berthelot, dit tranquillement l’astronome.

Coplan sut conserver une attitude qui ne traduisait qu’un étonnement poli.

- Le nom m’est familier, reconnut-il, mais j’ignorais que cette maison fût en mesure de réaliser un objectif aussi parfait.

- Renseignez-vous quand vous rentrerez, conseilla Roberts, la main tendue. Peut-être n’est-il pas indispensable pour vous de recourir à une usine américaine.

- Peut-être, en effet. Mais puisque je suis ici...

Il serra la main de l’astronome, le remercia encore pour son obligeance et demanda une précision quant à l’adresse de l’Optics Corporation.

Sorti de la maison, Coplan s’installa dans une auto qu’il avait louée la veille et démarra en direction de la firme.

Son entrevue avec Clyde Roberts l’avait laissé perplexe. D’une part, la retenue dont avait témoigné l’Américain au début puis, d’autre part, l’aveu sans détour qu’il était au courant des procédés des Établissements Berthelot, montraient tantôt une vague méfiance, tantôt une totale bonne foi. En saine logique, il y avait vraiment peu de chances que ce paisible homme de science fût impliqué dans le trafic organisé à Copenhague.

Coplan arriva en dix minutes devant les bâtiments de l’Optics Corporation, situés un peu en dehors de la localité, sur la route de Ryland.

Il fut assez rapidement introduit auprès de J.S. Keasby, directeur de la fabrication. C’était un homme qui devait friser la cinquantaine. Il mâchonnait un cigare éteint. Derrière son nœud de cravate relâché, son bouton de chemise était défait. Le teint congestionné, il donnait une impression de lutteur ; on l’aurait mieux vu dans le personnage de rédacteur en chef d’un grand quotidien que comme chef de fabrication dans un domaine hautement spécialisé.

Après de sommaires présentations, Coplan exposa le motif de sa visite. Il relata son entrevue avec Roberts, s’informa du prix que coûterait un objectif semblable à celui qu’avait utilisé l’astronome.

Keasby lui donna toutes les précisions souhaitables, mais fit valoir que la réalisation durerait plusieurs mois. Coplan dit alors qu’il devait en référer à Paris, puis comme le sujet semblait épuisé, Francis relança la conversation :

- Vous n’auriez pas aussi un appareil permettant l’analyse des lumières faibles ? s’informa-t-il prudemment.

- Qu’entendez-vous par-là ? s’enquit Keasby en faisant passer son bout de cigare d’un coin à l’autre de sa bouche. Un appareil photographique à coupler à un instrument, un spectrographe, ou un amplificateur d’images électronique ?

- C’est plutôt à ce dernier type que je faisais allusion, dit Coplan. Il paraît que cette technique prend un grand essor aux États-Unis.

L’Américain appuya solidement ses deux coudes sur son bureau et articula, franchement ironique :

- Vous êtes incroyables, vous autres Français. C’est un type de chez vous qui invente le système, et vous devez courir à l’étranger

pour acheter l'instrument parce qu'on ne le fabrique pas dans votre pays !

Coplan esquissa un geste d'impuissance.

- Manque de crédits, invoqua-t-il, embarrassé. Nos brevets font prime sur le marché international, mais nous n'avons pas les moyens d'édifier les usines nécessaires.

Keasby le considéra pendant deux secondes avec commisération.

- Ouais, grogna-t-il. Pauvre vieille Europe... Well, je peux effectivement vous proposer un amplificateur, et même plusieurs. Le tout est de savoir si vous êtes pressé ou pas, et quelle est l'ampleur de votre budget.

- Montrez-moi toujours les appareils, suggéra Coplan, les jambes croisées, en homme qui dispose de tout son temps.

Le manager extirpa d'un tiroir une série de notices rehaussées de photographies. Il les tendit à son visiteur en disant :

- Voici nos modèles, vous pouvez les étudier à l'aise. Les performances sont détaillées en quatrième page et les prix sont valables pour les prochains six mois. Toutefois, un modèle plus récent est à l'étude ; il sera doté de sérieux avantages par rapport à ceux-ci...

Coplan examinait les documents publicitaires de la firme avec un grand intérêt. Sans détacher ses yeux de la notice qu'il parcourait, il questionna :

- Quels avantages, par exemple?

- Meilleur coefficient d'amplification... Douze étages multiplicateurs d'électrons. Vous pouvez voir directement ce que révèle d'ordinaire une plaque photographique super-sensible exposée pendant trente minutes.

Coplan frémit. Keasby venait de lui fournir la preuve que les renseignements contenus dans la serviette de Widmann étaient parvenus aux États-Unis. L'entrevue qu'il avait eue avant son départ avec les ingénieurs de chez Berthelot lui avait appris que l'appareil décrit par les papiers de Widmann possédait douze étages d'amplification et qu'il offrait les caractéristiques citées par l'Américain. Or Keasby parlait d'un appareil futur, en voie de

réalisation... Grâce aux renseignements acheminés par Serlachius, vraisemblablement.

Qui, à l'Optics Corporation, était en liaison avec Copenhague? Ces gens étaient-ils malhonnêtes ou ignoraient-ils que les documents qu'ils achetaient étaient le fruit d'un espionnage en règle ?

- Que vaudra votre prochain modèle ? s'enquit Coplan, toujours absorbé par ses imprimés.

- Je ne peux pas encore vous le dire, rétorqua Keasby. Pas avant trois ou quatre semaines. Mais je vous informerai par lettre, si ça vous intéresse.

- Comment donc ! accepta Coplan, enchanté. Je vais vous donner mon adresse.

Il tendit une carte établie au nom de « Cophysic », l'entreprise dont il était réellement propriétaire et qui lui servait d'alibi chaque fois qu'il enquêtait sur une question technique.

Keasby accepta la carte, lut les mentions inscrites en petits caractères.

- Comptez sur moi, monsieur Coplan, opina-t-il. Je vous réserverai une priorité sur les premiers appareils construits.

Brusquement, son visage s'assombrit. Deux rides se creusèrent dans son front.

- A moins, rectifia-t-il, qu'on ne mette l'embargo sur les exportations. Cela dépend de la commission des instruments astronomiques du Pentagone, à laquelle nous devons soumettre tous nos prototypes avant de les lancer dans le commerce.

CHAPITRE VIII

Les enseignes au néon commençaient à crépiter quand Coplan atteignit l'hôtel où Legay et lui étaient descendus la veille, à deux heures d'intervalle. Ils n'étaient pas censés se connaître. Legay voyageait d'ailleurs avec un passeport espagnol.

Coplan attendit à peu près une demi-heure avant que son collègue fasse irruption dans sa chambre, alors que le couloir était désert.

- Fructueuse, cette visite à l'Optics ? questionna Legay en s'affalant dans un fauteuil.

- Oui et non. Ce qui ne fait pas un pli, c'est que cette firme est informée sur les recherches en cours chez Berthelot. Mais accepte-t-elle les yeux fermés des renseignements scientifiques sans s'inquiéter de leur provenance ou est-elle l'instigatrice de ce trafic ? Mystère...

Legay, arborant une moue dubitative, murmura :

- Je conçois mal qu'une entreprise américaine solidement assise ait organisé elle-même une filière passant par Copenhague pour s'approprier les études des Ets Berthelot.

- Moi aussi, dit Coplan, soucieux. Mais le fait est que la liaison existe. Il se peut, et ça je le croirais plus volontiers, que l'ami Serlachius soit à la tête d'une officine agissant de façon autonome et en relation avec quelques clients sérieux. Entre autres l'Optics...

- Oui, approuva Legay, cela cadrerait mieux. Et Roberts ?

- Lui me paraît être tout à fait en dehors du coup. Il n'a fait aucune difficulté pour me dire d'où venait son objectif.

- Tu sais que sa maison est surveillée ? s'enquit négligemment Legay en retirant un paquet de cigarettes de sa poche.

Coplan le regarda.

- Non, avoua-t-il.

Legay confirma d'un signe de tête tout en allumant une Lucky.

- On doit même s'intéresser aux visites qu'il reçoit, continua-t-il. Tu as été pris en filature depuis que tu es sorti de chez lui. D'abord jusqu'à l'Optics Corporation, puis jusqu'ici...

De l'index, Coplan se caressa la joue.

- Ça, c'est rigolo, déclara-t-il sans, précisément, avoir l'air de considérer la chose avec agrément. Le type est-il toujours là ?

- Non. Il a laissé tomber quand il t'a vu entrer à l'hôtel.

Les mains dans les poches et la tête penchée, Coplan fit quelques pas dans la chambre.

- Est-ce un policier ou un garde du corps ? questionna-t-il dans le vague, s'interrogeant lui-même.

- Pas la moindre idée, émit Legay. Quoi qu'il en soit, il est retourné au domicile de Clyde Roberts après t'avoir lâché, et il continue de rôder dans les parages.

Coplan fixa son ami avec bonhomie.

- Bien travaillé, jugea-t-il. Ce Roberts doit être plus intéressant que je ne l'imaginais. Tâche un peu d'en savoir davantage à son sujet... Le genre d'études auxquelles il se consacre, où est situé son observatoire, son style de vie, etc...

Legay fit un signe d'acquiescement mais objecta :

- S'il a un type en permanence à ses trousses, ce ne sera pas commode. Et toi, du côté de l'Optics, que comptes-tu faire ?

- Interviewer une fille de la direction. Lui tirer les vers pour savoir si un gars de la maison va parfois à Copenhague.

Legay lui décocha un regard en coin, légèrement teinté de raillerie.

- Tu ne perds jamais le nord... Quand se revoit-on ?

- Demain après le déjeuner. Ici, vers deux heures.

- Entendu, dit Legay en se levant. Bonne soirée...

Il sortit de la chambre après s'être assuré que personne ne passait dans le couloir. Coplan demeura seul, plongé dans ses réflexions.

En réalité, il n'avait nulle envie de jouer au joli cœur. Sa réponse à Legay n'avait été qu'une boutade. D'une façon ou d'une autre, Keasby devait être au courant de ce qui se tramait dans une entreprise où il occupait un poste clé. Et comme, pour Francis, il n'était pas question d'observer les mouvements des membres du personnel de l'Optics, qui employait peut-être une centaine de spécialistes, la seule solution était d'aller droit au but.

A six heures moins le quart, Coplan forma le numéro de téléphone indiqué sur ses prospectus et il demanda le manager.

- C'est encore moi, expliqua-t-il après avoir décliné son nom. Je sais que ceci est un peu irrégulier, Mr Keasby, mais je serais heureux de vous rencontrer ce soir à titre privé. Je ne fais que passer à Huntsville ; avant de continuer vers La Nouvelle-Orléans,

j’aurais aimé vous parler encore de ces multiplicateurs d’électrons. Croyez-vous que cela puisse s’arranger ?

- Sure ! s’écria l’Américain avec cordialité. Venez donc chez moi vers neuf heures... J’habite au 134 de Memphis Lane, un peu en dehors de la localité.

- Entendu, dit Coplan. A tout à l’heure, Mr Keasby.

Il déposa pensivement le combiné.

Huntsville, avec ses quinze mille habitants, c’était le petit patelin américain standard, découpé en quatre par deux larges avenues perpendiculaires, avec son petit centre d’affaires, ses cinémas, ses drugstores et ses lunch-rooms automatiques.

Coplan se promena en touriste dans la partie commerçante de la cité, curieux de voir si quelqu’un s’attacherait à ses pas. Il ne s’en souciait d’ailleurs pas outre mesure, mais la révélation que lui avait faite Legay l’avait surpris. En quoi les visiteurs reçus par l’astronome Clyde Roberts pouvaient-ils intéresser quiconque ?

Francis déambulait dans Main Street quand, soudain, un bruit bizarre le fit tressaillir. C’était une sorte de clameur plaintive venue d’assez loin et qui gagnait en intensité. Ce son déchirant ne correspondait à rien de connu, et pourtant les gens ne semblaient y prêter aucune attention. Quelle qu’elle fût, l’origine de ce bruit se déplaçait, et vite.

instinctivement, Coplan leva la tête pour découvrir dans le ciel la cause de ce gémissement géant, dont la force décroissait à mesure qu’il devenait plus aigu. L’éclairage ambiant, prodigué par les tubes luminescents des enseignes et par les illuminations des vitrines, rendait la voûte céleste aussi noire que la gueule d’un four éteint.

Les nerfs martyrisés par cette vibration perforante, Coplan aperçut une flamme blanche, rigide, dont la longueur était indéfinissable à cette distance, et qui montait à la verticale dans le ciel nocturne. Son rapetissement allait de pair avec l’évanouissement progressif du son. En quelques secondes, elle disparut, happée par les profondeurs ténébreuses du firmament.

Un instant pris au dépourvu par ce phénomène insolite, Coplan ne dut guère chercher pour en deviner l'explication. Une fusée avait

été lancée d'un terrain non loin de Huntsviile. Et s'il fallait en croire l'indifférence des habitants, cela devait se produire assez souvent.

Poursuivant sa promenade, Francis reprit le cours de ses pensées. Pour extraire de Keasby une information instructive sans le mettre en éveil, il faudrait se montrer plus diplomate que le Président de l'O.N.U.

A neuf heures exactement, après avoir expédié son dîner, Coplan arriva au domicile du directeur dans la voiture qu'il avait louée. Il remonta le sentier dallé conduisant au bungalow à travers une pelouse bien entretenue, puis il sonna.

La porte s'ouvrit et une femme apparut en pleine lumière. Elle était joliment coiffée, un sourire avenant précéda sa question :

- Mr Coplan, sans doute?

- Oui, dit Francis, Mrs Keasby ?

- Entrez, invita-t-elle en lui tendant la main.

Il pénétra dans le hall, puis il fut introduit dans un vaste living-room où une dizaine de personnes étaient rassemblées.

Les conversations cessèrent. Keasby se détacha d'un petit groupe, vint au-devant de Francis pour l'accueillir.

- Hello ! salua-t-il, rubicond. Vous voyez, j'ai quelques amis chez moi, mais c'est pareil tous les soirs. Venez, je vais vous présenter...

Interloqué, Coplan se laissa conduire, tandis que les invités le dévisageaient sans vergogne. Sans doute ne voyait-on pas souvent un Français à Huntsville.

- Je ne reçois que des célébrités, plaisanta Keasby. Rendez-vous compte... Professeur Jamitzky, de l'Arsenal de Redstone, professeur Kaltenberg, un autre génie, tous deux des anciens de Peenemünde...

Les deux hommes serrèrent la main de Coplan avec plus de cérémonie que ne l'auraient fait des Américains de naissance. Au bout de tant d'années de séjour, leur nationalité réelle ne s'était pas entièrement effacée.

- Colonel Harper, du Corps des Engins Téléguidés, continuait Keasby, aussi content que s'il avait montré une galerie d'ancêtres. Professeur Clyde Roberts... Ah ! oui... Celui-là, vous le connaissez déjà... Et ici, le docteur Haith : ne vous méfiez pas, il ne s'intéresse qu'aux singes revenant de la stratosphère...

Les plans élaborés par Francis s'effondraient comme un château de cartes. Il avait tout prévu, sauf qu'il allait tomber au beau milieu d'une réception.

Imperturbable, il continua de serrer les mains des autres amis de Keasby, parmi lesquels un homme et trois femmes.

Le manager de l'Optics lui glissa ensuite dans le tuyau de l'oreille :

- Vous savez, ne vous frappez pas. Nous aurons bien l'occasion de parler dix minutes ensemble.

Coplan hocha la tête avec confiance. Dans le fond, il n’était pas fâché de passer la soirée avec une brochette de savants, dans l’atmosphère bon enfant que savent créer les Américains lorsqu’ils reçoivent.

Deux ventilateurs avaient du mal à dissiper la fumée des cigarettes. Des sandwiches étaient disposés en tas sur une desserte.

Les groupes, un instant désagrégés par l’arrivée du Français, se reformèrent tandis que les conversations recréaient un sympathique brouhaha.

Tout naturellement, Coplan fut absorbé par l’îlot au centre duquel se trouvait l’astronome Clyde Roberts. Le colonel Harper et Mrs Keasby en faisaient partie. Après dix minutes de banalités, Coplan jeta incidemment :

- Quelqu’un sait-il ce qu’était ce bruit infernal qu’on a entendu vers sept heures ?

Cette question innocente provoqua des sourires divers.

- On voit que vous êtes étranger à la région, Mr Coplan, déclara le colonel Harper, un superbe athlète d’une quarantaine d’années, bien sanglé dans son uniforme. Ignorez-vous que l’Arsenal de Redstone est le théâtre d’expériences constantes en vue du lancement de satellites artificiels ?

- Ah ? s’étonna Coplan. C’est dans ce coin-ci qu’on effectue des recherches de cet ordre ? Je croyais que c’était à White-Sands.

- Au Nouveau-Mexique, rectifia Harper, on procède effectivement à des essais, de même qu’en Floride, à Cap Kennedy, où se trouve la véritable base de lancement de fusées spatiales. Mais Redstone est à l’avant-garde en technique pure... Ceci n’est d’ailleurs pas un secret militaire, c’est de notoriété publique.

- N’empêche ! intervint Keasby avec jovialité. Un espion soviétique risquerait volontiers sa peau rien que pour le plaisir de se trouver parmi nous ce soir.

Il l’avait dit à voix tellement haute que des rires s’élevèrent partout dans le living. Coplan dut se forcer un peu pour se joindre à l’hilarité générale.

Le plus clair, c’est que Huntsville devait grouiller d’indicateurs, d’agents du F.B.I. et du G. 2 ainsi que de types détachés par les Intelligence sections de la Navy, de l’Air-Force et de l’Armée. Un mauvais endroit pour faire le mariolle...

- Que voulez-vous boire ? lui demanda Mrs Keasby. Un jus de tomate, du lait, un jus de fruit ou du whisky?

- Un whisky, de préférence, choisit Coplan.

Son verre dans une main, une cigarette dans l’autre, il bavarda à bâtons rompus avec Clyde Roberts tout en ne perdant pas un mot de ce qui se disait autour de lui. Une parfaite entente régnait entre les invités, et cette assemblée d’hommes de science n’avait rien de guindé. Cependant, Francis avait l’impression très nette qu’en dehors de l’amitié, une chose à laquelle personne ne faisait allusion cimentait les relations que ces gens entretenaient entre eux. Une sorte de but commun, de secret partagé...

Un coup de sonnette contraignit Mrs Keasby à quitter le living. Elle entra peu après avec un nouvel arrivant, qui se mit à distribuer des poignées de main et des tapes dans le dos. Il était grand, mince, et avait des yeux bleu clair.

Coplan ne lui accorda pas une attention spéciale, jusqu’au moment où la maîtresse de maison lui présenta le retardataire :

- Mr Christensen... Mr Coplan, indiqua-t-elle, sa belle bouche entrouverte par un sourire ravi.

Sans un battement de cil, Francis serra la main tendue, mais aussitôt après il but une gorgée de whisky.

Allant plus loin, Christensen salua Clyde Roberts et le colonel Harper, puis les deux professeurs d’origine germanique. De toute évidence, il était un familier de la maison, tout le monde le connaissait.

La présence du Danois chez le directeur de production de l’Optics imposait une conclusion inévitable : le chaînon manquant, l’agent de liaison entre Copenhague et Huntsville, c’était bel et bien Christensen en personne.

- Déjà revenu d’Europe ? s’étonna le colonel Harper, tourné vers le Danois.

- Je suis rentré avant-hier, précisa Christensen. Mais pas pour longtemps, je repars demain pour Copenhague.

- Dommage, dit Harper. Nous aurions pu faire le trajet ensemble, je rejoins le Q.G. de nos forces en Allemagne dans trois jours.

Les deux hommes déplorèrent que leur voyage respectif fût réglé par un horaire rigoureux qui ne leur permettait pas de faire concorder leur départ.

Coplan surprit un regard acéré que Clyde Roberts décochait à Christensen sous ses paupières à demi fermées. Keasby était moins exubérant qu'avant l'entrée du Danois.

Les conversations particulières reprirent leur cours. Décontracté, Coplan se félicita de n'avoir plus à manœuvrer pour extraire de Keasby des bribes de preuves relatives aux contrefaçons dont sa firme se rendait coupable.

Il s'arrangea pour s'approcher de Christensen lorsque ce dernier alla chercher un sandwich.

- Quel navire empruntez-vous pour regagner l'Europe ? s'enquit-il incidemment.

- Je ne prends pas le bateau, c'est trop long, déclara son interlocuteur. D'ici à New York, on perd déjà un jour, même avec l'avion. Or je dois être à Copenhague jeudi soir...

- Vous habitez là-bas ?

Christensen eut un sourire contraint.

- Je ne sais pas trop où j'habite, expliqua-t-il. En fait, j'ai deux domiciles, un au Danemark et un aux States.

Coplan secoua la cendre de sa cigarette dans un cendrier.

- Il se peut que j'aille prochainement à Copenhague pour affaires ; me permettez-vous éventuellement de vous passer un coup de fil ?

- Certainement, dit Christensen en sortant son portefeuille. Je vais vous donner ma carte... Ne manquez pas de me faire signe.

- Merci. Je n'aurai garde de l'oublier.

Francis rangea soigneusement la carte de visite dans son portefeuille, après y avoir jeté un coup d'œil. L'adresse correspondait à celle qu'avait reçue Legay lors de son unique rencontre avec le Danois.

Clyde Roberts et le colonel Harper discutaient ensemble dans un coin de la pièce. Keasby était allé se joindre aux deux spécialistes des fusées. Une brune aux formes agréables essayait visiblement de trouver un prétexte pour s'introduire entre Christensen et Coplan.

- Vous venez de Paris, questionna-t-elle avec une mine extasiée quand elle supposa que le dialogue des deux hommes allait s'interrompre.

- Oui, acquiesça Francis, amusé. Vous n'y êtes jamais allée ?

- Oh si ! s'exclama l'Américaine. C'est si merveilleux ! J'y ai passé quarante-huit heures.

- Bravo ! lança-t-il, admiratif. C'est plus qu'il n'en faut pour se mettre dans l'ambiance.

- Vous permettez ? s'excusa Christensen. Je voudrais dire deux mots à Roberts.

Il s'esquiva, se faufila entre les groupes, laissant Francis aux prises avec l'aimable native de l'Alabama. Celle-ci ne tarda pas à bombarder le Français de questions saugrenues, mais avec une telle candeur que Coplan, désarmé, fit de son mieux pour satisfaire ses curiosités.

Pourtant, ne fût-ce que pour justifier son coup de téléphone, Coplan dut se libérer à son tour et interpeller Keasby au sujet des multiplicateurs d'électrons. Il se contenta de n'évoquer que des généralités, en intermédiaire soucieux de glaner le maximum de renseignements.

Maintenant, il n'avait plus aucune raison de s'attarder ici.

Après avoir exprimé ses remerciements aux Keasby, il prit congé de tous les membres de la société. Clyde Roberts consulta sa montre et déclara qu'il devait s'en aller aussi, sa séance de travail à l'observatoire débutant à dix heures. Coplan et lui partirent ensemble mais, devant le bungalow, ils durent se séparer, chacun possédant sa voiture personnelle.

- Vous savez, je crois que Keasby pourra me fournir l'objectif, lui dit Francis alors qu'ils se tenaient tous deux en bordure de l'avenue, devant le bungalow.

- Tant mieux, dit l'astronome, car il vous aurait été pratiquement impossible de vous le procurer ailleurs, sinon en France peut-être.

Les procédés de correction et de polissage des lentilles adoptés par l'Optics sont très en avance sur ce qui se fait à l'étranger.

- Cette firme fournit probablement l'Armée ? demanda Francis. Keasby a l'air d'être au mieux avec les notabilités de l'endroit.

- Keasby est capable de créer un équipement optique approprié pour n'importe quel engin existant ou futur, affirma Roberts avec un soupçon d'humour. Les autorités ne l'ignorent pas.

Sur cette réponse dilatoire, l'astronome souhaita bon voyage à Coplan et monta dans sa Chrysler.

Francis prit place dans sa Ford, décrivit un demi-tour dans l'avenue, puis il accéléra et dépassa la voiture de Clyde Roberts.

Il se demanda si Legay avait filé ce dernier ou s'il avait plutôt dirigé ses investigations dans les parages de la demeure de l'astronome.

Rentré tout droit à l'hôtel, Coplan décida de voir son collègue le soir même, dût-il attendre jusqu'au milieu de la nuit le retour de Legay.

Effectivement, ce ne fut qu'à sa troisième tentative, vers quatre heures du matin, qu'il put entrer dans la chambre de son compatriote. En pyjama, Legay allait se mettre au lit.

- Bonsoir, dit Francis en refermant doucement le battant derrière lui. Mon vieux, nous sommes vernis : figure-toi que j'ai rencontré ce soir une de nos vieilles connaissances, et qu'elle va nous mener comme une flèche vers l'ami Serlachius.

- Qui ? fit Legay, ahuri.

- Christensen.

Un silence épais sépara les deux amis. Visiblement, Legay n'en croyait pas ses oreilles.

- Oui, confirma Francis, les doigts occupés à ouvrir un paquet de Gitanes. Je crois que nous avons commis deux erreurs d'appréciation dans cette affaire ; la première, c'est que le harpon lancé sur toi par Serlachius n'était pas Kirsten, la candide jeune fille, mais bien ce filandreux Danois. La seconde, c'est que Serlachius n'est pas un banal trafiquant de renseignements techniques...

CHAPITRE IX

Coplan entreprit de raconter à Legay comment s'était déroulée la soirée chez les Keasby. Il lui décrivit les gens qui y assistaient, puis il relata son bref entretien avec Christensen.

- C'est clair comme de l'eau de roche, conclut-il finalement. Tous ces hommes sont affectés à des tâches secrètes : ils sont à la fois surveillés et protégés par le F.B.I. Voilà pourquoi, par exemple, Clyde Roberts est filé. Sous ses dehors innocents, Huntsville est une pépinière de spécialistes des engins à très longue portée. Il y a un arsenal, un terrain de lancement et un observatoire dans les environs, sans compter une usine d'instruments d'optique et d'appareils électroniques. Secoue ce cocktail et tu aboutis à ceci : la combine de Copenhague a été montée par la Central Intelligence Agency soi-même, et Christensen est un agent du S.R. américain...

Legay braqua sur Coplan un regard interloqué.

- Eh ben..., commença-t-il, mais il ravala le mot historique qui lui venait sur les lèvres.

- Réfléchis, reprit Coplan, persuasif. Widmann sait que l'article publié par Clyde Roberts dans l' « Astronomical Journal » a provoqué une forte émotion aux Ets Berthelot. Il veut montrer à Serlachius qu'une grosse imprudence a été commise : dans sa serviette, il emporte le numéro de la revue. Mais après avoir annoncé son arrivée, il meurt sans avoir pu donner des détails. Christensen, agent de liaison, est très embêté : il te contacte de sa propre initiative, essaie d'entrer en possession de l'exemplaire grâce à toi et sans se mouiller le moins du monde. Puis il parle de toi à Serlachius, lui signale que tu vas emporter les bagages de Widmann. Son acolyte, moins prudent, prend le taureau par les cornes. Au lieu de te dérober ultérieurement la serviette, il file dare-dare à Roskilde et l'enlève, se disant qu'un tiens vaut mieux que deux tu l'auras... Il remet à Christensen les plans pour l'Optics et la revue pour Roberts, afin que l'astronome soit mis en garde contre les indiscrétions involontaires qu'il commet. Résultat, je tombe nez à

nez avec Christensen chez Keasby, qui est aussi intéressé à l'affaire. Je crois que ça colle ?

Legay se redressa légèrement dans son fauteuil. Sa cigarette oubliée lui brûlait les doigts.

- Ça colle tellement bien que je me demande ce que nous pouvons encore tenter, grommela-t-il. Nous n'allons quand même pas nous bagarrer avec la C.I.A. ?

Coplan alla remplir un verre d'eau dans la salle de bains. Il le vida d'un trait, revint dans la chambre.

- Ce qui compte, c'est de poser le problème d'une façon convenable, répondit-il. Au début, nous pouvions croire que les Ets Berthelot étaient victimes d'un employé indélicat, avide d'argent de poche. Maintenant, le problème est inversé : nous savons que cet espionnage était provoqué de l'extérieur, et je te parie un quart Perrier contre un magnum de Veuve Cliquot que cette maison n'est pas la seule à être pillée. Or je veux bien que la C.I.A. fauche des renseignements où elle l'entend, mais pas chez nous.

Son teint, comme sa voix, s'était animé. Une lueur métallique aux reflets durs accentuait l'éclat de son regard. Legay sentit que son ami s'énervait et que ce n'était pas le moment de le contredire.

- Je suis bien de ton avis, dit-il. Mais ne crois-tu pas qu'il faudrait aviser le Vieux de ce changement de perspectives?

- Je n'en vois pas l'utilité. La consigne est de remonter la filière jusqu'à Serlachius. Nous allons exécuter les ordres.

- D'accord.

- Pour commencer, tu vas expédier un message en code au Vieux, le priant de faire cueillir Christensen par un homme à nous à sa descente d'avion à Copenhague, jeudi soir. Qu'il ne le lâche pas d'une semelle jusqu'à notre arrivée, le vendredi matin, et qu'il nous contacte par téléphone au Palace Hôtel, afin que nous puissions prendre la relève. Pigé ?

- Entendu, acquiesça Legay.

Au terme d'un long voyage aérien par Washington et New York, Christensen débarqua à l'aéroport de Kastrup, au Danemark.

A peine avait-il franchi les guichets de contrôle des passeports qu'un homme vêtu de façon assez terne, passant tout à fait inaperçu, s'attacha à ses pas. Prévoyant que le Danois pouvait rentrer à Copenhague par le car de la compagnie, par un taxi ou par une voiture privée venue pour l'emmener en ville, l'agent du 2èmeBureau avait pris la précaution de louer une Volkswagen un peu défraîchie.

Christensen prit place avec les autres passagers de son avion dans le bus régulier, et n'en descendit qu'au terminus, à la Radhusplads. Là, il emprunta un taxi qui le conduisit directement à son domicile, au 52 Thor-valdsensvej.

Son suiveur rangea sa Volkswagen à une trentaine de mètres de l'immeuble. Tout en pestant contre ce boulot fastidieux qui allait lui valoir une nuit blanche, il étudia toutes les astuces qu'il devrait mettre en œuvre pour surveiller cette maison sans se faire remarquer, jusqu'au moment où il plairait à Christensen d'en ressortir.

L'agent français subit néanmoins cette veille épuisante avec stoïcisme. Tantôt dans sa voiture, tantôt se promenant, ou encore renfoncé dans une encoignure de porte, il attendit l'aube en consommant une ample provision de cigarettes.

Vers sept heures et demie, il put boire une tasse de café chaud dans un bistrot voisin. Gelé, la bouche amère, il assista au défilé des vélos qui, en rangs serrés, se dirigeaient vers le centre de la capitale.

A dix heures du matin, Christensen n'étant pas sorti de chez lui, l'envoyé de Paris décida d'appeler le Palace Hôtel au téléphone. Une satisfaction sans limites l'emplit quand le standardiste lui répondit que Mr Coplan était bien arrivé et qu'il passait la communication.

- Ici, Delcourt, annonça le frissonnant noctambule. Je ne suis pas fâché de vous savoir là.

- C'est réciproque, dit Coplan. Maintenant que j'ai de vos nouvelles, je vais pouvoir dormir tranquille pendant deux ou trois

heures. Nous avons pris un avion de nuit...

- Hé ! gémit Delcourt. Vous n'allez pas m'obliger à faire le pied de grue pendant cent sept ans ! Je commence à prendre racine !

- Où est le bonhomme ? questionna Francis en réprimant un sourire.

- A son domicile... Il y est allé directement et n'a plus mis le nez dehors.

- Bon. Patientez encore un quart d'heure. Je saute dans un taxi pour venir vous relayer. Vous avez une voiture?

— Oui. Une Volkswagen grise, immatriculée 5647, DK naturellement... Elle stationne un peu avant l'immeuble.

- Rendez-vous dans votre bagnole, fixa Coplan. A bientôt...

Il raccrocha, se tourna vers Legay qui se tenait à un mètre de lui.

- Ça marche, expliqua-t-il. Le gars de chez nous n'a pas loupé Christensen : ce dernier est bien rentré chez lui. Je vais donc prendre la suite et organiser un roulement. Mais comme le Danois nous connaît tous les deux, nous devons éviter à tout prix qu'il nous aperçoive. En plus, il est du métier : s'il s'avise qu'il est filé, nous sommes cuits. Je te passerai un coup de fil en fin d'après-midi, ne t'éloigne pas de l'appareil.

- Ça va, opina Legay, pas mécontent de se reposer dans cette vaste chambre dont les fenêtres dominaient la Radhusplads.

Il y avait à peine une semaine qu'il avait contemplé ce décor pluvieux. Il se revoyait traversant la place avec Kirsten. Au fait, quel avait été son rôle, en définitive, à cette bizarre jeune femme ? A présent, elle faisait figure de pièce superflue, dans le puzzle reconstitué.

- Tu rêves ? demanda Coplan tandis qu'il enfilait sa gabardine.

- Oui, avoua Legay. C'est toujours gênant quand on a des pièces en trop...

Coplan lui dédia un regard oblique et dit en marchant vers la porte :

- Ça dépend du jeu... Tu as démonté quelque chose ?

- C'était démonté avant qu'on ne s'en occupe. J'essaye d'y voir clair.

- Bon amusement, souhaita Francis. Mais, crois-moi : le meilleur moyen de voir clair dans une affaire, c'est encore de fourrer le nez dedans. A tout à l'heure.

Il partit d'un pas alerte, franchit la porte à tambour donnant sur la rue et se fit héler un taxi par le portier.

Dix minutes plus tard, il fut déposé dans la Thorvaldsensvej, tout au début de l'avenue. Poursuivant sa route à pied, il repéra la Volkswagen décrite par Delcourt. Il monta dans la voiture comme si elle lui avait appartenu de toute éternité.

Trente secondes après, la portière se rouvrit et l'envoyé du Vieux vint s'asseoir à côté de Coplan. Les deux hommes ne s'étaient jamais vus auparavant, mais ils sympathisèrent sur-le-champ.

- J'ai eu le trac qu'il ne file avant que vous ne me trouviez, confia Delcourt, les joues hâves et couvertes par une barbe crissante. Enfin bref, votre oiseau est toujours là...

- Parfait, dit Francis. Passez-moi vite votre adresse et votre numéro de téléphone, que je puisse vous contacter à tout moment. Nous nous succéderons à trois, dans la filature, vous, moi et un autre collègue appelé Legay. Provisoirement, je garde votre voiture. Allez en louer une seconde dans une autre entreprise.

Delcourt griffonna quelques mots sur une page de son calepin. Ensuite il la déchira et la tendit à Coplan.

- Voici mon quartier général ; c'est dans l'Ostergade, à cinq minutes du Palace. D'accord pour la seconde bagnole ; j'en choisirai une très différente, bien entendu. Votre copain est au Palace, lui?

- Oui. Avant de vous mettre au pieu, transmettez-lui aussi vos longitude et latitude, de manière qu'à trois, nous puissions adopter un système tournant.

- Compris. Dites-moi, il est dangereux, votre Christensen?

Les yeux fixés sur la rue, Coplan ricana :

- Dans le sens où il pourrait nous glisser entre les pattes, oui. Mettez-vous dans l'idée que ce type se promène avec un rétroviseur, un périscope et un radar.

- Fichtre... Un virtuose, hein ?

- Mieux : un type de la C.I.A. Et c'est lui qui doit nous servir de pilote, sans qu'il s'en doute. Vous voyez le topo ?

Delcourt ouvrit de grands yeux et resta bouche bée. Reprenant ses esprits, il murmura :

- C’est tout vu.

Par discipline, il s’abstint d’autres commentaires, bien que la situation lui parût assez obscure. A Paris, le Vieux avait été avare d’explications : il avait limité la mission de Delcourt à la surveillance de Christensen, jusqu’à l’arrivée de Coplan et Legay, sans plus.

Delcourt abandonna son collègue dans la Volkswagen et partit vers le centre.

Ainsi débuta une surveillance harassante qui, pendant quarante-huit heures, ne donna aucun résultat tangible.

Christensen sortit plusieurs fois, effectua des courses dans la ville. A ses suiveurs successifs, il donna l’impression de n’avoir strictement rien à faire, de se comporter comme un riche oisif. Il ne pénétra dans aucune maison privée, ne rencontra personne dans un lieu public.

Coplan et Legay commençaient à trépigner, se demandant si Christensen ne correspondait pas uniquement par téléphone avec Serlachius. Ou si, mystérieusement prévenu, il n’était pas en train de les mener en bateau.

Ce jeu menaçant de s’éterniser, Coplan envisagea d’y mettre fin : si Legay se manifestait ouvertement à Christensen, celui-ci préviendrait Serlachius, qui sortirait probablement de l’ombre à ce moment-là en constatant qu’en dépit de ses avertissements, Legay persistait à se mêler de ce qui ne le regardait pas.

En allant relayer Legay, Francis se promit de lui exposer son plan. Ils devaient sortir de l’impasse dans laquelle ils étaient engagés.

Coplan rejoignit son collègue à l’angle du building de la General Motors, un gratte-ciel planté en plein cœur de Copenhague, à l’intersection de deux boulevards sillonnés par des tramways deux tons, jaune et vert.

Legay était au volant d’une Opel noire.

- Il sirote un café dans la pâtisserie d’en face, signala-t-il à Francis. Malheureusement, je n’ai pas pu me rendre compte s’il

occupe seul une table ou s'il discute avec quelqu'un...

- Peu importe, dit Coplan. Tu vas rester avec moi jusqu'à ce qu'il apparaisse. Moi je le suivrai et tu continueras à observer cette pâtisserie. Tu auras peut-être le plaisir d'en voir sortir Serlachius peu après...

Alors qu'il prononçait ces derniers mots, il vit changer la figure de Legay. Celui-ci scrutait obstinément le trottoir de l'autre côté du boulevard et ses yeux se déplaçaient comme ceux d'un tireur qui suit une cible.

- Elle est raide, celle-là, marmonna Legay. Regarde qui se balade là-bas... Serlachius lui-même, en chair et en os !

Parmi la foule, Coplan ne put discerner l'individu que désignait Legay. Il y avait trop de monde et une distance d'au moins vingt mètres les séparait de leur gibier.

Coplan descendit de voiture, en fit le tour pour prendre le volant.

- Ne le lâche pas, murmura-t-il en démarrant. Ce coup-ci, nous le tenons...

Serlachius passa devant la pâtisserie mais, au lieu d'y pénétrer, il poursuivit tranquillement son bonhomme de chemin, comme s'il ignorait la présence de Christensen en cet endroit.

Le regard toujours rivé sur Serlachius, Legay se désintéressa des manœuvres que dut effectuer Coplan pour engager l'Opel dans la bonne direction. Un malencontreux feu rouge, au carrefour, leur fit perdre plusieurs secondes, mais Legay parvint à conserver la silhouette du Danois dans son champ de vision. Et subitement, sa main se crispa sur l'avant-bras de Francis.

- Ralentis encore, dit-il alors qu'ils traînaillaient dans le flot des véhicules à deux, à quatre et à six roues. Christensen emboîte le pas à Serlachius à un intervalle de vingt mètres...

- Ils doivent avoir rendez-vous non loin d'ici, estima Coplan, légèrement crispé. Je vais laisser prendre de l'avance à Christensen.

Il stoppa au premier emplacement libre.

Autant que possible en retrait de la vitre, et dissimulé en partie par le montant séparant les deux portières, Legay suivait la progression du second Danois.

- J’ai envie de te plaquer et de continuer la chasse à pied, prononça-t-il sans regarder Francis.

- Vas-y, dit Coplan. Moi je te suis, de telle sorte que s’ils montent dans une voiture, tu ne sois pas le bec dans l’eau.

Lorsque Christensen les eut dépassés et qu’il fut sur le point de s’égarer parmi les piétons, Legay descendit vivement de l’Opel afin de reprendre la poursuite.

Désormais, Coplan régla la marche de la voiture sur les mouvements de son ami. Il avait perdu de vue les deux Danois, mais Legay le reliait à eux aussi sûrement qu’un fil.

Le crépuscule commençait à compliquer sérieusement la tâche de Francis. Obligé de conduire avec lenteur, il devait aussi surveiller Legay qui, par un réflexe naturel, était enclin à longer les façades.

Coplan descendit ainsi la Vesterbrogade à une allure de tortue. Et brusquement il vit Legay revenir vers lui en faisant signe de stopper. Dès qu’il fut remonté dans la voiture, Legay débita d’une voix haletante :

- Je ne sais pas ce qu’ils fichent... Sériachius poireaute sur le trottoir devant les bureaux de la S.A.C., et Christensen vient de s’engouffrer dans un taxi qui ne démarre pas... Essaye de te garer quelque part d’où on puisse les tenir à l’œil tous les deux...

L’Opel était à dix mètres de la Radhusplads. Elle déboucha sur cet important carrefour et, contrainte d’observer le sens giratoire, elle en fit le tour.

- Regarde, murmura Legay, Serlachius est planté là, en pleine lumière, et l’autre est planqué dans son taxi à l’angle de l’avenue Andersen. Qu’est-ce que c’est que cette combine ?

- Eh bien, dit Coplan en cherchant un parking convenable, je commence à croire que ma belle théorie va être flanquée par terre. Si nous nous fions aux apparences, Christensen est bel et bien en train de surveiller Serlachius...

CHAPITRE X

Le bus arrivant de l’aéroport stoppa devant les vitrines brillamment éclairées de la S.A.C. Il déroba Serlachius à la vue des deux Français, qui ne purent rien faire d’autre que s’hypnotiser sur les deux extrémités du car. Des passagers débarquaient, embrassaient des amis ou des parents ; subitement, se détachant du groupe, Serlachius, accompagné d’un homme bien bâti, porteur d’une serviette, traversa la place d’un pas raide, vers l’entrée de l’Ostergade.

Le Danois et son compagnon passèrent devant l’Opel, à faible distance. Coplan et Legay se tassèrent sur leur siège, leurs yeux dépassant à peine le bord inférieur du pare-brise. Les paupières de Francis se soulevèrent.

- Mince..., proféra-t-il à mi-voix. On ne peut pas dire que les choses s’éclaircissent. Sais-tu qui est avec Serlachius ?

- Non, dit Legay, dont le regard sauta des deux passants au taxi occupé par Christensen.

- Un honorable officier en civil de l'Armée des États-Unis, marmonna Coplan. Le colonel Harper, du Corps des Engins Téléguidés.

- Tu parles d’une salade, grimaça Legay. Nous sommes bons pour la méningite. Voilà le Christensen qui s’ébranle à son tour...

- Oui, nous sommes partis pour une bonne partie de rigolade, estima Francis en remettant le moteur en marche. Et ça s’emmanche tellement bien que si ça ne craque pas, c’est un miracle.

Le taxi avait contourné la place ; lui aussi passa devant l’Opel dont les feux étaient encore éteints.

Alors qu’il virait dans l’Ostergade, sur les traces de Serlachius et de Harper, Coplan démarra doucement. Refrénant son impatience, il n’amorça son virage que vingt secondes plus tard.

Le taxi remontait le boulevard sans se presser. L’officier américain et son cicérone n’étaient plus visibles, mais sans doute avaient-ils pris place dans la voiture qui précédait le taxi.

Progressivement, la vitesse des trois véhicules augmenta, tandis qu’ils filaient vers le nord de la capitale. Coplan laissa délibérément s’élargir la distance qui le séparait de Christensen. Il ne voulait pas

trop spéculer sur le fait que l'attention de celui-ci devait être captée par les feux rouges de l'autre voiture.

L'Opel parvint ainsi aux confins de la ville et, toujours sur les traces du taxi, elle s'élança sur la route côtière allant à Elseneur. L'éclairage public dispensait d'allumer les phares, la visibilité étant largement suffisante jusqu'à deux cents mètres.

Plusieurs petites localités balnéaires de la Riviera danoise furent dépassées. Entre la plage et la route, des villas étaient disséminées dans des parcs boisés qui dissimulaient la mer.

Coplan et Legay ne desserraient pas les dents. Cette promenade nocturne déjouait toutes leurs prévisions.

Après un trajet d'une vingtaine de minutes, Coplan appuya brusquement sur la pédale de frein et immobilisa l'Opel sur le bas-côté de la route tout en éteignant les feux. Le taxi de Christensen s'était arrêté, le Danois en descendait.

Les deux agents français ne bougèrent pas, mais lorsque le taxi eut accompli un demi-tour pour revenir vers eux et foncer vers Copenhague, ils constatèrent que la voiture de Serlachius était hors de vue. Alors ils mirent pied à terre pour filer Christensen, qui venait de bifurquer dans un chemin de traverse perpendiculaire à la plage.

Au coin, ils scrutèrent l'obscurité. La haute silhouette du Danois s'était évanouie dans les ténèbres.

- Avançons toujours, murmura Coplan. Il doit y avoir une bicoque dans les parages. Harper et Serlachius ne sont pas venus ici pour prendre un bain de nuit.

S'engageant à leur tour dans le chemin en longeant une haie, ils progressèrent d'une cinquantaine de mètres. A leur gauche, un parc non clôturé était peuplé d'une végétation très dense. On entendait le calme ressac des vagues sur la grève.

- Regarde, chuchota Coplan en désignant une lumière entre les arbres.

Une bâtisse s'élevait non loin du chemin. Elle formait un bloc aux contours mal définis, mais une fenêtre se découpait distinctement au premier étage.

Perdu dans l'ombre environnante, Christensen épiait probablement aussi cette villa, la seule où Serlachius et l'américain

pussent s’être réfugiés.

Retenu par Francis, Legay s’arrêta.

- Qu’est-ce qu’on fait ? souffla-t-il, les nerfs tendus.

- On attend, dit Coplan sur le même ton. Si Christensen a renvoyé le taxi, c’est qu’il compte sur une autre voiture pour rentrer à Copenhague. Donc, il va se manifester aux gens de la villa.

- Mais d’ici on ne voit rien, objecta Legay.

- Ne te bile pas. Il vaut mieux que nous restions en retrait jusqu’au signal...

- Lequel ?

Coplan ne répondit pas. Son regard fouillait la nuit. Il distinguait à présent de minces rais de lumière au rez-de-chaussée, émanant de larges fenêtres masquées par des persiennes.

Un rectangle de clarté projeta subitement dans le parc une lueur vive. Une porte s’était ouverte. La haute silhouette de Christensen fut un instant visible sur le seuil ; le Danois s’engouffra dans la maison et les troncs un instant éclairés s’effacèrent à nouveau dans la nuit.

- Le voilà, le signal, dit Coplan en entraînant Legay vers la villa.

Les deux hommes foulèrent l’herbe humide, serpentèrent entre les bosquets et s’approchèrent de la pelouse au centre de laquelle s’érigeait la bâtisse.

D’un coup de coude, Coplan fit signe à Legay. Ils franchirent l’espace découvert et vinrent se coller contre le mur de façade, qu’ils longèrent dans l’espoir de dénicher un interstice permettant de voir à l’intérieur.

Les persiennes étaient trop bien closes pour qu’on pût apercevoir quoi que ce soit, mais des éclats de voix très distincts furent perçus par les deux guetteurs.

- Ça barde, là-dedans, émit Francis, l’oreille tendue.

Les traits crispés par une attention aiguë, Legay se contenta de hocher la tête. A travers le mur, les sons étaient inintelligibles. Il y eut une sorte de claquement très assourdi auquel succéda un silence pesant.

- Plus on est de fous..., articula Coplan.

Un pistolet de gros calibre surgit dans son poing.

- Reste là, enjoignit-il à son collègue. N’interviens que si tu m’entends tirer.

Il s’enfonça dans l’obscurité en suivant la façade jusqu’à l’angle puis, examinant l’architecture du pignon, il vit la possibilité de se hisser au premier étage, jusqu’à un balcon. Sans grandes difficultés, il parvint à prendre pied sur le rebord, enjamba la balustrade.

La fenêtre fermée donnait sur une pièce non éclairée. Enrobant de son mouchoir le canon de son arme, il appliqua un petit coup sec sur la vitre, à la hauteur présumée de l’espagnolette. Percé d’un trou grand comme deux doigts, le carreau s’étoila. Encore aidé de son mouchoir, Coplan cassa ensuite de petits fragments supplémentaires jusqu’à ce qu’il fût en mesure de passer le bras dans l’ouverture. Il fit jouer le bouton et les deux battants s’écartèrent.

Dans le noir, il traversa la pièce à pas comptés. Sa torche-stylo lança une pâle lueur bleutée tout juste suffisante pour révéler les obstacles éventuels. Atteignant une porte, Francis pesa sur le bec-de-cane ; le panneau céda et s’ouvrit sans grincer. Les ténèbres se dissipèrent : la cage d’escalier était nimbée d’une lumière douce dispensée par des appliques.

Des hommes parlaient au rez-de-chaussée, mais à présent leur ton était dénué de véhémence.

Coplan descendit les marches avec légèreté, revolver au poing. Guidé par le bruit de voix, il localisa le heu de la réunion.

Brutalement, il fit irruption dans la pièce en proférant :

- Que personne ne bouge ! Haut les mains, tous !

Serlachius se retourna d’un bloc, médusé. La bouche ouverte, il fixa l’intrus tandis que ses mains s’écartaient lentement. Le colonel Harper, agenouillé, redressa brusquement la tête, puis resta figé de stupeur en reconnaissant le Français rencontré chez les Keasby. Un troisième individu, prostré dans un fauteuil, parut émerger d’un rêve ; cette soudaine apparition d’un inconnu armé ne modifia pas son expression hébétée.

Au milieu du groupe, Christensen était allongé de tout son long sur le tapis, face contre terre. Entre ses omoplates, une tache de sang s’élargissait !

- Qu’aucun de vous ne bronche, répéta Coplan en avançant d’un pas. Une balle de neuf millimètres est difficile à digérer. Donc, pas de faux mouvements...

Le canon de son pistolet balaya l’espace pour convaincre les trois hommes de rester tranquilles.

La balle que le mort avait dans le dos avait bien dû sortir de quelque part... Or, apparemment, Serlachius, Harper et leur complice semblaient désarmés.

- Qui l’a descendu? questionna Coplan, acerbe.

Les visages tournés vers lui restèrent inexpressifs, muets.

- Bon, dit Francis. Vous étiez plus loquaces tout à l’heure et vous allez le redevenir. Debout, colonel Harper ; demi-tour à droite...

Les mâchoires serrées, l’officier américain obéit. Bien qu’il fût contracté comme un fauve, il conserva suffisamment de self-control pour ne pas tenter une attaque désespérée. Des trois, il était sûrement le plus dangereux.

Mais, tout à coup, une voix juvénile prononça derrière Coplan :

- Ne vous retournez pas et laissez tomber votre pistolet !... Ce soir, je n’en suis pas à un cadavre près.

Le sang de Coplan se solidifia. La femme qui venait de parler devait se tenir à deux mètres derrière lui. Une froide résolution exempte d’énervement donnait un poids singulier à ses paroles. Le corps étendu de Christensen aussi...

Francis lâcha son pistolet, qui tomba sur le tapis avec un bruit sourd. Aussitôt, Serlachius bondit pour s’en emparer et le braquer sur Coplan. Harper rabaissa ses mains, un sourire ironique aux lèvres. L’homme affalé dans le fauteuil jeta d’une voix blanche :

- Ne tire plus, Kirsten !

- e tirerai s’il bouge, répliqua la jeune femme, implacable. Si Christensen y a passé, je ne vois pas pourquoi on épargnerait son collègue.

- Ce n’est pas un type de la C.I.A., intervint Harper. C’est un Français... Il était à Huntsville, il y a trois jours.

Immobile à deux pas du mort, Coplan continua de regarder droit devant lui. La petite garce qui le tenait en joue avait la gâchette trop généreuse pour hésiter un dixième de seconde.

Serlachius fronça ses sourcils ; d'un ton rauque, il demanda à Coplan :

- Toujours l'affaire Widmann, hein ?

- Oui, admit Francis. Ça nous concerne un petit peu, non ?

Inexplicablement, les trois hommes parurent soudain soulagés. Le propriétaire de la villa marmonna quelque chose dans une langue Scandinave, Harper se détendit davantage.

- Vous pouvez me regarder, à présent, dit Kirsten, moins vindicative. Seriez-vous un ami du très sympathique M. Legay ?

Coplan lui fit face sans hâte excessive. L'air vaguement narquois, il répondit :

- Je ne garderai pas de vous un aussi bon souvenir que lui. Vous deviez être plus attirante au Wivex qu'ici, avec votre bijou Made in Germany...

Il désignait du menton le Mauser à silencieux que Kirsten tenait sur sa hanche, en tireuse experte.

La jolie blonde sourit. Elle était vraiment ravissante ; n'eût été le fait qu'elle venait d'assassiner Christensen, on l'aurait prise pour une collégienne éprise de poèmes et de musique pop.

- Je suis attirante quand il le faut, dit-elle. Dans certains cas, je peux même aller très loin. Nous, Scandinaves, nous n'avons pas de préjugés.

Puis, s'adressant à Serlachius, elle s'enquit :

- Qu'allons-nous faire de lui ?

L'interpellé, la mine renfrognée, consulta du regard ses deux acolytes.

- Votre avis, Jôrgens ? maugréa-t-il. Je ne peux pas vous forcer à le tenir en captivité...

- A mon sens, trancha Harper, catégorique, il faut le liquider, comme l'autre. Il en sait déjà beaucoup trop. La preuve, c'est qu'il a contacté Clyde Roberts et Keasby. Tant qu'il vivra, notre sort à tous sera menacé. J'estime que ce risque est superflu.

- Moi aussi, convint Serlachius, mais sa disparition n'arrangerait pas les choses : il n'est pas seul dans la course.

Jôrgens fit valoir son point de vue :

- Ne prenons pas une décision hâtive dont nous aurions à nous repentir, plaida-t-il. Je ne peux pas garder ce Français éternellement prisonnier, mais je peux fort bien l'incarcérer quelques jours, le temps qu'il faudra pour prendre nos dispositions...

Pendant qu'on discutait ainsi de son sort, Coplan cherchait activement un moyen quelconque de renverser la situation à son profit. Il n'aimait pas beaucoup qu'on dispose de sa personne sans lui donner voix au chapitre.

Harper grogna :

- Si vous lui laissez la vie sauve, ne comptez plus sur moi. Cette combine commence à sentir mauvais, je suis déjà trop compromis. Christensen est venu ce soir pour me coincer en flagrant délit. Il ne parlera plus, d'accord, mais le cercle continuera à se resserrer. Ne jouons pas trop avec le feu...

- Il a raison, papa, appuya Kirsten. Une vie ne compte pas, en regard du but que nous poursuivons.

Le point de vue de Coplan était sensiblement le même. C'est pourquoi son pied atteignit l'estomac de Kirsten avant que quiconque se fût douté qu'il allait shooter. Le Mauser dégringola de la main pantelante de la jeune femme qui se cassa en deux. Le poignet de Serlachius, enserré dans un étau, fut tordu par une prise irrésistible ; le revolver tomba tandis que son possesseur décrivait une surprenante trajectoire circulaire. De plein fouet, ses pieds vinrent frapper Harper dans la poitrine. L'Américain trébucha en arrière pendant que Serlachius achevait son vol plané en s'écrasant sur le tapis à côté du cadavre de Christensen.

Harper évita la chute de justesse ; il se rua sur Coplan qui n'avait pas eu le temps matériel de ramasser une arme et lui décocha un coup de poing à faire éclater un panneau de chêne. Le direct rasa la joue de Francis, qui riposta d'un vicieux uppercut à l'estomac. Le souffle bloqué, Harper fléchit sur ses jambes. Son poing gauche frappa Coplan à la mâchoire avec la brutalité d'un gourdin. Le regard vacillant sous le choc, Francis inspira rapidement avant d'abattre son droit en pleine face de l'Américain.

Ceci lui procura un répit suffisant pour flanquer sa semelle dans la figure de Serlachius, qui tentait de se relever.

Décidément coriace, Harper passa de nouveau à l'offensive et balança vers le menton de son adversaire une châtaigne monumentale, propulsée par une violente rotation de tout son torse.

Si Coplan ne s'était subitement baissé de dix centimètres, son portrait aurait été écrabouillé. D'une gauche-droite électrique, il travailla durement le foie et l'estomac de l'officier, compléta la dose par un direct au cœur et un swing dans les gencives. Avant que Harper ait pu préparer un autre assaut.

Francis profita de sa garde ouverte pour lui décerner un coup de genou dans le ventre.

Écroulée par terre, Kirsten approchait lentement sa main du Mauser. Son poignet fut paralysé par un talon implacable qui le riva au sol en broyant ses articulations.

Les lèvres saignantes, le colonel fonça vers Coplan tête baissée. Il ne songeait plus à se battre, mais à tuer. Il attrapa un coup de crosse sur le sommet du crâne et, par vitesse acquise, alla s'affaler à plat ventre deux mètres plus loin.

Coplan pivota sur lui-même avec vivacité, redoutant une attaque de Jörgens ou de Serlachius. Mais le premier avait disparu et l'autre venait de lancer un lourd encrier de bronze qui percuta le front de Coplan avant que ce dernier l'ait vu arriver.

Assommé, Francis chancela. Ses nerfs ne répondaient plus, sa vue se brouillait. Dans un fantastique effort de volonté, il essaya de surmonter son vertige, de vaincre la douleur, mais l'inconscience l'enveloppa comme un drap noir et il s'effondra sur place.

A genoux, Harper récupérait son souffle. Serlachius, satisfait de sa victoire, s'empressa de désarmer Coplan, puis il contempla la plaie ouverte dont s'échappait un filet de sang. Redressé, le colonel s'approcha et dit :

- Je vais l'étrangler. Il y en a pour dix secondes...

La figure contractée par la douleur, Kirsten haleta :

- Non... Laissez-le-moi : je veux l'interroger quand il sera éveillé. Je le supprimerai après...

Serlachius, agité, prit soudain le colonel par le bras.

- Jörgens a filé, signa-t-il. Il est allé mettre vos papiers en lieu sûr. Nous devons partir, il n'y a plus une seconde à perdre : l'avion pour

Hambourg décolle dans quarante minutes et nous ne sommes pas près de Kastrup... Voyez dans quel état vous êtes...

Le front plissé, Harper détourna son regard de Coplan pour fixer alternativement Kirsten et Serlachius: Il avait perdu toute notion du temps.

- Dans quarante minutes ? répéta-t-il, désemparé. Crénom, il ne s'agit pas que je le rate, ce serait le bouquet !

- Dépêchez-vous, pressa Serlachius. Vous pouvez faire confiance à Kirsten et à son père, ils s'occuperont de faire disparaître ces deux types-là...

Convaincu, Harper entreprit aussitôt de remettre de l'ordre dans sa toilette. Il alla mouiller son mouchoir pour essuyer les traces de sang qui maculaient son visage.

Serlachius s'époussetait fébrilement tandis que Kirsten, un bras ballant, se laissait tomber dans un fauteuil, le Mauser dans sa main gauche.

La jeune femme couvait d'un regard saturé de rancune les deux corps étendus. Immobiles et presque identiquement pâles, Christensen et Coplan symbolisaient pour elle toutes les forces à combattre.

Bientôt prêts, Serlachius et le colonel se disposèrent à sortir.

- Que Jörgens me téléphone dès sa rentrée, dit le Danois d'une voix impérative. Je serai chez moi à partir de minuit. Vous, Kirsten, avant de liquider le Français, tâchez de savoir s'il a des collègues à Copenhague et où ils se cachent. Il nous servira d'appât pour coincer les autres.

- Je le viderai jusqu'aux moelles, promit-elle avec une sombre certitude. J'ai des moyens pour ça...

Le contraste entre son apparence angélique et sa froide détermination était effarant, même pour ceux qui la connaissaient. Harper, pourtant blindé, frémit intérieurement.

- Venez, lui dit Serlachius. Nous n'avons plus une seconde à perdre.

Les deux hommes quittèrent la pièce. La porte principale se referma sur eux et un lugubre silence s'installa dans la maison.

Lorsque, tapi dans l'ombre, Legay vit sortir les deux hommes, il connut quelques instants de terrible perplexité.

Déjà, dix minutes auparavant, un inconnu était parti en hâte de la villa, mais au lieu de se diriger vers la route il avait couru vers la mer. Un bruit de canot à moteur avait révélé que l'homme s'éloignait à bord d'une embarcation dans le détroit de l'Oresund.

Fidèle à la consigne reçue, Legay avait attendu, dévoré de curiosité, puis d'inquiétude. Aucun coup de feu n'ayant été tiré à l'intérieur, il n'avait évidemment aucune raison d'enfreindre les instructions de Coplan.

Mais à présent, le départ de Serlachius et du colonel modifiait les données initiales. Coplan ne leur avait certainement pas donné sa bénédiction... Alors, que fichait-il avec Christensen pendant que les deux personnages principaux se défilaient en toute tranquillité ?

Il y avait deux solutions : suivre obstinément leur piste et abandonner Coplan ou, au contraire, se soucier de lui en risquant de perdre définitivement la trace de Serlachius.

Déchiré par ce dilemme, Legay ne put se résoudre à démarrer de la villa. Coplan et Christensen n'échangeaient sûrement pas des mondanités alors que la bande se dispersait dans toutes les directions...

Il y avait déjà plus de vingt minutes que Coplan avait pénétré dans l'immeuble. Peut-être, après tout, avait-il découvert un poste d'observation commode et ne s'était-il pas manifesté aux occupants de la villa?

Cette hypothèse pouvait se défendre, mais elle n'apaisa pourtant pas l'anxiété de Legay. Il résolut de prolonger sa garde de dix minutes encore, dernier délai.

Ces minutes s'écoulèrent avec une lenteur épouvantable sans qu'aucun signe de vie ne filtrât de l'intérieur.

Les nerfs à vif, Legay estima que, dans certaines circonstances, un minimum d'initiative est indispensable.

CHAPITRE XI

L'inconnu qui avait traversé le parc pour descendre vers la mer n'était pas sorti par la porte principale. Il devait donc y avoir une deuxième issue sur le côté opposé de l'immeuble.

Legay longea les murs jusqu'à ce qu'il localisât cette seconde entrée. Il fit jouer le bouton, poussa. Le battant se détacha de l'embrasure et s'ouvrit sur un petit couloir éclairé. Legay avança, son pistolet prêt à cracher.

Un silence impressionnant régnait. Même en tendant l'oreille, Legay ne percevait rigoureusement rien. A croire que la bicoque était vide.

A droite, il y avait un escalier menant à la cave, puis une cuisine. A gauche, un débarras contenant des ustensiles de jardinage. Restait la porte du fond, qui devait livrer accès aux autres pièces du rez-de-chaussée.

Ce calme absolu était encore plus inquiétant que n'auraient été les signes d'une présence. Pourtant, ni Coplan ni Christensen n'avaient pu se volatiliser... Une bouffée de chaleur monta au visage de Legay. Le poing crispé sur la crosse de son revolver, il se demanda s'il n'était pas le seul être vivant dans la baraque. Son comportement empreint d'une prudence excessive lui parut ridicule, dans cette solitude.

Il ouvrit carrément la porte suivante, lâcha un juron en voyant deux corps allongés sur le tapis. Kirsten ne put réprimer un cri de saisissement. Raidie dans son fauteuil, de profil par rapport à l'intrus, elle eut le réflexe de ramasser le Mauser posé sur ses genoux. Mais sa main droite, meurtrie, n'obéit pas. Vive comme l'éclair, Kirsten voulut faire usage de sa main gauche. Une détonation éclata, le Mauser lui fut arraché par une secousse brutale.

- Je logerai ma seconde balle entre vos deux yeux, prévint Legay. Attention, petite fille.

Une expression sinistre répandue sur ses traits, il dardait sur la Scandinave un regard d'une dureté féroce.

- Morts tous les deux? questionna-t-il d'une voix sourde.

Les lèvres sèches, la jeune femme fit un signe de dénégation.

- Non, pas votre ami, articula-t-elle avec effort.

Sans la perdre de vue, et sans que le canon de son pistolet déviât d'un dixième de millimètre, Legay mit un genou en terre pour tâter le poignet de Coplan. Il sentit la pulsation faible mais régulière du sang dans la veine ; le poids qui écrasait sa poitrine s'allégea.

Il se releva, s'approcha de Kirsten.

- Ravi de vous retrouver, prix de vertu, murmura-t-il en empochant son arme. C'est vous qui les avez nettoyés ?

- Non, dit-elle avec une soudaine énergie.

- Serlachius ? articula Legay. Ou Harper ? Ou le type qui a filé avant la fin du spectacle ?

- Choisissez.

- Une tête de mule, hein ? Une vamp en herbe, l'héroïne de cinéma... Compris.

Puis, délibérément injurieux :

- Lève-toi, petite imbécile, ordonna-t-il avec sécheresse.

Elle hésita une seconde. Deux gifles claquèrent sur ses joues en un fulgurant aller-retour.

- Debout, répéta Legay. Je n'ai pas envie de rire.

Elle l'avait senti. Les tempes bourdonnantes, elle obéit. Elle cambra le buste et ses seins parfaits moulèrent son pull-over crème. Une lueur de défi dans ses yeux clairs prouvait qu'elle n'était pas matée.

- Tu vas me donner un coup de main, dit Legay. Tu vas ranimer mon collègue... Où a-t-il reçu la balle ?

- Il n'est pas blessé. Il est évanoui... Ce cendrier l'a atteint au front. Mais je ne peux rien faire : regardez.

- Débrouille-toi. Ou tu le soignes, ou je t'endors.

Il se lécha les phalanges d'une façon significative.

- Bon, ça va, acquiesça-t-elle, fataliste.

Avec une répugnance visible, elle préleva un mouchoir dans une commode, alla vers la cuisine pour humecter le linge.

Legay surveillait le moindre de ses mouvements. Il n'avait aucune idée de ce qui s'était passé et ne cherchait provisoirement pas à comprendre, mais il devinait que si les trois hommes avaient

confié à Kirsten la garde de Coplan, cela voulait dire que celle-ci n'était pas la première venue.

En possession du Mauser et de son arme personnelle, il pouvait contrôler la situation même si les autres rappliquaient.

Kirsten revint dans le living, se pencha sur Coplan et lui appliqua des compresses sur le front. Elle défit son bouton de chemise, dénoua sa cravate.

- Il y a de l'acquavit sur le dressoir, signala-t-elle. Une goutte d'alcool peut aider...

Legay alla prendre le flacon par le col, le lui tendit.

Elle versa un peu d'eau-de-vie dans la bouche de Coplan, puis elle plaça deux doigts sur le goulot afin de les mouiller et les essuya sur les tempes du patient.

- Pourquoi avez-vous tué Christensen? interrogea Legay en l'observant. Il n'était, pas des vôtres ?

- Non.

D'abord, Legay avait pensé que c'était Coplan qui avait descendu le Danois. Au fait, pourquoi Francis ne s'était-il pas défendu avec son pistolet ? Où était son arme?

Il posa la question. La fille maugréa :

- Serlachius s'en est emparé. Aidez-moi donc à déplacer votre ami, on ne peut pas le laisser près de ce cadavre.

Elle ne semblait guère être impressionnée par ce mort immense qu'elle enjambait sans le regarder.

D'une main, Legay prit Coplan sous l'épaule, le tira plus vers le centre du tapis. Ceci arracha un gémissement à Francis, qui ouvrit les yeux et se mit à tousser, enfin sensible à la brûlure de l'alcool. Les paupières papillotantes, il se dressa sur son séant et fixa Legay d'un air absent. Puis, machinalement, sa main quitta le sol pour aller tâter son front.

- La vache, marmonna-t-il, se souvenant du dernier geste de Serlachius.

Indifférente à cette résurrection, Kirsten essayait de repousser le cadavre de Christensen. Legay, attentif à l'éveil de son collègue, dit sur un ton enjoué :

- A l'avenir, évite-moi des émotions pareilles. Tu peux te tenir sur tes jambes ?

- Je vais voir, maugréa Francis, éreinté d'avance.

Le crâne abominablement lourd, il prit appui sur ses mains pour se relever, fit une grimace qui tirailla tout un côté de sa figure ; au terme d'un effort pénible, il parvint à se remettre debout.

Il gonfla ses joues et souffla, pas très sûr de son équilibre.

- Où sont les autres ? s'inquiéta-t-il, réalisant soudain les changements survenus depuis son knock-out.

- Envolés, dit laconiquement Legay. J'ai cru plus indiqué de te récupérer que de leur cavaler après.

Kirsten ne réussissant pas à bouger le corps de Christensen, elle entreprit de le rouler. Elle ne déployait pas de tels efforts par simple souci d'améliorer l'ordonnance du living. Quand il avait été atteint d'une balle dans le dos, le Danois braquait un automatique sur Harper. Sous l'impact du projectile, il avait lâché son pistolet et s'était écroulé dessus.

- Qu'est-ce que vous fichez là ? questionna Legay, intrigué par son manège. Il n'a pas besoin d'être ranimé, lui.

- Je cherche son portefeuille, mentit Kirsten sans tourner la tête.

- Vous êtes pressée, remarqua Legay. Peut-être pourriez-vous nous accorder d'abord cinq minutes d'entretien ?

Coplan ramassa la bouteille d'acquavit, but une rasade au goulot. Il espérait à la fois s'éclaircir les idées et endormir sa migraine.

- Oui, opina-t-il. Laissez Christensen tranquille. Vous devez avoir des tas de confidences à nous faire. Venez vous épancher, mon enfant.

Kirsten tenait la crosse du pistolet dans sa main gauche, mais devant les regards de ses deux adversaires, elle n'osait pas extraire l'arme de dessous le cadavre. Coplan et Legay ne la voyaient que de dos, accroupie devant le Danois.

- Une seconde, pria Kirsten. Je suis à vous.

D'un élan brusque, elle arracha le revolver, fit volte-face sans se relever, visa Legay. Un « pof » éclata dans le silence.

Frappée par un projectile, Kirsten bascula en arrière, incapable de presser la détente. Le choc sourd qu'elle avait ressenti entre le

sein et l'épaule se mua en une douleur brûlante. Ses yeux se révulsèrent et sa tête alla heurter le cadavre.

- Félicitations, articula Coplan en se tournant vers son ami. Tu as de bons réflexes. Elle était culottée, cette petite...

Legay inspira profondément.

- Une cinoque, murmura-t-il. Elle savait que j'avais deux pétards... J'espère ne pas l'avoir tuée.

Ils s'approchèrent de Kirsten. Un trou noir autour duquel grandissait une auréole de sang se dessinait sur le pull-over.

Coplan entoura les épaules de la jeune femme d'un bras ferme, lui redressa le buste.

- Si la balle est ressortie, ça ne sera pas trop dramatique, estima-t-il en examinant l'emplacement de la blessure.

Du sang coulait dans le dos également.

- Bon, reprit Francis. Il faut éviter l'hémorragie. Pour le reste...

Legay se précipita vers la commode, en sortit pêle-mêle des mouchoirs, des serviettes et de la lingerie. Nanti de tissus propres, il entreprit de fabriquer deux pansements sommaires qui furent appliqués sur les deux plaies, sous le tricot. Une combinaison déchirée fournit de quoi les maintenir en place.

Coplan coucha ensuite la blessée sur le tapis, plaça un coussin sous sa tête, couvrit son corps d'une carpette.

- Nous ne pouvons rien faire de plus pour elle, dit-il. Espérons que son père ne tardera pas à revenir.

- Son père ? fit Legay, sidéré.

- Oui, confirma Coplan. Ils habitent tous deux dans cette villa. Tu as dû le voir partir ?

- En effet... Mais de loin, une silhouette entre les arbres. Il a sauté dans un canot et il a fui vers le large.

- Avant ou après le départ de Serlachius et du colonel ?

- Avant.

Donc, en plein pendant la bagarre. Excès de confiance dans son issue ou, au contraire, crise de panique ?

- Je crois que nous ferions bien de filer dare-dare, émit Francis, songeur. Imagine que le type revienne avec du renfort pour évacuer

le cadavre de Christensen et le mien... De toute manière, ce Jôrgens n’est qu’un comparse ; il était le seul à ne pas réclamer ma peau.

- Pour ma part, je ne tiens pas tellement à séjourner ici, dit Legay. Si on avait pu cuisiner Kirsten, d’accord, mais à présent...

Les deux hommes n’abandonnèrent cependant pas la villa tout de suite.

Coplan s’appropria le pistolet de Christensen en échange de celui qu’on lui avait dérobé. Legay jeta le Mauser sur le tapis, après en avoir essuyé ses empreintes digitales. Ensuite, il alla se poster à l’extérieur, tandis que Coplan se livrait à une inspection ultra-rapide des diverses pièces de la maison, perquisition qui s’avéra d’ailleurs totalement infructueuse.

Coupant à travers le parc, les deux Français regagnèrent la grande route littorale. La voiture était où ils l’avaient rangée, tous feux éteints. Ils s’y installèrent avec un sentiment de délivrance, mais assez déprimés par la tournure inattendue qu’avait prise cette expédition si prometteuse au départ.

- Prends le volant, dit Francis à Legay. Vingt lessiveuses automatiques travaillent dans ma tête. A propos, merci quand même.

Legay passa en troisième, accéléra.

- Est-ce qu’on y voit un peu plus clair, dans notre puzzle ? s’enquit-il sur un ton sceptique, ignorant le remerciement.

Coplan trouva que le moment était mal choisi pour échafauder des hypothèses. Il aurait préféré qu’une décantation s’opère, qu’un minimum de temps s’écoulât entre les événements et le bilan qu’on pouvait en tirer.

- Il n’y a pas de milieu, répondit-il cependant. Ou bien ma première idée était juste et alors le groupe dirigé par Serlachius est au service de la C.I.A. Mais ceci postule que Christensen était un adversaire du S.R. américain, et peut-être un agent soviétique. Ou bien, c’est le contraire : la bande de Serlachius opère pour les Soviets, Harper est un traître et Christensen, de la C.I.A., était sur le point de le démasquer.

- Hé, pardon ! objecta Legay. Nous avons la preuve que les plans trimbalés par Widmann ont été fournis aux États-Unis... Ceci

contredit formellement ta deuxième supposition.

- Oui, convint Francis, ta remarque est logique. Mais maintenant cela me revient : quand Kirsten a failli m'envoyer un pruneau dans la viande, elle a dit textuellement : « *Si Christensen y a passé, je ne vois pas pourquoi on épargnerait son collègue*. » Elle me prenait donc, à ce moment-là, pour un allié du Danois. *Or Harper lui a aussitôt rétorqué : « Ce n'est pas un type de la C.I.A. C'est un Français*... » Cela signifie donc que Christensen, lui, était bien un agent américain.

L'Opel roula pendant quelques minutes sans qu'aucune parole fût encore prononcée. Finalement, Legay résuma :

- Bref, qu'on envisage l'un ou l'autre cas, on aboutit à une contradiction...

Coplan se tâta pour trouver ses Gitanes. Il extirpa une boîte écrasée, en inspecta le contenu avec désapprobation, pécha une cigarette fâcheusement pliée qu'il redressa de deux doigts précautionneux.

- Une contradiction n'est pas toujours aussi absolue qu'elle le paraît, déclara-t-il d'une voix songeuse. Surtout dans notre métier... Tant que nous ne connaîtrons pas les mobiles réels de gens comme Serlachius ou Harper, nous n'édifierons que des théories boiteuses.

La voiture atteignit la banlieue de Copenhague. Les grandes avenues étaient désertes, mais des enseignes continuaient à flamboyer en haut des maisons de commerce.

- Une mauvaise heure pour acheter du mercurochrome, du sparadrap et une livre d'aspirine, grommela Francis en jetant néanmoins des regards de part et d'autre pour localiser une pharmacie.

- Nous pourrons avoir tout ça au Palace, suggéra Legay, moins optimiste qu'il n'affectait de l'être. Je ne sais pas si c'est ton coup sur la tête ou autre chose, mais tu n'as pas l'air de te biler outre mesure au sujet de notre enquête ?

- Moi ? Non... Pourquoi ?

- Non seulement nous sommes dans le pétrin, mais c'est encore plus grave que lorsque j'ai quitté Copenhague la première fois.

Grillés tous les deux ; la piste de Christensen : un cul-de-sac. Celle de Serlachius, évanouie. Plus rien, du vent, zéro !

- Écoute, mon petit vieux, prononça Coplan, tu reconnaîtras que les choses auraient pu être pires, notamment si nous avions été étendus tous les deux par la douce Kirsten. Pour l'instant, un simple bloc de glace suffirait à mon bonheur. Ne me casse donc pas les oreilles avec tes questions insolubles. Laisse-moi roupiller une bonne fois pendant douze heures ; après, nous en réparerons.

Legay haussa les épaules.

Quand l'Opel arriva au Palace, les deux hommes descendirent, pénétrèrent dans le hall ouaté où chaleur et lumière composaient une ambiance reposante.

Coplan put obtenir ses aspirines et un nécessaire à pansements. Il réclama en plus une bouteille d'acquavit, quelques sandwiches et deux paquets de cigarettes. Ayant reçu l'assurance qu'on lui monterait le tout dans un instant, il se tourna vers Legay toujours renfrogné et lui dit :

- Passe un coup de fil à Delcourt. Le malheureux doit se morfondre dans son coin. Rendez-vous ici, demain matin à onze heures. Conférence à trois en vue des développements ultérieurs.

Puis, les yeux plissés par un sourire communicatif, il ajouta :

- L'avantage d'un trou, c'est qu'on ne peut plus descendre une fois qu'on est au fond. Tu saisis ?

En fin de matinée, le lendemain, les trois Français tinrent conseil. Assis autour d'une table basse portant les reliefs du petit déjeuner, ils enrichissaient la Régie par une conversion constante de caporal ordinaire en un épais nuage de fumée bleue qui aurait intoxiqué un Danois.

Mis au courant des événements de la veille, Delcourt en tira sur-le-champ une conclusion agréable :

- Fini, le roulement... Christensen effacé, plus de filature. Alors, je rentre à Paris ?

- Pas tout de suite, dit Coplan.

Le teint frais et le front étoilé de sparadrap, il avait recouvré tout son dynamisme.

- Vous êtes le seul que les types de la bande n’ont jamais vu, c’est un facteur important.

La mine de Delcourt s’allongea.

- Mais vous n’avez plus personne à tenir à l’œil, protesta-t-il.

- Oh si ! répliqua Francis avec une satisfaction acide. Vous allez surveiller la bicoque où s’est tenu le rendez-vous d’hier soir, entre Skodsborg et Vedbaek. Elle est habitée par un certain Jörgens, un homme entre cinquante et cinquante-cinq ans, aux cheveux blancs, d’apparence très bourgeoise et d’un naturel plutôt craintif. Il possède un canot automobile qui lui permet d’accéder à sa propriété par la mer. Je vous donnerai de plus amples détails tout à l’heure...

- A propos, intervint Legay, je me demande pour quel motif Serlachius a conduit le colonel là-bas, dès sa descente d’avion.

Coplan, la nuque contre le dossier de son fauteuil, étendit ses jambes devant lui et marmonna en s’étirant :

- Harper, venant des États-Unis, rejoint les forces d’occupation américaines en Allemagne. Il fait un crochet par Copenhague, est piloté par Serlachius jusqu’à la demeure de Jörgens. Le motif se dessine de lui-même : transmission de documents ou entrevue de deux individus n’ayant jamais eu de contact auparavant.

- D’accord, approuva Legay, mais si nous avions l’un ou l’autre un indice plus précis, ça nous aiderait. Tu as peut-être entendu des bribes de conversation ? Tu as pu voir ces gens de près... N’as-tu pas une idée de leur rôle respectif ?

Coplan, les yeux au plafond, une cigarette au coin des lèvres, réfléchit :

- Harper a prononcé quelques phrases bizarres qui semblent accréditer l’opinion qu’il trahit son pays, articula-t-il comme s’il pensait tout haut. Des phrases dans ce genre-ci : « *Je suis déjà trop compromis... Christensen est venu ce soir pour me coincer en flagrant délit*... » Cela révèle qu’il acheminait des renseignements dans le sens U.S.A-Europe. Or, précisément, nous cherchons une filière Europe-U.S.A.

Soudain, ramenant ses pieds vers lui, il agrippa les accoudoirs de son fauteuil et fixa ses deux collègues en lançant :

- Bon Dieu ! Et s'il y avait échange ?

Legay se tapa le genou avec force,

- Nous y sommes ! jeta-t-il, emballé. Voilà qui dénouerait quelques-unes de nos contradictions. Harper agissait peut-être dans les deux sens ! Et Serlachius est un agent double : il alimente deux camps opposés.

- Hé ! Du calme, grogna Coplan. Ne nous énervons pas. Qui nous dit que Serlachius et Christensen, tous deux agents de la C.I.A., n'étaient pas de mèche pour coincer le colonel ?

Delcourt et Legay, frappés par cette stupéfiante possibilité, demeurèrent bouche close. Coplan continua :

- Originaire de Huntsville, officier au Corps des Engins téléguidés et familier des cercles scientifiques de la localité, Harper représente l'informateur idéal, le genre d'homme que les S.R. s'efforcent d'enrôler à prix d'or. Il ne serait guère étonnant que la C.I.A. lui tende un piège pour éprouver sa loyauté, ça se voit tous les jours.

Il y eut un silence, puis Legay hasarda :

- Harper, en tout cas, peut difficilement mener une vie clandestine. S'il est attaché au Q.G. des forces en Allemagne, nous n'aurons aucun mal à le retrouver. On pourrait renouer la piste par-là ?

Coplan, expulsant deux filets de fumée par ses narines, joignit ses mains et répondit posément :

- Ne nous écartons pas trop de notre objectif propre. Que Harper trahisse ou non, qu'il joue le rôle de courrier dans un sens ou dans les deux, pour nous c'est secondaire. Le problème est de savoir si, oui ou non, Serlachius récolte les tuyaux d'un réseau organisé en France. Et, dans l'affirmative, d'anéantir ce réseau. Donc, concentrons nos efforts sur Serlachius.

- Fort bien, admit Legay, mais comment ? Il est perdu dans la nature, et nous n'avons plus personne pour nous conduire jusqu'à lui.

- Ce n'est pas sûr, murmura Francis. Même si Jörgens n'effectue plus de jonctions avec lui, je crois qu'il nous reste une chance.

CHAPITRE XII

Le soir même, le nouveau dispositif était en place. Delcourt vitupérait la malchance qui le contraignait derechef à faire le poireau ; les parages d'une villa manquent vite de pittoresque quand on est obligé de les parcourir dans l'attente d'un incident problématique. En outre, si le nommé Jörgens allait se balader dans son canot au lieu d'emprunter la route, il était impossible de le suivre.

Pendant que Delcourt buvait jusqu'à la lie le calice des servitudes professionnelles, Legay battait la semelle devant le building de la General Motors. Il était six heures moins le quart, comme la veille quand Coplan était venu le relayer.

Dans la pâtisserie, de l'autre côté du boulevard, Coplan était attablé près de la fenêtre et son regard ne quittait pas le va-et-vient des piétons sur le large trottoir. L'Opel était rangée dans la rue adjacente, à sa disposition ou à celle de Legay, selon les circonstances.

Mieux renseigné que Coplan sur Serlachius, Christensen avait attendu à cet endroit-là que le Danois fasse son apparition. Si Christensen était tellement sûr qu'il attraperait Serlachius au passage, cela pouvait résulter de deux raisons : un accord préalable ou, éventualité non moins plausible, connaissance approfondie du trajet qu'accomplissait tous les jours Serlachius à une heure déterminée.

Bien qu'il fût résolu à replacer sa souricière plusieurs jours de suite, Coplan ne voyait pas sans anxiété la progression de l'aiguille des minutes sur l'horloge lumineuse d'en face.

La bagarre de la veille, la mort de Christensen, la blessure de Kirsten Jörgens et l'évasion du prisonnier risquaient d'avoir bouleversé les habitudes de Serlachius, et même d'avoir sonné l'alerte générale dans son organisation.

A mesure que le temps avançait, la confiance de Francis faiblissait sous ses propres arguments. Il déplora de n'avoir pas

relevé l’heure exacte à laquelle Serlachius avait surgi le jour précédent.

Son cœur sauta dans sa poitrine quand, presque par hasard, il aperçut le Danois sur le terre-plein, à l’arrêt du tramway, au moment précis où l’autre montait dans la première voiture.

Il eut la présence d’esprit de noter le numéro du tram avant de se lever et de sortir de la pâtisserie.

Quand il fut dehors, les voitures s’ébranlaient déjà, franchissaient avec des coups sourds les rails de la voie transversale et s’éloignaient dans la direction de la gare.

Legay, qui n’avait rien vu, repéra Coplan et comprit le signe que ce dernier lui adressait ; au risque de se faire écraser dix fois, il coupa la circulation pour traverser le boulevard.

Quelques instants plus tard, l’Opel passa devant lui, ralentit juste assez pour lui permettre de grimper dedans, puis elle suivit les rails du tramway 14.

- Il est passé ? demanda Legay, incrédule. Il était déguisé, ou quoi ?

- Tu ne pouvais pas le voir, dit Coplan, les yeux rivés sur la voie. Avant d’arriver devant la pâtisserie, il a coupé en biais pour atteindre le terre-plein ; les deux voitures du tramway le dissimulaient à ta vue. Il est dans le numéro 14, là-bas...

L’Opel rattrapa le tramway mais conserva un retard d’une trentaine de mètres. A chaque arrêt, elle stoppait le long du trottoir, puis repartait quand les voyageurs descendus des voitures s’étaient dispersés.

- Ton calcul était juste, souligna Legay avec une satisfaction teintée d’âpreté. Maintenant, il ne peut plus nous échapper.

- Ne vends pas la peau de l’ours, conseilla Coplan. Ce type se méfie, il ne se sent plus en sécurité. S’il nous repère, il peut très bien nous mener à un traquenard. Mais nous avons peut-être un atout : que Jörgens ne lui ait pas encore téléphoné et que, par conséquent, il ignore mon évasion.

La poursuite entrecoupée d’arrêts se poursuivit à travers la ville jusqu’à ce que le tramway aboutît au Kongens Nytorv, la place du Théâtre Royal. Là, Serlachius descendit parmi d’autres voyageurs.

- Il va chez le tatoueur, pronostiqua Legay qui reconnaissait l’endroit.

Coplan, n’apercevant pas un espace vide pour garer l’Opel sur la place, débarqua promptement son ami.

- Colle-lui aux talons, jeta-t-il. S’il entre chez le tatoueur, attends-moi au coin du quai.

Legay fila sur les traces de Serlachius tandis que Francis redémarrait, à la recherche d’un emplacement libre.

Pestant et jurant en son for intérieur, Coplan dut s’engager dans une rue voisine pour caser finalement sa voiture. Il revint à longues enjambées vers le théâtre, cherchant du regard l’accès au vieux port. Une grosse ancre de marine posée de guingois au milieu un jardinet lui indiqua la route.

Il n’avait pas fait dix pas que Legay l’interceptait.

- C’est bien ça, il est dans la boutique, annonça ce dernier. On l’attend ou on entre ?

Coplan se gratta le menton. Il ne pouvait croire que cette officine de tatouage fût le domicile de Serlachius. Celui-ci n’aurait pas forcé Legay à y entrer, quinze jours auparavant, pour lui conseiller la prudence. Mais pourquoi s’y rendait-il ?

Des lumières rouges, vertes et bleues embrasaient les façades vétustes ; les tavernes et les dancings commençaient à racoler la clientèle par des éclairages louches. Des groupes de matelots braillaient, surexcités par les invites des prostituées.

- Deux maisons au bord de l’eau, murmura Coplan en regardant les embarcations très diverses qui encombraient le bassin. Et Jörgens possède un canot rapide... Il peut cément aller de l’une à l’autre sans qu’on puisse le filer. Si nous attendions encore quelques minutes ?

- D’accord, accepta Legay.

Se mêlant aux passants, ils arpentèrent le trottoir, parurent s’intéresser aux boîtes d’où s’échappaient des rengaines et des airs de jazz. Pareils à tous ceux qui fréquentent le quartier, ils se promenèrent de long en large sans, toutefois, s’approcher trop de la boutique qu’ils surveillaient.

Soudain, Legay tressaillit. Une volvo suédoise venait stopper exactement en face de l'immeuble, mais en bordure du trottoir opposé qui longeait le dock. Coplan l'avait aperçue aussi ; sans se donner le mot, ils s'immobilisèrent.

Trois hommes descendirent du véhicule : Jörgens le premier, puis deux individus à la carrure impressionnante et au faciès taillé à coups de serpe. En file indienne, ils s'engouffrèrent dans le petit magasin à deux vitrines, baissant la tête pour ne pas cogner le chambranle surbaissé.

- Comme qui dirait une assemblée générale, prononça Coplan à mi-voix. Et voilà Delcourt qui s'amène.

Effectivement, leur collègue, les mains dans les poches, arrivait d'un pas désinvolte dans leur direction. Il était tellement soucieux de situer la maison où les trois complices étaient entrés qu'il ne vit pas Coplan et Legay. Il s'en fallut de peu qu'il les bousculât par mégarde.

- Par ici la bonne soupe, lui dit Francis à mi-voix.

Delcourt sursauta comme s'il avait été secoué par une décharge électrique.

- Ben m... ! lâcha-t-il, estomaqué, en dévisageant ses confrères. Comment êtes-vous là?

- Serlachius, dit Francis avec un calme parfait. Il a précédé vos types chez le tatoueur.

- Ça se goupille bien, jubila Delcourt. Ce coup-ci, on tient le bon bout... Vous savez, Jörgens et les trois autres types sont arrivés par la mer... Ils sont à peine restés dix minutes dans la villa, puis, hormis l'un d'entre eux, ils ont rappliqué ici à toute allure.

- Ils foutent déjà le camp ! signala Legay. Delcourt, cavalez vers votre Volkswagen, vite !

Serlachius en tête, le groupe sortait de la boutique, traversait la rue et s'installait dans la Volvo.

Sans mot dire, Coplan s'éloigna vers la place, sachant que Legay devinerait ses intentions. Delcourt se faufila en vitesse entre des matelots, croisa la voiture des quatre hommes et, aussitôt après, poursuivit son chemin au pas de course.

La Volvo démarra, passa devant Legay mêlé à la foule, déboucha sur le Kongens Nytorv dont elle fit le tour avant de

s’engager dans la Gothersgade.

Cinq secondes plus tard, la Volkswagen de Delcourt ramassait Legay au vol, fonçait vers la place.

- Coplan est là-bas, indiqua Legay au conducteur.

Delcourt suivit le sens giratoire, atteignit l’autre côté de la place, stoppa net devant Coplan. Ce dernier ouvrit la portière, se jeta sur la banquette arrière et ordonna au conducteur :

- Enfilez le boulevard droit devant vous, et foncez. Ils ont fait un tour pour rien, je me demande pourquoi.

La voiture bondit en avant, moteur emballé à chaque changement de vitesse. Cette voie publique rectiligne, large et bien dégagée, permettait de voir très loin. Or dans les premiers cent mètres, seuls brûlaient les feux arrière de trois voitures filant vers l’ouest.

Delcourt eut tôt fait de rattraper la première, car les Danois roulent avec une sage lenteur. C’était une DKW grise. Il la doubla, se précipita à la poursuite de la seconde. Une Opel Kapitan... La Volvo ne pouvait plus être que la troisième, dont l’allure était d’ailleurs nettement plus rapide.

- C’est elle, confirma Legay, le front collé contre le pare-brise. Mais si vous continuez comme ça, vous allez l’emboutir...

Delcourt avait tellement le trac d’être semé qu’il avait fait grimper l’aiguille du compteur à 90, de quoi rendre fous tous les flics de Copenhague. Il lâcha enfin l’accélérateur et s'efforça de maintenir un intervalle constant. Hypnotisé par la voiture précédente, il ne pensa plus qu’à la pister avec une patience tenace.

Coplan se fiait à Delcourt, sachant que celui-ci ferait le maximum pour garder le contact.

Ayant allumé une Gitane, Francis s’interrogeait sur ce brusque rassemblement de la bande, motivé sans doute par les événements de la veille. Pour que Jörgens eût abandonné sa fille, sérieusement blessée, dans la villa de la côte, il devait avoir été stimulé par des raisons impérieuses.

La Wolkswagen, après avoir franchi un pont sur le grand lac séparant le centre de la capitale des quartiers suburbains, poursuivit

sa course en ligne droite pendant dix minutes, puis cahota sur un passage à niveau, ralentit, reprit de la vitesse.

- Ils vont se balader à la cambrousse, se lamenta Delcourt, je risque la panne sèche.

Il lançait de furtifs regards à sa jauge d'essence, inquiet de voir l'aiguille pencher vers les cinq litres.

- Ce serait le comble ! ronchonna Legay. Vous pourriez peut-être leur demander de nous remorquer ?...

Devant eux, la Volvo marchait à 80 alors que le code n'en autorisait que 60. Parfois, Delcourt lui laissait prendre un peu d'avance, éteignait ses feux, puis les rallumait quand il avait regagné le terrain perdu. Un panneau indicateur montra deux directions : Hillerod - Rosldlde.

La Volvo emprunta la première ; bientôt, un paysage de banlieue remplaça le décor citadin. Enfin, elle quitta la grand-route nationale et s'engagea dans une voie secondaire, pour s'arrêter devant une propriété dont la grille était large ouverte.

- Ouf, fit Delcourt, soulagé. Je ne sais pas ce que vous comptez faire, mais moi je ferais bien de chercher une pompe.

- Allez-y, dit Coplan. Nous allons rester près de cette grille jusqu'à ce que vous reveniez, mais faites vite.

Pendant ce temps-là, les quatre passagers de la voiture suédoise avaient mis pied à terre. Ils entrèrent dans le jardin dissimulé par le mur d'enceinte.

Quand ils furent hors de vue, Coplan et Legay sortirent de la Volkswagen, marchèrent vers la grille.

Par rapport à la route principale, l'endroit était fort sombre. Et extraordinairement calme. L'air était chargé d'effluves campagnards, d'odeurs de terre labourée et de relents de bétail. Une brise froide ondulait comme un ressac.

- J'ai l'impression que la scène d'hier se répète, dit Legay en scrutant les environs. J'espère que tu ne vas pas t'exposer tout seul ?

- Non, admit Coplan. Hier nous n'étions que deux, aujourd'hui nous sommes trois, ça change tout. Mais eux, sont-ils quatre ou se sont-ils joints à d'autres membres de leur organisation ?

Francis, après avoir jeté un coup d'œil vers la maison bourgeoise qui s'érigeait à vingt mètres de la grille, s'en détourna et marcha vers la Volvo. Il pesa sur la poignée de la portière, constata que le véhicule n'avait pas été fermé à clé. La tentation lui vint de mettre la voiture en panne, mais, réflexion faite, il y renonça. S'ils étaient trop nombreux à l'intérieur de l'immeuble, il serait préférable de n'y pénétrer qu'après le départ de quelques invités.

Une ou deux minutes plus tard, les lanternes de la Volkswagen réapparurent au virage, puis elles s'éteignirent. Le pas de Delcourt résonna sur les cailloux.

- Ça y est, j'ai fait le plein, annonça-t-il. Et maintenant, quel est le boulot ?

- Venez, dit Coplan à ses deux collègues. On ne peut rien organiser sans une reconnaissance préalable. Premiers objectifs : contrôler les issues, voir où se tient la réunion et dénombrer nos adversaires. Après, nous aviserons.

L'un après l'autre, les trois Français franchirent la grille et progressèrent vers la maison en ordre dispersé, en évitant les sentiers.

Outre le perron de l'entrée principale, une porte à l'arrière et une véranda vitrée permettaient de pénétrer dans la maison. A travers les persiennes du rez-de-chaussée surélevé, on constatait qu'il y avait de la lumière dans toutes les pièces. Comme dans la plupart des maisons Scandinaves, les fenêtres étaient doubles.

Les trois hommes tinrent conseil à voix basse dans un coin du jardin, à l'abri d'un pin.

- Si c'est leur Q.G., dit Coplan, une attaque en règle peut faire des dégâts. De plus, ça risque de révolutionner les environs. Donc, adoptons une tactique moins spectaculaire. Vous, Delcourt, retournez à la Volvo.

Dans une minute trente secondes, actionnez l'avertisseur comme le ferait un flic désireux d'appeler le propriétaire du véhicule, puis planquez-vous contre le mur d'enceinte, mais à l'intérieur du jardin de façon qu'on ne vous voie pas de la rue. Ensuite, surveillez le perron... Vous agirez au mieux, selon ce que vous verrez. Ligne générale : empêcher quiconque de s'évader.

- Compris, approuva Delcourt. Et si j'entends tirer ?

- Vous rappliquez à bride abattue et vous entrez dans la danse. S'il y a du chahut, que ce soit vite fini.

Tandis que Delcourt retournait au-dehors, Coplan et Legay allèrent se poster en haut du perron, de part et d'autre de la porte. Plaqués contre le mur, leur pistolet dans la main, ils attendirent le signal.

Comme prévu, celui-ci retentit peu après. Le klaxon émit quelques appels impératifs qui résonnèrent avec force dans la nuit calme. Retenant leur souffle, Coplan et Legay s'incorporèrent littéralement à la muraille.

Après un temps qui parut interminable, le couloir s'éclaira et la porte s'ouvrit. Un homme s'immobilisa une seconde sur le seuil, puis il avança d'un pas résolu vers les marches de l'escalier. Un croc-en-jambe et un coup de crosse sur le crâne mirent un terme à sa curiosité. Il s'effondra comme un sac, fut retenu dans sa chute et gentiment assis sur les pierres, adossé à la façade.

D'un clin d'œil, Coplan désigna la porte ouverte ; suivi par Legay, il pénétra dans la demeure. Silencieux comme une ombre, il avança dans le hall décoré de grandes plantes vertes et de meubles en rotin. Aucun bruit de voix ne lui apportant une indication utile, il regarda tout autour de lui.

Legay hocha le menton vers une porte faiblement entrebâillée, empruntée sans doute par l'homme qu'ils venaient d'assommer. Coplan opina d'un signe de tête et marcha vers l'huis entrouvert.

Repoussant le battant sans brutalité, il fit irruption dans la pièce, pistolet braqué.

Mais l'ultimatum qu'il allait lancer lui resta dans la gorge.

CHAPITRE XIII

En face de lui, dans trois fauteuils disposés en demi-cercle, étaient assis Serlachius, Jörgens et une dame d'un certain âge, très distinguée, aux cheveux gris. Dans un quatrième fauteuil, tournant le

dos à la porte, se trouvait un personnage au crâne rasé, installé vis-à-vis des autres occupants de la pièce. Une lumière douce, prodiguée par le lustre et par un lampadaire, donnait à cette réunion un aspect presque familial.

Mais ce qui stupéfia les deux Français, ce fut le sang-froid des deux hommes et de la femme qui les voyaient entrer. Aucun d'eux ne fit un geste, n'eut un mouvement de paupières, n'émit le moindre son.

L'individu qui, de sa place, ne pouvait apercevoir Coplan et Legay qu'en tournant la tête, articula une phrase brève à l'intention, croyait-il, de son compatriote revenant du jardin. Francis en saisit le sens, bien qu'il ne fût nullement préparé à entendre du russe.

- Qu'est-ce que c'était, Igor ?

Coplan fit un pas de plus et, froidement, assena sur le crâne rose de l'homme un coup à foudroyer un gorille. Le type ne devait pas être un gorille. Il eut encore la force de se soulever légèrement, puis il retomba sur ses genoux.

- Où est l'autre? questionna Serlachius avec avidité.

- Dehors, dit Coplan. Dans le même état.

- Le ciel soit loué, marmonna Jörgens, les traits décomposés, à bout de forces. J'ai failli crier quand je vous ai vus.

Coplan et Legay échangèrent un regard interrogateur, reportèrent leur attention sur les occupants de la pièce.

La respectable dame était livide, pétrifiée dans son fauteuil. Quant à Serlachius, il s'était levé sans se préoccuper des armes braquées sur lui et il faisait fébrilement les poches au Russe assommé. Il lui subtilisa une liasse de papiers qu'il fourra négligemment dans son veston, puis il fixa Legay en maugréant :

- Vous êtes revenu quand même... Tant pis pour vous. Vous finirez par en payer les conséquences.

A Coplan :

- Vous aussi. Vous en avez réchappé une fois, mais gare à la seconde. Tous, nous y laisserons notre peau, tôt ou tard. Croyez-moi, ils sont trop forts...

- Qui ? demanda Coplan, envahi par un curieux malaise.

- Eux, dit Serlachius en montrant le Russe. Eux et les autres. Quand on les tue, on s'octroie un répit, mais pas plus. Ne laissez surtout pas s'échapper celui qui est dehors.

Sourcils froncés, le masque dur, Coplan dit à Legay :

- Mobilise Delcourt. Qu'il t'aide à rentrer le type du perron.

Déconcerté, Legay acquiesça, repartit vers le hall.

Jörgens, dont les couleurs revenaient peu à peu, questionna d'une voix blanche :

- C'est vous qui avez blessé ma fille ?

- Oui, affirma Coplan, endossant la responsabilité de l'acte.

- Vous auriez mieux fait de la tuer, murmura Jörgens avec une expression douloureuse. J'aurais été plus tranquille, et elle aussi.

Coplan commença à se demander si ses interlocuteurs étaient bien dans un état normal. Ils se comportaient comme si leur esprit n'était pas d'aplomb. Toujours debout, Serlachius interrogea Francis :

- Vous allez les liquider, ou préférez-vous que je m'en charge ?

- Liquider qui ?

- Eh bien, les deux Russes... Et le troisième, celui qui est dans la villa de Jörgens.

Coplan maugréa :

- Je n'ai l'intention de liquider personne, sauf vous, si vous m'y forcez.

A ce moment-là, un coup sourd, suivi d'un bruit de lutte, retentit du côté de l'entrée. Les paupières lourdes de Serlachius se levèrent. Jörgens se contracta dans son fauteuil. Des grognements et des souffles saccadés s'entremêlaient, ponctués par des chocs contre des meubles.

Coplan pivota d'un quart de tour, de manière à tenir sous le feu de son pistolet les quatre personnes assemblées dans la pièce et celles qui se présenteraient dans l'encadrement de la porte.

Le combat se rapprochait. Claquée avec violence par un coup de talon, la porte d'entrée se referma en faisant trembler les vitres. La vieille dame poussa un gémissement, ses prunelles chavirèrent et ses deux bras pendirent mollement de part et d'autre de son buste écroulé contre le dossier.

La figure tuméfiée, tordue par la fureur, l'homme apparut dans l'embrasure. Son regard meurtrier balaya la pièce, se figea sur Coplan.

- Du calme, Igor, conseilla Francis en russe, son arme pointée vers le ventre de l'individu.

Stupéfait de s'entendre interpeller dans sa langue maternelle, Igor resta cloué sur place. Un objet fendit l'air et vint le frapper au milieu du front avec un bruit mat ; le regard du Russe se voila, un filet de sang se répandit sur son visage avant même que ses jambes eussent perdu la force de le soutenir. Il tournoya lentement sur lui-même et s'abattit comme un bœuf.

- Je l'ai eu, exulta Serlachius, transfiguré.

- Bravo, dit Coplan, mais désormais gardez les mains en l'air et allez vous coller face au mur. Vous visez trop juste à mon goût.

Tandis que le Danois obéissait en grommelant des paroles indistinctes, Francis rétrograda vers la porte du hall et jeta un coup d'œil derrière lui.

Delcourt était allongé par terre, la tête posée sur son bras replié. A quatre pattes, Legay s'ébrouait, essayant de se remettre sur ses jambes. Apercevant Coplan debout près du corps du Russe, il marmonna :

- C'est un taureau, ce gars-là. D'une seule décharge il nous a envoyé dinguer tous les deux... Tu l'as sonné ?

- Pas moi, dit Coplan. Serlachius a réédité son coup d'hier soir, avec autant de succès.

- Mince..., fit Legay, encore étourdi mais enfin debout. Pourvu que Delcourt ne soit pas...

Toutes les lumières s'éteignirent subitement. Une obscurité totale engloutit le hall et la pièce contiguë. Un frisson dans la nuque, Coplan fléchit instantanément les jambes et s'affala sur le tapis.

Il y eut un rire glaçant, puis Jörgens cria, éperdu :

- Serlachius !

Un fauteuil fut renversé, les charnières d'une porte grincèrent, puis un silence sépulcral boucha les oreilles de Francis et de Legay. Ce dernier, immobile dans le noir, dégaina son pistolet et sortit sa torche-stylo.

- Rien de cassé, Francis ? s’enquit-il avant d’allumer, redoutant une attaque imprévisible.

- Ça va, répliqua Coplan, à ras du sol.

Un faisceau bleu jaillit de sa main gauche, se promena sur les fauteuils. La femme évanouie n’avait pas changé de position, les deux Russes non plus, mais Jörgens était ratatiné sur son siège comme s’il s’attendait à être assassiné. Et Serlachius n’était plus là.

Le faisceau de la lampe de Legay se joignit au premier, éclaira Coplan. Celui-ci se leva et dit :

- Court-circuit général. Serlachius nous a fabriqués. Cavale dehors, empêche-le de nous fausser compagnie.

Legay courut vers l’entrée, ouvrit la porte d'un geste brusque et sauta les quatre marches du perron, mais il n’était pas encore à mi-chemin de la grille que le rugissement du moteur de la Volvo éclatait dans la nuit.

Lorsqu’il parvint à la rue, la voiture rapetissait déjà. Sans feux rouges à l’arrière, elle s’enfonça dans les ténèbres.

Haletant et se tenant à quatre pour ne pas tirer dans sa direction, Legay l’entendit virer avec une plainte des quatre pneus, puis le son se perdit dans la brise.

Rageur, il remonta vers la demeure. C’était la troisième fois que Serlachius les semait... A la quatrième rencontre, il commencerait par lui casser les pattes, et puis le reste.

Quand il eut regagné le hall, il vit que les choses en étaient toujours au même point : Delcourt couché dans le hall, Coplan montant la garde à la lueur de sa torche.

- Il a décampé, annonça-t-il avec un geste d’impuissance. Je n’ai même pas eu le temps de courir jusqu’à la Volks...

- Sa fuite est idiote, dit Coplan. Un coup de tête... Mais nous le rattraperons tôt ou tard.

- Tu crois?

- Avant une demi-heure tu partageras mon optimisme, assura Francis. Remplace-moi... Je vais localiser le court-circuit et remettre un fusible. Au moindre mouvement des deux Russes, applique-leur une dose supplémentaire sur le crâne, je ne tiens pas à ce qu’ils nous dérangent...

Il alla explorer la partie du mur opposé, à l'endroit où Serlachius s'était tenu juste avant l'extinction des lumières.

Dans une prise de courant située à un mètre du sol, un morceau de fil de cuivre rouge de trois millimètres d'épaisseur, formant cavalier, avait été enfoncé dans les deux broches.

Coplan arracha l'objet des alvéoles, l'examina. Aux deux extrémités subsistaient des lambeaux de papier fin, en partie brûlés.

- Serlachius avait manigancé ce système de longue date, dit Coplan à Legay. Il avait placé à demeure un cavalier dans la prise, en isolant les contacts. Il suffisait d'une simple poussée pour provoquer le court-circuit...

Suivant le trajet des canalisations électriques, Francis repoussa le battant d'une porte entrouverte, dont les gonds grincèrent comme quelques minutes auparavant. Il accéda au sous-sol, repéra bientôt le compteur et le tableau des fusibles.

En moins d'une minute, il remplaça le plomb défectueux. Partout la lumière se ralluma.

Ayant rejoint Legay, Coplan le renseigna :

- Il paraît que ces deux costauds sont des Russes. Serlachius et Jörgens ont eu l'air de les craindre comme la peste. Attache-les de manière que nous n'ayons plus à nous soucier d'eux. Ensuite, essaye de ranimer cette femme et occupe-toi de Delcourt.

Il avait glissé son pistolet dans sa poche intérieure, s'était essuyé les mains à son mouchoir pour les débarrasser de la poussière qui tachait ses doigts. Il releva le fauteuil renversé, s'y installa en face de Jörgens.

- Kirsten est gardée comme otage par le troisième agent soviétique, hein ? prononça-t-il en guise de préambule.

Jörgens fit un signe d'assentiment.

- Où vous ont-ils mis le grappin dessus ?

- En Suède... Au moment où, après avoir transmis les documents du colonel Harper, je m'apprêtais à rallier la côte danoise.

- Et ils vous ont obligé à les guider jusqu'à Serlachius ?

- Oui, dit Jörgens avec une expression traquée.

Coplan exhiba un paquet de Gitanes, le présenta à son interlocuteur. Après une hésitation, Jörgens en prit une.

- De vos divers adversaires, je suis le moins dangereux, prononça Francis. Le moins dangereux pour vous, bien sûr. Mais, en l’absence d’un minimum de compréhension de votre part, je peux aussi vous loger une balle dans la tempe et laisser votre fille en tête à tête avec le gentleman qui la garde.

Il étouffa la flamme de son briquet en rabaissant le capot d’or fin, souffla un cône de fumée bleue.

Jörgens remua, un peu décontracté par la bouffée qu’il venait d’aspirer. Depuis vingt-quatre heures, ses nerfs étaient surtendus.

- Quel est votre rôle, dans le réseau de Serlachius? questionna Coplan d’une voix détachée.

- La liaison avec l’U.R.S.S., avoua Jörgens, le front baissé.

- Dans ce cas, expliquez-moi pourquoi, alors que vous convoyez en suède des renseignements de source américaine, des agents du Razvedroup (S.R. de l’Armée Rouge) vous tombent dessus au lieu de vous accueillir à bras ouverts ?

- Parce que j’acheminais aussi des renseignements d’U.R.S.S. vers les États-Unis.

Coplan se cala plus confortablement sur son siège. Legay, qui venait d’entraver solidement les poignets et les chevilles des agents russes, s’interrompit un instant dans sa besogne pour lancer à Francis un regard significatif. La réponse de Jörgens confirmait exactement l’hypothèse émise lors de leur conférence au Palace.

- De quel genre de renseignements s’agit-il ? demanda Coplan.

Là, Jörgens renâcla.

Au cours du dialogue, il semblait avoir reconquis une certaine maîtrise de soi. Sa grande frayeur du début s’était dissipée lorsqu’il avait constaté que les Russes étaient mis définitivement hors d’état de nuire.

- Je suis à votre merci, admit-il avec contrainte. Le sort de ma fille dépend de vous. Je suis donc en mauvaise posture pour vous proposer un marché, mais seriez-vous disposé à me faciliter le séjour en France et à garantir notre sécurité à ma fille et à moi ?

Coplan tambourina du bout des doigts le rembourrage des accoudoirs, affichant une perplexité qu’il n’éprouvait pas.

- Cela dépend des actes que vous avez commis au détriment de mon pays... et de l'intérêt que vos aveux peuvent offrir pour nous.

Jörgens se pencha en avant. Ses doigts nerveux emprisonnèrent le genou de Coplan.

- Je n'ai fait aucun tort à la France, articula-t-il d'une voix pressante, presque solennelle. Et je peux vous rendre un service dont vous ne pouvez imaginez l'ampleur. Accordez-moi le droit d'asile.

- Je veux bien vous accorder ma protection jusqu'à Paris, mais je ne puis prendre aucun engagement au-delà. Encore faut-il que vous me répondiez sans restrictions d'aucune sorte. De quel genre de renseignements s'agit-il ?

Jörgens secoua la tête.

- Ce que je pourrais vous citer verbalement n'aurait qu'une valeur relative. Au surplus, vous n'en croiriez pas un mot. Or, je suis persuadé que Serlachius s'est enfui pour détruire tous les documents qui sont en sa possession.

Le sang de Coplan ne fit qu'un tour.

- Comment ? fit-il. Ses papiers ne sont pas ici ?

- Ici ? répéta Jörgens, ahuri. Mais pas du tout ! C'est sa résidence de campagne, et il a précisément mené les Russes ici parce qu'il n'y a rien de compromettant dans cette maison.

Coplan, sautant sur ses pieds, empoigna Jörgens par le col et le traîna presque hors de la pièce.

- Jean ! cria-t-il. Je pars. Attends de mes nouvelles. Comment va Delcourt ?

- Il se retape, sa caboche était plus dure que je pensais.

- Bon. Eh bien, faites une belote jusqu'à mon retour. J'emmène Jörgens...

Il secoua vigoureusement son prisonnier et lui grinça dans la figure :

- ... car je suppose que vous savez où il est allé, Serlachius?

- Je... je suis à peu près sûr qu'il...

- Alors, en route ! ordonna Francis en l'attirant au-dehors. Gare à vous si nous arrivons trop tard !

Ils dévalèrent le perron, traversèrent le jardin au pas de course et atteignirent la route.

Saisissant Jörgens par le bras, Coplan le força à courir jusqu'à la Volkswagen. Hors d'haleine, ils embarquèrent tous les deux ; la voiture démarra en trombe, fit un demi-tour en escaladant les trottoirs et fonça vers la nationale.

Lorsque Coplan eut lancé le véhicule à cent à l'heure en direction de Copenhague, il renoua le dialogue.

- Où Serlachius conserve-t-il les archives de son organisation ?

Dans l'ombre, Jörgens eut un sourire triste.

- Les archives... C'est beaucoup dire. Nous ne sommes pas nombreux, et notre organisation était réduite à sa plus simple expression : quelques correspondants bénévoles, des complicités dans certains cercles très fermés, mais pas d'agents secrets professionnels. De là viendra sans doute notre perte.

Coplan médita quelques secondes puis fit remarquer :

- Vous ne m'avez pas répondu...

- Pardon. Eh bien, la documentation que possède Serlachius doit tenir tout entière dans la bibliothèque de son bureau personnel, à l'Université.

L'étonnement de Francis fut tel qu'il reporta son regard de la route sur son compagnon. La voiture fit une embardée, dérapa, reprit sa course en ligne droite.

- A l'Université ? Mais qui est Serlachius, en fin de compte ?

- Vous ne le saviez pas ? Serlachius est docteur en Physique et Mathématiques, il professe à l'Université de Copenhague. Moi-même, je suis un professeur retraité de l'Université de Stockholm.

La Volkswagen dansa en passant au-dessus du passage à niveau, puis elle enfila la Nôrrebrogade dont la perspective pointait vers le cœur de la capitale.

- Quel besoin avez-vous de tremper dans des trafics clandestins, bon sang ! s'exclama Coplan. A votre âge, c'est de la folie furieuse !

Jörgens se tassa frileusement contre le dossier de la banquette. Ses lèvres bougèrent à peine lorsqu'il allégua :

- C'est surtout une question de conscience. Quand Serlachius a fait appel à mon concours, j'ai estimé que je n'avais pas le droit de le

lui refuser, tout en sachant qu'un jour où l'autre les choses tourneraient mal. Mais nous n'avions pas prévu que les événements marcheraient si vite, ni que nous tomberions en possession de renseignements plus jalousement gardés que ceux relatifs aux bombes thermo-nucléaires.

- Mais de quoi s'agit-il, vingt dieux ? proféra Coplan, à bout de patience, prêt à écraser les pieds de Jörgens d'un coup de talon si l'autre persistait à esquiver l'essentiel.

- De la conquête d'un autre monde, lâcha le professeur.

CHAPITRE XIV

Ils atteignirent l'Université alors que neuf heures sonnaient à la cathédrale voisine.

Bien qu'il eût roulé à tombeau ouvert, Coplan n'avait pas rattrapé la Volvo. Le cœur crispé d'inquiétude, il réalisait que l'issue finale de sa mission ne tenait plus qu'à un fil. Une question de secondes...

Jörgens et lui gravirent les quelques marches de l'escalier en arc de cercle, sonnèrent à la grande porte encadrée par deux énormes brûle-parfum en bronze. Peu après, la porte s'ouvrit et le concierge dévisagea les deux visiteurs.

- Bonsoir, professeur Jörgens, salua-t-il, respectueux.

- Bonsoir, Finn... Le professeur Serlachius n'est-il pas arrivé il y a quelques minutes ?

Le concierge ouvrit davantage le vantail, fit appel à sa mémoire.

- Non, dit-il. Il est parti vers cinq heures, comme d'habitude, et il n'est pas revenu.

Jörgens regarda Coplan, comme pour solliciter son avis.

- On peut peut-être l'attendre dans son bureau ? suggéra celui-ci, les nerfs à fleur de peau.

- Impossible, il en a la clé, dit Jörgens.

- Sans doute a-t-il fait un détour avant de venir ici, insinua Francis. N'avait-il pas de raison de passer par le Nyhaven ?

Il s'était abstenu de faire allusion à la boutique de tatouage, mais Jörgens comprit.

- C'est vraisemblable, je n'y avais pas songé. En tous les cas, merci, Finn, nous reviendrons éventuellement avec le professeur Serlachius tout à l'heure.

- A votre service, dit le concierge avant de refermer le lourd battant.

Les deux hommes se retrouvèrent seuls au bas des marches, entre les ronds de lumière projetés par deux lanternes.

- Il avait repris au Russe les papiers que celui-ci avait saisis sur moi, monologua Jörgens. C'étaient des informations originaires d'U.R.S.S. qu'on m'avait transmises en Suède, et que Harper devait convoyer lors de son retour aux États-Unis. Il a dû effectivement les porter au Nyhaven...

- Et s'il plantait tout là pour prendre la fuite à l'étranger ? dit Coplan d'une voix saccadée. Maintenant que le Razvedroup est à ses trousses, que nous occupons sa maison et que vous êtes entre nos mains, les jeux sont faits, pour lui.

- Détrompez-vous, opposa Jörgens. Il n'a rien à craindre des Russes : il est protégé par eux.

Une expression sarcastique, mais découragée, se peignit sur ses traits quand il ajouta :

- C'est moi qui suis visé... et Kirsten.

Coplan avait l'impression de se débattre dans un effroyable imbroglio. Malgré les indications que lui fournissait Jörgens, il ne parvenait pas à se former une image cohérente de la situation. Chaque fois qu'il croyait entrevoir une lueur, une phrase du Suédois venait l'éteindre au heu de l'attiser.

- Mais si Serlachius est protégé par les Russes, pourquoi voulait-il supprimer ceux qui étaient chez lui ? demanda-t-il, heurté par cette contradiction-là parmi bien d'autres.

- Parce que ceux-ci, en m'interceptant en Suède, avaient acquis la preuve que nous passions aux Américains des renseignements de la plus haute importance. S'ils rapportaient cette preuve à Moscou, les Soviets réviseraient leur position à son égard.

Le cerveau encombré d'idées confuses, Coplan revint à des questions pratiques, immédiates,

- La propriété dont nous venons est, disiez-vous, la maison de campagne de Serlachius. N'a-t-il pas un domicile dans Copenhague ?

- Si... Un petit appartement au 8 de la Toldbodgade.

L'adresse que Serlachius avait fournie au lieutenant Ringsted était réelle ! Décidément, ce singulier professeur ne manquait ni de culot ni de sang-froid...

- Allons jusque-là, décida Francis, incapable de rester inactif. S'il n'y est pas, nous reviendrons ici.

Ils remontèrent dans la voiture, roulèrent vers le centre. En cours de route, Coplan s'enferma dans un mutisme complet. Ce n'est qu'au Kongens Nytorv qu'il ouvrit la bouche pour demander à Jörgens de lui indiquer le chemin.

Ayant rangé la Volkswagen à proximité du numéro 8, dans la rue derrière le Palais Royal d'Amalienborg, Coplan dit au Suédois :

- Désormais, j'entends que vous vous conduisiez comme mon allié, contre Serlachius. Un seul faux pas et je vous fourre dans les pattes des Russes, d'accord ?

Jörgens haussa faiblement les épaules, montrant que cette mise en garde était superflue. Il avait tout à perdre en s'aliénant le seul homme qui pouvait les conduire, Kirsten et lui, en sécurité loin du Danemark.

Coplan et le professeur se dirigèrent vers l'immeuble vieux style où habitait Serlachius ; soudain, Francis repéra une Volvo en stationnement.

- Est-ce bien la vôtre ? s'assura-t-il auprès de Jôrgens.

- Oui... Il doit être chez lui pour l'instant.

- Bon. Eh bien, voici ce que vous allez faire...

Pendant deux ou trois minutes, Coplan expliqua en détail ce qu'il attendait du Suédois. A plusieurs reprises, celui-ci acquiesça, très attentif. Ensuite, ils pénétrèrent dans le vestibule et ils montèrent les escaliers en silence.

Au premier étage, sur un signe de Jörgens, Coplan s'adossa à l'un des battants de la double porte de l'appartement de Serlachius.

Jörgens actionna le timbre à un rythme convenu : deux coups brefs, un long.

L'oreille collée contre le bois, Francis épia un signe de vie quelconque. Percevant un léger bruissement, il glissa sa main droite dans sa poche intérieure, fit un clin d'œil au professeur.

Des pas s'approchèrent. A travers le panneau, une voix anxieuse chuchota :

- C'est toi, Jörgens?

- Oui... Bon Dieu, Serlachius, je n'espérais pas te trouver ici... J'ai pu m'évader aussi pendant qu'ils se battaient dans le noir...

Jörgens s'exprimait avec agitation, sur un ton angoissé.

La porte s'ouvrit. Serlachius ne vit que son collègue, émit un soupir bruyant, s'écarta pour faire entrer le Suédois. Jörgens avança de deux pas, la figure crispée par une appréhension qui n'était pas feinte.

Serlachius repoussa le battant, mais lorsque celui-ci fut presque refermé, il revint avec une violence inouïe et frappa le Danois en plein front.

Coplan, agrippant Serlachius au col, gronda en lui enfonçant le canon de son revolver sous les côtes :

- Ne faites plus le malin, Serlachius. Écoutez-moi calmement pendant dix secondes ou je vous ouvre le crâne comme une boîte à conserves...

De sa main gauche, il tordait le col du Danois, l'étranglant par un impitoyable garrot. Du pied, il referma la porte. Avec un déclic, le pêne bloqua la serrure.

Étourdi par le choc, la figure empourprée par un début d'étouffement, le ventre meurtri par une barre d'acier, Serlachius était cloué au mur comme un papillon.

- Pardonne-moi, articula Jörgens avec effort. Je n'ai pas eu le choix... Écoute-le... Ils tiennent ta femme comme otage.

Les muscles contractés du Danois se tendirent encore davantage, car il suffoquait sous l'étreinte brutale qui lui enserrait le cou. Coplan allégea légèrement sa torsion.

- Vous y êtes ? interrogea-t-il durement. Plus d'échappatoire possible. Maintenant, vous êtes broyé. Il ne vous reste plus qu'un

choix, celui de l’étau : les Russes, les Américains ou moi. Qu’est-ce que vous préférez ?

Les paupières de Serlachius battirent, annonçant sa capitulation. Coplan le lâcha, recula d’un pas, rengaina son arme. Il venait de donner un échantillon suffisant de sa vigueur physique pour ôter à Serlachius l’envie de se battre.

Sa victime souffla comme un phoque, passa deux doigts dans son encolure pour l’entrebâiller davantage.

Vaincu, le Danois hocha la tête, haleta :

- Suivez-moi... Peut-être est-ce mieux ainsi...

Emboîtant le pas aux deux Scandinaves, Coplan pénétra dans un petit salon confortable mais désuet. Serlachius se laissa tomber sur un divan. Il passa la langue sur ses lèvres sèches, fixa sur Jörgens un regard dénué d’animosité, plutôt empreint de découragement.

Avant de s’asseoir, Francis vérifia si aucun objet maniable ne se trouvait à portée de la main du Danois. Il balaya du bras les potiches posées sur une table basse à côté du divan et dit, toujours vindicatif :

- Mes conditions sont claires, Serlachius. Vous allez vider votre sac et me remettre absolument tout ce qui concerne vos activités illégales. En cas de refus, je prescris à mes hommes de libérer les deux Russes, de leur confier votre épouse et de leur indiquer l’adresse d’ici. Je préviendrai aussi la C.I.A. de l’assassinat de Christensen et dénoncerai la trahison du colonel Harper. Votre réseau sera réduit en miettes, et vous aussi. Que choisissez-vous ?

Encore essoufflé, les mains croisées sur son estomac, Serlachius leva des yeux lucides sur son interlocuteur.

- Et qu’y aura-t-il de changé si j’accepte ? argua-t-il pesamment. Même sans vous, sans intervention de votre part, je suis au bord du gouffre...

Il remua les épaules, lança de nouveau un coup d’œil à Jörgens, reprit :

- Je veux bien tout vous dire, moi... Le seul inconvénient qui puisse en résulter, c’est que vous payerez le prix de mes

confidences. Il y a des choses dont il vaut mieux rester à l'écart, n'est-ce pas, Jörgens?

- J'en serai juge, dit sèchement Coplan. Combien d'agents avez-vous en France?

- Pas un seul, affirma Serlachius avec force. Widmann a été une exception. Sa disparition mettait fin au détournement des procédés secrets de la maison Berthelot. C'est pourquoi je ne désirais pas entrer en conflit avec les Services Spéciaux français : j'ai essayé de le faire comprendre à votre collègue Legay.

- Quels étaient les buts de votre organisation ?

Serlachius redressa le buste, planta un regard franc dans celui de Francis.

- Notre but était strictement humanitaire, déclara-t-il avec une pointe d'arrogance. Ni moi, ni ceux qui m'aidaient, n'avions quelque chose à gagner dans cette entreprise, à laquelle nous n'étions d'ailleurs pas préparés.

Il se tut un instant, parut chercher un point de départ à sa confession. Il appuya ses mains sur ses genoux et entama ses explications :

- Vous n'ignorez pas que la préparation de la bombe H a provoqué, à l'époque, parmi ceux qui étaient attelés aux recherches, une véritable crise de conscience devant la responsabilité colossale qu'ils assumaient devant l'Humanité. L'avenir de la planète, le sort de la race et le spectre d'une dévastation intégrale hantaient leur esprit. Les uns ont réagi en donnant leur démission, d'autres ont essayé de détourner les autorités de ces projets funestes, d'autres encore ont estimé qu'une arme aussi décisive risquait d'octroyer une puissance démesurée à un gouvernement et de lui donner, en fait, la domination du monde. Estimant que la sécurité et l'indépendance des nations ne pouvait dépendre que d'un équilibre entre deux blocs opposés et tous deux détenteurs de la bombe H, quelques savants américains et britanniques ont pris l'initiative d'échanger avec des savants soviétiques des informations sur les travaux en cours. Certains ont été arrêtés, d'autres, sur le point de l'être, ont fui derrière le Rideau de fer, mais le but a été atteint : l'U.R.S.S. et les

États-Unis sont pratiquement à égalité dans ce domaine à l'heure actuelle. Et ils le savent...

Serlachius eut un sourire amer. Sa voix baissa d'un ton :

- On pouvait espérer qu'un pareil problème ne se représenterait pas de sitôt. C'était sous-estimer les nations avides d'étendre toujours leur puissance. Leur idéal fut alors de créer des bases qui seraient à l'abri des coups de l'adversaire : sur Terre, ce n'était plus possible. La portée des fusées et l'ampleur des destructions causées par une seule bombe interdisaient mathématiquement de rendre un endroit du globe invulnérable. Alors a débuté le duel des satellites artificiels ; avec une hâte fébrile, les deux Grands se sont mis à étudier les moyens qu'il faudrait mettre en œuvre pour lancer à très haute altitude des engins qui, par les simples lois de la gravitation, tourneraient éternellement autour de la Terre. Une véritable course s'engagea : le gagnant, celui qui parviendrait le premier à envoyer dans l'espace une sorte de forteresse capable de foudroyer un continent, aurait conquis une suprématie définitive car, dès lors, il serait en mesure d'interdire à quiconque de l'imiter. Et les savants embrigadés dans la réalisation de ce projet éprouvèrent les mêmes scrupules que les atomistes.

Coplan, les traits tendus, conclut d'un ton bref :

- Et vous êtes devenu le trait d'union entre Américains et Russes désireux d'échanger des informations... Toujours le souci d'équilibre entre deux pays pouvant acquérir la maîtrise du monde ?

- Exactement, approuva Serlachius. Cet échange avait pour but essentiel de niveler les chances ; en empêchant l'un des deux blocs de prendre une avance trop sérieuse sur l'autre, nous évitons à tous les autres pays de tomber sous la coupe d'un seul. Du moins... nous l'espérions, mais les progrès accomplis par l'un des deux adversaires ont dépassé tout ce que nous pouvions craindre. Vous m'avez demandé des documents ? Je vais vous en montrer...

Serlachius se leva. Coplan sentait qu'à présent le Danois ne tenterait plus rien contre lui. Il le laissa se déplacer dans la pièce, et s'il le suivit des yeux, ce ne fut que par curiosité.

Le professeur alla vers un banal porte-journaux bourré de magazines. Dans le tas, il en prit un dont on ne voyait que le dos et

qui, en apparence, était identique aux dizaines de revues d'actualités qu'on publie dans toutes les capitales. Toutefois, ce magazine-ci présentait une particularité : deux des pages intérieures étaient collées ensemble sur tout leur pourtour.

Serlachius les sépara à l'aide d'une lame de canif et fit apparaître une enveloppe grande comme une feuille de papier machine. Il en souleva la patte, fit glisser les documents qu'elle contenait sur une table ronde.

- Regardez, dit-il. Surtout les photos...

Et vous pouvez prendre le tout. Désormais, ça m'est égal.

Nerveux, Coplan saisit les clichés 13 x 18, considéra le premier avec une expression incompréhensive, le tourna dans tous les sens pour voir comment il fallait le tenir. Puis ses sourcils se froncèrent, un pli vertical naquit entre ses yeux ; il prit la photo suivante et alors ses traits s'altérèrent. A la troisième, il fixa Serlachius et murmura, presque aphone :

- Ce n'est pas possible... Ce sont des truquages...

Serlachius eut une grimace de dérision.

- Des truquages ? Vérifiez les cachets, au dos.

Coplan le fit, et sa stupeur se mua en un effarement prodigieux.

Alors il poursuivit son examen à une allure folle, ses doigts jonglèrent avec les dix images que seuls quelques rares hommes avaient eu l'occasion de contempler.

- C'est fantastique, souffla-t-il, sidéré. Et cela se passe maintenant ?

Serlachius hocha plusieurs fois la tête en signe d'assentiment.

- Vous comprenez à présent pourquoi il valait mieux l'ignorer ? dit-il. Ceux qui, sans en avoir le droit, sont au courant, seront traqués sans merci, et la mort de Christensen, bien qu'inévitable, nous a introduits dans l'engrenage. Un engrenage dans lequel vous venez de mettre la main, vous aussi...

Coplan appuya son poing sur l'ensemble des documents, dévisagea les deux professeurs.

- Mon devoir est de vous sauver, prononça-t-il sans emphase mais avec résolution. De vous sauver tous : Clyde Roberts, le colonel Harper, Keasby et les autres. Ce n'est peut-être pas

impossible. Dites-moi, que s'est-il passé exactement chez Jörgens hier soir, avant mon arrivée ?

Serlachius s'assit sur le divan. Une terrible lassitude semblait s'être abattue sur lui. Le visage creusé, il marmonna :

- Ce n'est pas difficile à deviner... La C.I.A. - tout comme le Razvedroup - me couvrait parce qu'elle croyait que mes informations étaient à sens unique. Mais les choses se sont gâtées quand le S.R. américain s'est avisé qu'une usine russe appliquait aussi le procédé de la maison Berthelot. Cela supposait que la même documentation avait été fournie aux Soviets. On a suspecté un double jeu de ma part. Christensen, chargé de l'enquête, a commencé par se lier avec Widmann en faisant état de son amitié avec Clyde Roberts. Mais Widmann est mort sur ces entrefaites. Reparti aux États-Unis, Christensen s'est attaché à découvrir si l'homme qui transportait mes informations en Amérique n'en ramenait pas aussi en Europe. Il savait que Jörgens assurait la liaison avec la Suède et l'U.R.S.S. Quand il nous a vus entrer chez lui, Harper et moi, il en a déduit que ses soupçons étaient fondés. Ils l'étaient encore plus qu'il ne le pensait ! Voulant surprendre Harper en flagrant délit, il est entré et, revolver au poing, a exigé du colonel qu'il vide sa serviette. Impulsive, ne voyant plus d'autre solution que celle-là, Kirsten l'a tué.

Coplan se pinça le menton.

- Donc, résuma-t-il, Christensen seul avait la preuve du rôle équivoque du colonel ? Personne d'autre n'avait jamais rien décelé auparavant ?

- Non, confirma Serlachius.

- Et à peu près le même scénario s'est déroulé du côté russe ? interrogea Francis en regardant cette fois Jörgens.

- Oui, dit le Suédois. Les agents soviétiques nourrissaient les mêmes soupçons à mon égard. Ils m'ont mis la main au collet au moment où je quittais le sol suédois, et ils se sont emparés des papiers qu'on m'avait remis. Cependant, ils se demandaient encore si Serlachius était au courant : leur confiance en lui était ébranlée, mais pas entièrement détruite. Ils ont voulu me confronter avec lui...

- Vous avez le téléphone ? demanda Coplan.

Serlachius acquiesça.
- Laissez-moi appeler votre maison de campagne, décida Coplan.

CHAPITRE XV

Le lendemain soir, l'opinion publique danoise se passionna pour une énigme annoncée en grandes manchettes par les journaux.

Sur une plage de la côte est, à vingt kilomètres au nord de Copenhague, on avait découvert trois cadavres percés de balles. Le problème ainsi posé à la sagacité de la police était insoluble. En effet, l'un des morts tenait le pistolet d'où étaient sortis les projectiles trouvés dans le corps des autres, et lui-même avait été assassiné à l'aide d'un Mauser muni d'un silencieux, arme trouvée dans la main d'un de ses adversaires.

Ce qui achevait de rendre cette affaire mystérieuse, c'est que le premier, un Américain d'origine danoise, avait été frappé d'une balle dans le dos et que son décès était antérieur de plusieurs heures à celui des autres victimes, lesquelles étaient de nationalité finlandaise.

Pourquoi ces trois hommes s'étaient-ils donné rendez-vous la nuit au bord de la mer ? Avaient-ils des comparses qui avaient fui dans une embarcation après ce sanglant règlement de comptes ?

Ces questions demeurèrent sans réponse, car les services de sécurité danois eurent tôt fait de soupçonner une querelle d'agents secrets ; un pudique black-out tomba promptement sur ce drame.

En revanche, la C.I.A. et le Razvedroup se doutèrent qu'il y avait eu un fâcheux court-circuit autour du réseau Serlachius.

Les morts ayant emporté leur secret dans la tombe, les Russes espérèrent que leur troisième agent, dont la presse n'avait pas fait mention, réapparaîtrait lorsqu'il aurait soigné ses blessures. Ils ne le revirent jamais, pour la bonne raison qu'il marinait par vingt brasses de fond dans l'Oresund, un poids de fonte aux chevilles.

Serlachius fit parvenir aux deux services ennemis une note de protestation vigoureuse, alléguant que la surveillance dont il avait été l'objet avait abouti à une catastrophe dont il avait appris les détails par la presse. Il poursuivait en disant qu'il coupait toutes ses liaisons et qu'il ne fournirait plus de renseignements pendant plusieurs mois, l'adversaire resserrant trop ses investigations autour des correspondants.

Aux Américains, il signala que Jörgens avait failli être coffré par les Russes ; aux Russes, il prétendit que Jörgens, rentrant de Suède, avait manqué d'être abattu par un agent de la C.I.A., ce qui expliquait peut-être l'hécatombe sur la plage.

Par d'autres voies aussi discrètes, et toujours sur les conseils de Coplan, Serlachius avisa Clyde Roberts et le colonel Harper de sa retraite. Ceux-ci se débarrassèrent sur-le-champ des papiers compromettants qu'ils détenaient encore, devinant que la C.I.A. n'allait pas en rester là.

Dotés d'un visa par les soins de l'Ambassade, les deux professeurs scandinaves, plus une dame âgée et une jeune femme au teint pâle arrivèrent à Paris dans des voitures pilotées par Legay et Delcourt.

Ceux-ci n'étaient pas fâchés de revoir la Tour Eiffel, après les macabres corvées exigées par Coplan. Ils ne voyaient toujours pas pourquoi ce dernier entourait de soins attentifs des gens qu'il avait combattus avec acharnement et qui, quelques jours plus tôt, ne rêvaient que de l'enterrer.

Il est vrai que ni Legay ni Delcourt n'avaient été invités à jeter un regard sur les documents que transportait Francis.

Lorsque Coplan pénétra dans le bureau du Vieux, il craignit que son chef n'eût été contraint de regagner la Côte d'Azur ; mais son appréhension fut aussitôt calmée : le Vieux était à son poste.

- Bonjour, Patron, dit Francis avec une intonation affectueuse. Mission Danemark terminée.

- Ah ? fit le Vieux, sortant de sa léthargie. Pas de coup dur ?

- Équipe au complet, annonça Francis, qui préférait provisoirement passer sous silence certaines obligations pénibles auxquelles il avait dû se résoudre. Je vous ramène aussi quelques personnes dont l'audition promet d'être assez intéressante.

Il enleva son loden, exhiba une enveloppe qu'il déposa sur le bureau, non pas devant le Vieux, mais tout près de lui.

- A part les Établissements Berthelot, d'autres firmes de chez nous ont-elles été spoliées par les agissements du nommé Serlachius ? s'enquit le Vieux, déjà prêt à mettre en branle les services de répression du contre-espionnage.

- Non, dit Coplan. Tranquillisez-vous sur ce point : Widmann était le seul agent de ce réseau sur notre territoire. Mais cette affaire a pris une tout autre tournure que nous le pensions au départ. Avant de vous montrer certaines preuves à l'appui de mes dires, laissez-moi vous raconter comment je les ai obtenues...

Sur l'invitation de son chef, Coplan relata brièvement l'enchaînement des circonstances qui, de Copenhague à Huntsville, l'avaient peu à peu forcé à modifier ses batteries jusqu'à renverser complètement ses conceptions initiales.

Il expliqua le fonctionnement et les buts du réseau Serlachius, les raisons pour lesquelles son organisation avait été simultanément protégée et attaquée par les services américains et russes.

Le Vieux ponctua ce rapport de plusieurs hochements de tête prouvant qu'il suivait fort bien le fil de l'histoire ; en fait, le drame de Serlachius était celui de tous les agents doubles, dont on utilise volontiers les services, mais dont on guette la moindre faute pour les éliminer sans merci.

- Or, poursuivit Coplan qui, jusque-là, n'avait pas dévoilé la nature exacte des renseignements que Serlachius transmettait d'un pays à l'autre, comme vous l'aviez pressenti, il ne s'agissait pas uniquement de vol d'informations scientifiques. L'enjeu dépassait de très loin la contrefaçon de certains procédés appartenant à des laboratoires privés.

- Ah ! ah !... fit le Vieux en se frottant les mains, une étincelle de convoitise dans ses prunelles. Je m'en suis douté dès que vous

avez mentionné Huntsville. Tout ce trafic avait un rapport avec les satellites spatiaux, hein ?

Coplan fixa sur son supérieur un regard légèrement railleur.

- Je crains que vous ne retardiez un peu, prononça-t-il sur un ton mesuré. Le battage actuel autour des satellites sert de paravent à une entreprise beaucoup plus considérable : l'occupation de notre satellite naturel...

Les mains du Vieux agrippèrent le rebord de la table. Il avança le buste et son visage se durcit.

- Voulez-vous prétendre que Russes et Américains entendent installer une base militaire sur la Lune ? questionna-t-il.

- L'opération a déjà commencé, affirma Coplan.

La façon dont le Vieux le dévisagea l'aurait inquiété s'il n'avait eu sous la main l'enveloppe saisie chez Serlachius. Il soutint sans broncher l'examen quasi psychiatrique que son chef lui faisait subir, puis il déclara, positif :

- Les Américains sont sur place. L'établissement de la première base permanente est en cours. Jetez donc un coup d'œil sur ces clichés...

Il sortit de l'enveloppe un jeu d'épreuves qu'il tendit, photo après photo, au-dessus du bureau.

Farouchement sceptique, le Vieux contempla la première après avoir hésité sur la façon de la tenir. Elle représentait un globe, enveloppé de tramées blanches, apparemment suspendu dans le ciel comme par un fil invisible et environné d'étoiles.

- La Terre vue d'une distance de deux cent mille kilomètres, commenta Francis. Ceci n'a rien de sensationnel, sinon l'origine du cliché. Photo prise en cours de route par la fusée U.S. Space-Force N°I.

Au fur et à mesure, il indiqua le sujet des vues que le Vieux regardait avec un intérêt considérable.

- Ça, c'est la région lunaire choisie pour la première prise de contact : une vaste plaine bordée par deux grands cratères et par une chaîne de montagnes. Le cliché a été pris d'une altitude de 18 000 mètres... Celle-ci, c'est une photo qui a été prise par le premier homme ayant posé le pied sur la face cachée de la Lune. La

nébulosité qui environne l’engin n’est autre que de la poussière soulevée auparavant par le souffle formidable des tuyères ; elle retombe très lentement par suite de la faible pesanteur régnant sur notre satellite... Cette photo-ci est sans doute le cliché le moins important sous l’angle documentaire, mais le plus caractéristique sous l’angle humain : l’équipage militaire à peine débarqué se livre à des sauts acrobatiques qu’autorise cette pesanteur six fois inférieure à la nôtre. Vous voyez, à des hauteurs variables et dans des positions saugrenues, les hommes, revêtus de leur combinaison spatiale, exécutant leurs cabrioles...

Le Vieux ne desserrait pas les dents.

- Et celle-là, dit Coplan de sa voix uniforme, ne donne-t-elle pas l’impression d’une assemblée de robots autour de la bannière étoilée que l’un d’entre eux plante dans le sol lunaire ?

Les photos suivantes défilèrent plus vite :

- Débarquement de véhicules à chenilles et d’engins de levage... Gonflage du dôme en matière plastique destiné à servir d’habitation au premier commando d’occupation... Mise en place d’instruments astronomiques... d’un émetteur à ondes centimétriques... Le panorama lunaire visible de la base et, enfin, une vue générale des installations, prise d’un Lem géant alors que celui-ci, venant de décoller, allait rallier la Terre.

Coplan attendit la réaction du Vieux. Celui-ci resta quelques secondes silencieux, puis il déclara sans ambages :

- Je n’y crois pas. Tout cela ne tient pas debout... C’est une jolie manœuvre d’intoxication montée à l’intention des Russes. Et encore... Vous ne vous êtes donc pas fait la réflexion que si des expéditions successives avaient amené là-bas un matériel considérable, les lancements de fusées n’auraient pas pu rester secrets ?

- Bien sûr que si ! Mais Serlachius m’a répondu ceci, qui anéantit votre objection : les lancements ont été jumelés, effectués par paires à quelques heures d’intervalle. Le premier, entouré de publicité, était destiné à monopoliser les moyens d’observation internationaux. Le second, nocturne et privé de communications radio, mais téléguidé par des informations acheminées sur rayon Laser, pouvait passer,

aux yeux de quelques témoins accidentels, pour une opération banale. Toutefois, les deux véhicules spatiaux se rejoignaient ensuite sur une même orbite terrestre et naviguaient de conserve durant leur trajet vers la Lune. Là-bas, l'un d'eux offrait à la télévision le spectacle classique sur la face visible alors que l'autre avait aluni tout entier sur la face cachée dès la première révolution en orbite lunaire.

Les sourcils du Vieux se froncèrent davantage.

- Je ne discerne pas bien l'intérêt d'une telle base, murmura-t-il, perplexe. Les satellites militaires actuellement connus, qu'ils soient russes ou américains, font déjà peser une menace suffisamment dramatique sur le globe...

Coplan rétorqua :

- Le contrôle absolu de la Lune et de l'espace qui l'entoure octroierait un avantage capital en cas de conflit : si tous les centres de télé-commande spatiale étaient détruits par la première salve d'engins nucléaires envoyés par l'ennemi, les satellites militaires pourraient encore être « activés », en vue de représailles, par un poste lunaire inaccessible.

Un silence pesant régna. Puis le Vieux, les épaules voûtées, articula :

- Alors, d'après vous, les Russes sont au courant ?

- Oui, dit Francis, soulagé de voir enfin fondre la carapace de scepticisme de son chef. Jörgens leur avait transmis des copies de ces photos et, chose curieuse, les derniers renseignements qu'il a ramenés de Suède montrent que les Soviets sont pratiquement prêts, eux aussi, à s'élancer à la conquête militaire de la Lune. Ils ont compris.

Le Vieux ne songeait même pas à allumer sa pipe, et cette dérogation aux traditions les plias solidement ancrées trahissait bien son trouble.

- Vous verrez, prédit-il, ils finiront par se tabasser pour occuper un kilomètre carré de sol poudreux, stérile et glacé.

- Oui, mais celui qui gagnera gouvernera la Terre pour les siècles à venir. Cette base sera un canon braqué sur la planète, et ce sera le plus formidable instrument de domination que l'homme ait jamais

inventé. Et maintenant, qu'allez-vous faire des gens que j'ai ramenés du Danemark ?

- A quel mobile avez-vous obéi en les introduisant en France ?

Coplan se pinça le nez, se frotta le menton du pouce et de l'index. La partie la plus épineuse de l'entrevue était arrivée.

- Le terrain était devenu un peu trop brûlant pour eux, là-bas, expliqua-t-il. Ils n'étaient pas vraiment grillés, mais c'était tout juste. Alors je me suis dit qu'indépendamment des informations verbales qu'ils pouvaient vous livrer, ils méritaient d'être chambrés un petit temps.

Il lança sa suggestion comme une flèche :

- Imaginez que le 2ème Bureau les épaule, que leur système soit remis en place dans quelques semaines avec les conseils éclairés de nos meilleurs spécialistes et avec des moyens que seul un service gouvernemental peut leur procurer... Vous ne croyez pas que nous pourrions bénéficier de la rivalité des deux Grands de manière à n'être pas, nous, Européens, les dindons de la farce ?

Le Vieux eut un sourire machiavélique.

- Hé hé !... fit-il à mi-voix, songeur. Pourquoi pas ?

Il sortit brusquement de son apathie, darda sur son collaborateur un regard pétillant de malice.

- Widmann a peut-être rendu un sacré service à l'Europe en se cassant la figure, émit-il avec une sombre satisfaction. Vergne, puis vous avec Legay et Delcourt avez ouvert un nouveau chapitre dans les annales de l'espionnage cosmique. Comptez sur moi pour maintenir en état d'alerte les deux puissances qui guignent la possession du monde. Nous allons les stimuler un petit peu pour qu'elles usent leurs énergies sur un champ de bataille qui, pour une fois, ne sera pas notre planète.

- Je m'étais dit aussi, conclut Francis, qu'étant loin d'une bagarre qui se déroulerait dans les étendues désertiques de notre infortuné satellite, ça ne serait peut-être pas déplaisant de compter les coups ? Une fois n'est pas coutume...

Avec une grimace de connivence, les deux hommes se dévisageaient en silence, profondément satisfaits. Puis, rêveur, le Vieux alluma sa pipe...

FIN